

Parmi les collaborateurs on connaît :
Polier de St Germain, l'un des plus actifs ;
Lé de Bons, professeur de théologie ;
de Brentes, prof. de droit ;
Tissot, prof. hon. de médecine. V. T. I p. 158.
Le prince Lo de Wurtemberg, en séjour à Laus.
Quey pasteur à Cossonay [ou plutôt: de Cossonay,
suffr. à Dussy, plus tard
past. à Morges]
Chavaumes, doyen
M^{me} Blaquière.

Le prince de Wurtemberg traduisit de l'all^d
un morceau de Tobler & un de Lavater.

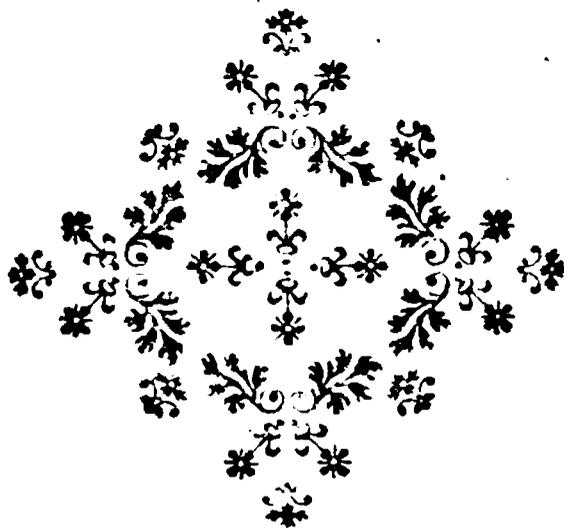
V. Girardoz Hist. de l'Instr. publ. p. 384 f.

1 M^{me} Blaquière était fille de l'historien Ropin-Thoiry,
2 elle avait épousé en 1^{er} noces, un genevois M. Lazare
de qui elle eut entre autres, un fils, Marc-Antoine, mort
en 1822 com. juge de paix à Lausane & membre du grand
conseil. V. Feuille de C. de V. Tome IX p. 388).

ARISTIDE
O U
LE CITOYEN;

Homo sum ; nihil humani a me alienum puto.
T E R.

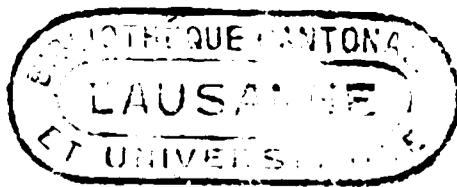
P R E M I E R E P A R T I E.



A L A U S A N N E,
Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

M D C C L X V I.

Je veux que la vertu plus que l'esprit y
brille. P I R O N.



IN 1221/44

1221/44

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

P R E M I E R D I S C O U R S .

du 28. Juin 1766.

Scribere est agere.

J'Estime tout homme qui écrit pour son pays ; soit que sa plume s'exerce sur des objets d'une utilité générale, soit qu'elle se borne à des sujets particuliers, soit qu'il cueille sur son propre terrain les fruits qu'il distribue au public, soit qu'il ne fasse que transplanter dans le sol natal les productions de l'étranger, soit qu'il invente, soit qu'il compile, c'est toujours une œuvre très louable, que d'écrire pour l'utilité ou l'agrément de ses compatriotes en particulier.

Je félicite ma Patrie de ce qu'elle n'est

A

pas absolument dépourvuë de cet avantage, de ce qu'elle nourrit des enfans bien nés, qui ont cherché à mériter d'elle par cette voye ; & à Dieu ne plaife ! que je regarde d'un œil dédaigneux aucune des productions de ce genre, ni que je méprise rien de ce qui doit son existence à une si recommandable origine. Ce simple & honnête Villageois qui me prie d'agrèer les fruits de son verger, ou les prémices de son jardin, n'a-t-il pas droit à ma reconnoissance, tout comme celui qui m'offre des présens plus fastueux. Bien loin donc de rebuter par une délicatesse excessive, ceux qui embrassent ce moyen de se rendre utiles, cherchons au contraire à les encourager en leur donnant des témoignages de nôtre estime, & en leur procurant des facilités pour la mériter.

Le nombre des personnes qui pensent, & qui pensent bien, n'est peut-être pas aussi petit qu'on se l'imagine ; mais la modestie, la timidité, la crainte du ridicule surtout, & enfin le manque d'occasions en les empêchant de se produire, les rendent souvent inutiles à la société.

Combien d'excellentes idées ne meurent pas avant même d'avoir vû le jour ? combien n'y en a t'il pas qui sont , pour ainsi dire , étouffées au moment de leur naissance ? combien n'en périt-il pas dans l'obscurité ou dans l'oubli , qui auroient pû produire les plus heureux fruits , si elles eussent été répandues ? C'est pour prévenir ces pertes ; c'est pour mettre à profit des richesses ignorées ou enfouies , qu'on a établi chez presque toutes les nations éclairées , des espèces de bureaux , au moyen desquels , chaque particulier bien intentionné , peut entretenir avec le Public une correspondance également avantageuse pour l'un & pour l'autre.

Ici c'est un cultivateur , qui après s'être chargé des soins , des fraix , & des risques de diverses expériences multipliées , vient en rendre compte au Public , & l'instruisant également de ses fautes & de ses succès , met par là une infinité d'individus à portée de profiter de ses travaux. Là c'est un Médecin ami du Peuple , qui , à l'occasion d'une Epidémie , fournit à ses semblables les moyens de se passer de lui , en leur

communiquant généreusement , tout ce que l'expérience de son art a pu lui faire remarquer ; c'est un Botaniste ; c'est un Pharmacien qui fait part de ses découvertes , après en avoir fait sur lui-même les premiers essais. Ailleurs , c'est un Citoyen dont la position ne l'appelle pas à la conduite immédiate du Gouvernement , mais qui ne se croyant pas dispensé pour cela de s'occuper de sa Patrie , & tenant sa vocation de son zèle , ose proposer aux Conducteurs des Peuples de nouveaux moyens de les rendre heureux. C'est enfin un modeste , mais courageux Champion de la Religion outragée , qui vient rompre une Lance en sa faveur , & la visière baissée , défier au combat ses adversaires les plus redoutables.

D'un autre côté , car toutes les places ne sont pas d'un si haut prix , c'est un Observateur qui donnera la description d'un morceau d'Histoire naturelle ; c'est un Antiquaire qui communiquera une Inscription jusqu'ici enterrée ou ignorée ; c'est un homme de Lettres qui aura trouvé un sens heureux à un passage jusques ici mal entendu ; c'est un

homme du monde qui réglera ses lecteurs d'une historiette ; c'est enfin un jeune Poète qui vient essayer ses talens , & s'instruire du goût du Public , sur le jugement duquel il se corrige , il se perfectionne , si même il ne prend un parti plus sage encor , celui de ne plus rimer.

Voilà , sans contredit , tout autant d'obligations que nous avons à l'établissement de ces bureaux , & par conséquent , voilà leur utilité , ou tout au moins leur commodité bien prouvée.

Mais pourquoi dans le nombre des curieuses , des amusantes , des bonnes , des excellentes choses que ces dépôts nous fournissent , ne trouve-t-on presque rien sur les mœurs du pays que nous habitons ? Pourquoi ce sujet si varié , si intéressant , si à la portée de tout le monde , est-il oublié ou du moins si négligé ? Manque-t-il d'observateurs ? Est-ce défaut de zèle , ou excès de modestie ? La matière est-elle épuisée ? Tout est-il dit ?

Il ne manque pas d'observateurs assurément , & d'observateurs zélés , si du moins , on doit donner ce nom , à tous

ceux qui ont la bonté de s'occuper de la conduite de leur prochain. Gens utiles, peut-être, mais qui le feroient encore davantage, si au lieu de se borner, souvent sans fruit, à exercer leur animadversion sur les particuliers, leur charité vouloit embrasser la société entière dont ils font membres. La modestie n'est pas une excuse, quand il s'agit de faire le bien, & l'anonyme si innocent dans ce cas, lui enlève tout prétexte. La matière enfin n'est point épuisée, & ne le sera jamais. La scène des mœurs variant à l'infini, offrira toujours au spectateur attentif, de nouveaux sujets de considérations. Autant de générations, autant de différens usages, & par conséquent de différens goûts, de différentes façons de penser & d'agir. Il ne faut pas avoir vécu bien long-tems, pour être témoin de plus d'une vicissitude en ce genre. Et s'il est vrai, que nôtre Pays si peu exposé aux révolutions politiques, l'est peut-être plus qu'aucun autre aux révolutions morales; ceux qui l'habitent n'ont-ils pas autant & plus de besoin qu'aucun autre Peuple, d'être éclairés

ou dirigés sur tout ce qui en peut faire l'objet.

C'est à remplir ce vuide , qu'est destinée cette feuille qui paroitra désormais toutes les semaines , jusqu'à - ce que le dégoût du public nous avertisse de cesser , ou que l'expérience démontre son inutilité. Encourager la vertu , en ranimer les précieux restes , la présenter sous ses formes les plus attrayantes , opposer des dignes aux vices qui nous gagnent , aux exemples qui nous corrompent , aux idées fausses qui nous égarent , aux passions qui nous perdent ou qui nous avilissent , aux habitudes qui nous subjugent , aux illusions qui nous séduisent ; dissiper des préjugés nuisibles , rectifier des goûts dangereux , s'élever contre des usages déplacés , ou que le bon sens condamne ; inspirer l'attachement à ses devoirs , l'estime de son état , l'amour de sa Patrie , l'affection pour ses semblables ; procurer , en un mot , le bien moral de ceux pour qui on écrit : Voilà le but que l'on se propose , & la tâche que l'on se prescrit.

Mais qui peut se promettre de la remplir ? Qui peut se flatter de réunir les

qualités , les dispositions , les talens divers , les circonstances même absolument nécessaires pour pouvoir exécuter un tel plan. Il ne suffit pas d'avoir des intentions pures & droites , il faut encore assez de courage , pour ôser heurter de front des abus autorisés & consacrés , peut-être , par d'aimables ou de respectables exemples. Il ne suffira pas d'avoir une ame assez forte pour vous mettre au dessus de la critique & des railleries , si vous ne l'avez en même tems assez saine pour savoir en profiter. Ce ne sera point assez d'avoir secoué le joug des préjugés & de l'opinion , si vous n'êtes inaccessible à l'humeur & aux préventions. Il ne suffira point d'être assez répandu dans le monde pour connoître ce qui s'y passe , si vous ne vous êtes ménagé des momens de retraite , pour réfléchir sur ce que vous y aurez vu. Ce ne sera pas assez d'avoir étudié tous les différens états de la vie , & de vous être instruit des devoirs , des avantages , des écueils attachés à chacun de ces états , si vous n'avez contracté dans cette étude , une telle impartialité , qu'on ne puisse distinguer votre rang , votre

âge , vôte fortune , vôte profession. Avés vous l'art de présenter des détails , vous ferés peut-être puérile ou minutieux ; avés vous celui de faisir les objets dans leur ensemble , & de les considérer sous des vues générales , vous tomberés dans le vague ou dans l'abstrait ; avés vous la main ferme & hardie , vous ne l'aurés pas légère ; avés vous au contraire l'enjouement d'un Horace , il vous manquera la vigueur d'un Juvenal.

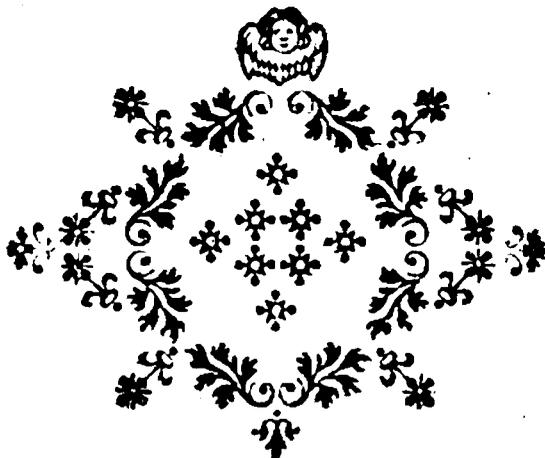
Prévoir les difficultés , ne point se les dissimuler , est le premier pas que doit faire celui qui désire de les vaincre. Ce qu'on vient de lire , prouve qu'on l'a fait. Il ne reste plus qu'à chercher les moyens de les surmonter. C'est ce qu'on a fait encore. Les forces d'un seul homme eussent peut-être été insuffisantes pour cette entreprise ; plusieurs se sont réunis. Le désir de concourir à l'utilité générale a formé cette association , il en a aussi dicté les règles. Sa premiere a été d'écartier tout ce qui pourroit nuire à la correction de ce travail. Rien ne devant paroître , qu'il n'ait été attentivement & sévèrement examiné , on est

convenu que l'amour propre d'un côté, la politesse l'amitié d'un autre, & s'il le falloit, le respect même le plus juste, plieroient sous les loix de l'amour du bien & du vrai. La docilité des Ecrivains ne se bornera pas uniquement à l'enceinte de la société, elle portera sur tous les avis, les remarques, les critiques qui pourroient nous parvenir, de quelque part que ce puisse être. Si nos vûes sont remplies, le Lecteur y gagnera d'un côté une certaine harmonie, qui doit résulter de l'uniformité des intentions, & de l'autre une agréable variété, effet naturel de la diversité de caractère & de génie de ceux qui ont part à cet ouvrage, dans lequel on espère au moins, de pouvoir également se garantir & de toute disparate revolante, & d'une ennuyeuse monotonie.

On a d'ailleurs cru devoir compter sur les secours des Lecteurs eux-mêmes, & l'on a lieu d'espérer, qu'ils voudront bien concourir au succès de cette entreprise, par de généreuses & d'agréables contributions. Elles seront toujours reçues avec reconnoissance, moyennant qu'elles ne s'écartent pas des vûes qu'on vient d'indi-

quer. C'est le point sur lequel on fera le plus difficile. Nous ne promettons pas au public de ne lui servir que des morceaux exquis, mais il doit être au moins assuré, que jamais on ne lui offrira des mets empoisonnés. Ce seroit donc en vain que l'esprit fort, couvert du manteau de la Philosophie, tenteroit de se glisser au milieu de nous, pour tacher, s'il étoit possible, de saper insensiblement, le respectable édifice de la Religion. Ce seroit inutilement, qu'une morale commode & relâchée, sous les apparences de l'humanité, chercheroit d'insinuer ses dangereuses maximes, aux dépens des mœurs & de l'innocence. Ce seroit avec aussi peu de succès, que la satire, la malice ou la médisance sous les dehors trompeurs du zèle, voudroient faire servir nos feuilles, de passeport à des traits forgés par la vengeance, l'envie ou l'inimitié. La porte sera constamment fermée à tous ces masques, mais elle sera au contraire toujours ouverte, à tout ce qui portera le caractère de l'utile & de l'honnête; elle le sera en particulier, à tout ce qui pourra faire connoître le mérite modeste & les vertus ignorées. Rien n'embellira plus

cette feuille à nôtre gré, que de beaux & utiles exemples à présenter à nos Lecteurs. Heureux si nous pouvions faire, en ce genre, une moisson assés abondante pour faire juger, que la vertu parmi nous, n'est rien moins qu'un être de raison. Heureux surtout, si nos écrits peuvent inspirer à nos Lecteurs, le désir de contribuer par leurs propres faits à une aussi précieuse récolte.



A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

II. DISCOURS.

du 5. Juillet 1766.

Est quidem vera lex, recta ratio, natura congruens, diffusa in omnes, constans sempiterna: quæ vocat ad officium Jubendo, vetando a fraude deterreat.
Cicero Lib. 3. de Rep.

SI l'homme est fait pour la vertu, d'où vient s'en écarte-t-il sans-cesse? C'est un phénomène bien étonnant, & bien digne de nôtre attention. On nous dit tous les jours que la voix de la nature nous appelle au bien; que la pratique de nos devoirs est accompagnée d'un charme secret, qui nous annonce nôtre destination, & qui fait nôtre récompense; que tout, au contraire, est triste & rebutant dans le vice; qu'il faut faire violence à ses premiers sentimens pour s'y livrer, & que même en le sui-

vant, on ne peut s'empêcher de regretter & d'admirer la vertu qu'on ne pratique plus. Ces discours honorent trop l'espèce humaine, pour ne pas être reçus avec complaisance, de tous ceux qui n'ont pas un intérêt secret à la déprimer. La vertu porte un caractère si divin, qu'on est flatté de penser que le Créateur en a placé le germe dans notre cœur, & qu'il dépend de nous de le développer. Une si noble destination élève nos idées & nos sentimens. On commence à se respecter, & c'est le premier pas pour se rendre respectable. Mais lorsque de cette belle spéculation, on descend à des observations de détail, & qu'en regardant autour de soi & dans les annales de tous les tems & de tous les lieux, on voit la vertu, presque par-tout abandonnée, n'obtenir que de stériles éloges, pendant que l'hommage du cœur s'adresse au vice, ce contraste étonnant dérouté toutes nos idées. On ne fait plus que penser des vices de la nature sur notre espèce ; Nous porteroit-elle au bien sans pouvoir nous y faire parvenir ? N'est-il pas plus apparent qu'au lieu d'être fait pour la vertu, l'homme est entraîné au mal par une pente irrésistible,

qu'il est né pour nuire à ses semblables , comme le vautour pour déchirer sa proie , que les passions les plus injustes & les plus cruelles , lui sont aussi naturelles que la faim & la soif ? Mais que devient alors la dignité de nôtre nature , la distinction du vice & de la vertu , que deviennent toutes nos espérances ? Nous voilà condamnés au malheur , & pour comble de disgrâce , au mépris de nous mêmes.

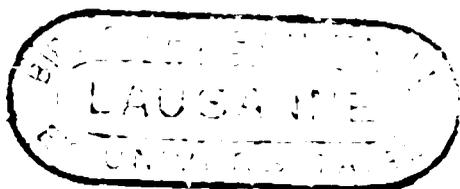
Subirons nous cette sentence flétrissante sans en appeler ? Ce seroit la justifier. Essayons de relever l'humanité de l'opprobre que jettent sur elle les désordres multipliés & toujours renaissans des individus : prouvons que ce n'est pas la nature qui nous corrompt , mais que c'est nous qui dépravons la nature , & qu'ainsi les exemples trop nombreux d'iniquité qui couvrent la terre , ne détruisent pas le principe de nôtre destination primitive au bien. Recherchons comment la nature nous annonce cette destination , & quelles sont les causes qui nous empêchent d'y parvenir. Ce sera le sujet de cette feuille & peut-être de quelques suivantes.

Qu'est - ce que la vertu ? Ce mot est dans la bouche de tout le monde , mais tout le monde n'y attache pas les mêmes idées , & je pourrois citer des Philosophes qui semblent n'y en attacher aucune. Sans répéter tout ce qu'on a dit sur cette grande question , pour l'éclaircir ou l'embrouiller , il me paroît que la vertu est l'habitude d'agir d'une manière conforme aux vuës que le Créateur s'est proposées en nous donnant l'être ; & comme ces vuës nous sont indiquées par nos facultés elles-mêmes , qui ont chacune leur but & leur usage , la vertu est en d'autres termes , un emploi libre & réfléchi de nos forces , tendant aux fins pour lesquelles elles nous ont été données.

Il résulte de là , que les loix de la vertu sont fondées sur la nature même de l'homme ; qu'elles sont immuables comme nôtre espèce , qu'elles s'étendent sans exception à tous les individus de l'espèce , & qu'elles dureront autant qu'eux.

J'en conclus encore que quoique le principe du bien soit en nous , nous ne pouvons cependant naître avec la vertu toute formée ; celle-ci est une habitude , un emploi libre & réfléchi de nos facul-

tés , elle suppose donc comme le vice , l'approbation de l'esprit , le choix , la détermination de la volonté , caractères qui ne peuvent convenir à ces premières impressions de la nature , qui précèdent en nous l'usage de la réflexion , & que la réflexion doit diriger. Elles n'ont en elles mêmes , ces impressions aveugles , ni mérite ni démérite ; c'est à l'usage qu'on en fera à leur donner l'un ou l'autre. Cet usage seul dépend de nous , & ce qui n'en dépend pas , ne peut nous être imputé : on ne juge pas le pilote sur les vents qu'il a essuyés dans sa navigation , mais sur le parti qu'il en a tiré. Les passions , au moins dans leur origine & séparées du caractère de violence & d'irregularité qu'elles acquièrent par l'habitude , sont les mobiles qui agitent l'Océan sur lequel nous voguons , & qui nous tirent de l'inaction où nous laisseroit un calme continuel. Plus ou moins impétueuses , suivant le cours de mille causes au dessus de la sagacité humaine , elles partent de la même main qui produit le doux Zephir & le fier Aquilon. C'est à l'intelligence qui est au timon à les moderer , comme elle le



trouve à propos , & de cet emploi réfléchi de nos forces , plutôt que de nos forces elles mêmes , dépendent le vice ou la vertu.

Mais si cet emploi étoit au dessus de notre pouvoir , ou si la destination naturelle de nos facultés , étoit en contradiction avec notre plus grand avantage , ne serions nous pas excusables de nous y refuser , & en droit de nous plaindre de la nature , qui nous auroit donné si peu d'encouragement à la vertu ? Que je plaindrois l'homme qui pourroit admettre sérieusement ces absurdes suppositions ; quoi ! il n'auroit jamais su diriger ses facultés à leur véritable but ; il n'auroit jamais goûté le plaisir délicieux , que le Créateur bienfaisant a attaché à l'exercice légitime & réglé de nos forces , il ne soupçonneroit pas même ce plaisir ! Non , un tel homme ne peut pas exister , & si la nature qui se joue quelquefois dans ses ouvrages , avoit pu donner le jour à une production aussi monstrueuse , cet être infortuné n'auroit pu supporter le poids de son existence.

Vous dites que la vertu n'est pas praticable, la connoîtrez-vous ? Il n'est pas question de déraciner nos penchans naturels, d'immoler l'amour de soi-même, de renoncer à l'estime de ses semblables, de rompre avec la société ou d'étouffer cet attrait secret qui la perpétue, de s'interdire, en un mot, tout plaisir, toute sensation agréable : non, il n'est aucun de ces principes qui soit incompatible avec le système de notre perfection ; il n'en est aucun qui ne puisse devenir une vertu. Loin de nous ces institutions atrabilaires, qui pour élever l'homme au dessus de la nature, lui font manquer le bien qui est à sa portée, & ne produisent que l'orgueil & l'ennui. Hommes téméraires, ne touchez pas au plan du Créateur, bornez-vous à le remplir. Tout ce qu'il a fait est bon, nous seuls pouvons le rendre mauvais.

Voulez vous savoir ce que demande la vertu ? Voyez cet homme qui ne s'est pas écarté de sa pureté primitive, ou qui s'en est rapproché. Tous ses goûts naturels renfermés dans la sphère de leur destination s'aident mutuellement, & de cet accord résulte une harmonie qu'on

ne peut trop admirer ; il s'aime essentiellement lui-même , mais comme cet amour propre abandonné à toute sa violence se tourneroit en férocité , il a reçu le frein d'une tendre bienveillance , qui adoucit son caractère , & le rend propre à vivre en société. Là , ses besoins toujours renaissans lui rendent le secours d'autrui nécessaire , & il s'applique à le mériter par des services reciproques ; mille occasions de faire du bien sollicitent chaque jour sa compassion , & ce sentiment généreux acquiert sans-cesse de nouvelles forces. Bientôt son intérêt particulier se confond à ses yeux avec celui de ses semblables , & les sacrifices les plus durs ne sont pour lui qu'une sorte d'amour propre plus éclairé : il se défend contre les attaques injustes , mais content de les avoir repoussées , il n'a plus d'ennemis lorsqu'il n'a plus rien à craindre. Trop sûr de lui-même pour appréhender le déshonneur , il foule aux pieds , des injures qui ne peuvent l'atteindre , & laisse aux petites ames entr'ouvertes de toutes parts au mépris , & le craignant sans-cesse , parce qu'elles le mé-

ritent , la triste , l'humiliante , & peu décisive ressource des satisfactions.

Mais c'est peu de n'avoir point d'ennemis. Comme on voit le lierre rampant s'aider du premier appuy qui se présente , il cherche dans l'amitié les forces & les directions qui lui manquent ; & l'instinct du cœur l'entraîne vers l'homme vertueux : Un instinct plus puissant parle en faveur de la postérité ; docile aux vûes de la nature , il multiplie son être en le communiquant ; il donne à la société des Citoyens qu'il ne rougit pas d'avouer , & qui ne nommeront leur mère qu'avec respect. Les tendres émotions qu'il éprouve pour eux , lui apprennent son devoir & le lui rendent aisé. Dans la plus douce union avec la compagne de ses peines & de ses plaisirs , il s'applique à former ses enfans aux vertus dont il leur donne l'exemple ; cette délicieuse occupation fait tressaillir son cœur de joye & de tendresse : elle l'attache à la vie , elle lui feroit oublier le monde entier , si la nature pour le rendre à la société , ne l'avoit fait naître sensible à l'estime de ses semblables , & comme

cette estime dont il est jaloux , ne s'acquiert que par des actions grandes & genereuses , c'est un nouveau ressort qui tend toutes les forces de son ame , & qui déploye toute son activité. Au lieu de croupir dans une molle oisiveté , de se renfermer dans une stupide attention sur lui-même , il se porte au dehors & s'élançe avec ardeur à tout ce qu'il y a d'utile & d'estimable , il enrichit son esprit , non de ces spéculations creuses , de ces recherches inutiles autant que savantes , qui ne servent qu'à l'ostentation & à la curiosité , mais des connoissances qui peuvent rendre l'homme meilleur & plus heureux : il travaille pour sa patrie & pour l'humanité ; pour son siècle & pour les générations futures. Il voudroit que son nom put passer avec l'influence de ses bienfaits , jusqu'aux climats les plus éloignés , & à la postérité la plus reculée : Ainsi l'Auteur bienfaisant de la nature embrasse dans sa charité tous les tems & tous les lieux. Image de ce grand Etre , pourroit-il ne pas le connoitre & ne pas l'aimer ? Il lui rend un culte de reconnoissance , de respect & de soumission ; & ce prin-

cipe sublime se joignant à tous les autres , achève de donner à ses vertus toute l'énergie dont elles sont capables : rien n'arrête désormais ses progrès , & ne borne ses espérances ; il ose ambitionner l'immortalité & il en est digne. Tel est l'homme de la nature. Voilà l'esquisse qu'elle a crayonnée & sur laquelle nous devons travailler : Y a-t-il un seul trait dans cet ouvrage qui mérite d'être critiqué ou retouché ? Que voudriez - vous y ajouter ? Qu'en voudriez - vous retrancher ? C'est le carton de Raphaël , quel Peintre oseroit y porter une main téméraire ?

AVIS DES LIBRAIRES.

*N*ous distribuerons cette feuille & celles qui doivent la suivre les samedis matin de chaque semaine , son prix est d'un sol courant quand on ne voudra pas souscrire , mais on pourra s'abonner pour trois mois , six mois , ou une année pour le prix de L. 2. de Suisse par année , qu'on nous remettra francs de tous frais en souscrivant. On imprimera tous les six mois un titre , afin que les personnes qui voudront faire relier ces feuilles en volumes , puissent les conserver. Ceux qui voudront enrichir cet ouvrage de leurs propres productions sont priés de nous les adresser aussi franchises de port.

Nous donnons aussi avis que nous sommes bien assortis de Livres en tout genre permis & de différentes facultés, Latins, Italiens, François & Espagnols &c., dont nous publierons incessamment les Catalogues, & les distribuerons gratis à nos Pratiques; en attendant elles pourront continuer à s'adresser à nous pour les livres dont elles voudront se pourvoir, que nous leur vendrons au plus bas prix qu'il sera possible.

Nous avons actuellement mis en vente les livres suivans, avec les prix en argent de Suisse, en feuilles sans aucuns rabais.

Article Jésuite & Peuple, tiré de l'Encyclopédie, par main de Maître, in 12. L. . . 5.

Avis au Peuple sur sa santé, &c. 2. Vol. L. 1. 10. relié en carton.

la Balance Chinoise, ou Lettres d'un Chinois sur l'éducation, contenant un parallèle de celle de la Chine avec celle de l'Europe, 8. Amsterdam, L. 1. 5.

les Campagnes du Roi de Prusse avec des Réflexions sur les causes des événemens. 8. 2. Parties. L. 1. . . .

Cours de Religion, à l'usage des jeunes gens, par demandes & par réponses, & où on a joint diverses prières, par Mr. DE BONS, in 12. L. . . 15.

Discours politiques de Mr. Hume, 8. 5. Vol. Amsterdam 1766. L. 7. 10.

Eloge de Monsg. le Dauphin par Mr. Thomas, in 12. L. . . 8.

Essai sur l'Education publique. 8. L. . . 10.

Histoire de la vie, du règne, du détronement & de la mort de l'Empereur de Russie Pierre III. in 12. 1765. L. 1.

Lettre (seconde) de Mr. le Professeur Tissot à Mr. Zimmerman, sur l'Epidémie de 1766. L. . . 3.

A Lausanne, chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

ARISTIDE

O U —

LE CITOYEN.

III. DISCOURS.

du 12. Juillet 1766.

J'Ai taché de donner une idée simple & naturelle de la vertu. J'ai moins cherché à faire un tableau brillant, qu'à le rendre fidèle. Ce qui excite le plus l'admiration du commun des hommes, n'est pas toujours ce qu'il y a de plus essentiel dans nos devoirs. Je n'ai parlé ni des sombres extases de la dévotion que je ne connois pas, ni des macérations puériles du Cloître que je condamne, ni des pratiques minucieuses de la superstition que je méprise. J'ai voulu peindre la nature, & je n'ai considéré qu'elle. Heureux si en traçant le caractère de l'homme de bien, j'avois pû en trouver quelques traits dans mon cœur, ou si je pouvois les y graver pour toujours!

C

On conviendra sans doute, que le plan de la nature est digne de son grand Auteur, mais quel moyen dira-t-on, trouvons nous en nous-mêmes, pour le remplir ? Le même qui nous met en état de le découvrir, & qui auroit suffi à nos besoins, s'il n'avoit été altéré par nôtre imprudence ; la raison, ce rayon de la Souveraine sagesse, ce sens de l'ame qui plus exquis, plus subtil, plus sûr que tous les autres sens, préside sur eux & leur donne des loix. J'en appelle au témoignage de tout homme qui veut réfléchir. Le premier usage de son intelligence ne lui apprend t'il pas qu'il est plus beau, plus honorable de contribuer au bonheur de ses semblables, de consoler les affligés, d'aider les foibles, de justifier l'innocence opprimée, que de répandre autour de soi la désolation & l'effroi ? Peut-il s'empêcher de distinguer dans son estime, cet homme qui prodigue de ses forces & de son être, les dissipe dans une brutale débauche, sans fruit pour la société, & sans satisfaction réelle pour lui-même ; de cet autre dont les plaisirs décents font un tribut à la Patrie & au plus doux des

sentiments autant qu'à la nature ? Dépend-il de lui de ne pas mépriser une femme qui a secoué le frein de la pudeur , cette sauve - garde utile d'un sexe foible & peu précautionné ? N'éprouve-t'il pas à la vue du vil Harpagon un mouvement d'indignation qui lui fait détourner la tête , & s'il rencontre l'ami perfide qui a trahi la confiance de son ami , ne recule-t-il pas avec le même effroi que s'il avoit trouvé un serpent sous ses pas ? Ainsi chaque vice a été marqué comme Caïn d'un caractère de noirceur qui ne permet pas de le méconnoître. L'œil de la raison si foible dans la spéculation , ne se méprend au devoir , que lorsqu'il est aveuglé par la passion. Toutes les nations de la terre n'ont-elles pas scû malgré l'étonnante diversité de leurs opinions religieuses , se réunir sur les points essentiels de la morale ? Est-il quelque société où la fraude , l'injustice , la violence jouissent de l'estime publique , & de la protection des Loix ? En est-il où la sale débauche ose se montrer au grand Jour ? Il en est qui la tolèrent comme un mal nécessaire , à peu près comme on ouvre les

éclufes pour prévenir par l'inondation des campagnes, l'invasion d'un ennemi plus redoutable ; mais l'impureté ménagée par la foibleffe du Gouvernement, n'en eft pas moins punie par l'infamie & la misère qui la pourfuivent. Eft-il quelque Peuple fur la terre où l'amour de la patrie, la bienfaifance, le refpect filial, la généreuse amitié ne foyent pas en honneur ? Il en eft qui connoiffent peu les règles de nôtre politeffe, qui n'ont pas appris à fentir le prix de nos visites multipliées, & de nos repas de plaifir & d'amitié ; où le plaifir & l'amitié invités en cérémonie & attendus avec appareil ne fe rencontrent prefque jamais. Il eft en un mot des peuples barbares, mais les peuples groffiers n'ont-ils pas une idée juftte des devoirs de la reconnoiffance envers les bienfaiteurs, de la compaffion pour les malheureux, de la foumiffion à l'autorité légitime, de l'amour paternel, de l'hofpitalité, du Patriotifme, & n'en donnent-ils pas des exemples capables de faire rougir nôtre froide & ftérile urbanité ? Ce n'eft donc pas à la prudence des politiques, à la fubtilité des Sophiftes, à

l'artifice des Prêtres que les idées de la vertu doivent leur origine. Elles existoient avant qu'il y eut des Politiques, des Sophistes & des Dévots, la Religion ne les a pas créées, elle n'a fait que les rétablir. C'est la nature elle-même qui les inspire aux hommes, & il ne faut que la consulter dans la simplicité de son cœur pour faire plus de progrès dans la science des mœurs, que ceux qui s'égarerent en beaucoup de discours.

Mais c'est peu que la nature nous montre de loin la beauté de la vertu, elle devrait pour nous marquer sans équivoque nôtre destination, nous présenter des motifs capables de nous déterminer au bien. Des motifs, dites-vous, & quoi ! Le suffrage de la raison si respectable pour des êtres intelligents, l'hommage qu'on ne peut refuser, que le vice lui-même est forcé de rendre, aux graces touchantes de la vertu, le contentement intérieur qui est attaché à la pratique du bien qu'on voit & qu'on admire, l'estime de soi-même ; ce sentiment délicieux qui élève l'ame, qui la nourrit, qui la fortifie ; la honte du vi-

ce , le remors dévorant , l'affreuse humiliation où l'on tombe à ses propres yeux , lorsqu'on a le malheur d'agir contre ses lumières , la noble pudeur de l'innocence qui s'effarouche de l'idée seule du crime ; ce dégoût , cette horreur que nous inspire le recit ou même l'image d'une action honteuse ou cruelle , & l'indignation dont on ne peut se défendre contre le coupable qui la commise. Tous ces principes que le Créateur a placé dans notre cœur à côté de la vertu , pour veiller sur elle & la protéger contre les surprises des sens , ces sentiments nez avec nous , que le Tyran retrouve avec étonnement dans son ame féroce , & pour dire quelque chose de plus , que l'esprit fort lui-même ne peut sécouer. Ces liens sacrez , en un mot , qui tiennent au fond de notre essence , & qui par tant de nœuds entrelassez les uns dans les autres , nous attachent à l'ordre & au devoir ; vous paroissent-ils donc sans force & sans efficace ?

Ah ! si vous avez pû les affoiblir , non , vous n'avez pû les rompre : mais rappelez au moins dans votre esprit le

tems où vous essayates pour la première fois , de briser les chaînes respectables de la vertu. La nature ne vous oppo-
soit - elles pas ses secrètes repugnances ;
n'éprouviez - vous pas un déchirement
intérieur qui sembloit vous arracher à
vous - même , pour livrer au vice votre
cœur tout palpitant de remors & d'ef-
froi ? Quoique vous n'eussiez aucun té-
moin de vos défords , n'étiez vous pas
couvert de confusion ; que dis - je , l'idée
seule que je vous présente ramène la
rougeur sur votre front , & je vous vois
surpris d'avoir encore si peu maîtrisé la
nature.

C'est en vain qu'on se flatte d'en étouf-
fer la voix ; en vain ce libertin qui affi-
che la gayeté & l'irréligion rit de nos
préjugés , & croit nous avoir réfuté
quand il a ri : J'en appelle à son expé-
rience & non à ses discours ; je parle
à son cœur & non au masque dont il
se couvre ; il peut en imposer aux spec-
tateurs , mais il ne sçauroit tromper la
nature , & le même homme qui sur la
scène à représenté la joye & le bonheur ,
est en proye derrière le rideau aux mor-
tifications & aux dégoûts.

Est-il nécessaire de le prouver ? S'il étoit si content de lui-même , d'où viendroient les inégalités de son humeur & de sa conduite ? Ce désir inquiet de changer de place & d'essayer de nouveaux plaisirs , cette légèreté de cœur qui vole d'amitiés en amitiés , & qui finit toujours par l'indifférence ou la haine , cette avidité inconcevable pour des amusements frivoles & insipides , ces accès subits de colère & d'emportement pour les plus petits sujets ? A-t-on la paix au dedans quand on montre tant d'agitation au dehors ? Le calme règne donc au sein du Vésuve lorsqu'il vomit des tourbillons de feu & de fumée ? Est-on dans une situation naturelle , lorsqu'on ne peut prendre une assiette fixe ? N'est-ce pas pour éviter de tristes retours sur lui-même qu'il s'applique à fermer toutes les avenues à la réflexion par la succession rapide de ses bruyants plaisirs , que dis-je , de ses plaisirs , non ; la société dont il paroît idolâtre l'attédie , le rebute , l'accable par la répétition journalière des mêmes frivolités , mais il seroit encore plus mal dans la retraite. Il ne va pas dans les Cercles ou aux

assemblées pour s'égayer avec ses amis , mais pour ne pas s'attrister avec lui-même. Il ne demande plus le bonheur à ses compagnons détournement & d'ennui , il n'y croit pas depuis qu'il a perdu de vue la nature , il ne leur demande qu'un asyle contre le chagrin. C'est un débiteur désespéré , qui pour échapper à des Créanciers impitoyables , se jette dans une prison privilégiée où la plus douce consolation est de voir des hommes aussi malheureux que lui.

Mais pourquoi la nature a-t-elle lié le remord & l'humiliation au vice ? N'est-ce pas à cette institution arbitraire que nous devons tous nos malheurs ? Censeurs injustes de la nature , apprenez à la connoître. Tout le système de notre félicité publique & particulière porte sur notre soumission aux règles du juste & de l'honnête. Ce n'est point une loi capricieuse , c'est une suite nécessaire de notre essence. Il n'est de vrais plaisirs que ceux que la nature avoué , & la nature n'avoué que ceux qui sont conformes à ses vues & à notre destination. Tous les autres sont factices , faux , apparents. Ils peuvent séduire de loin , mais i's bles-

sent; ils déchirent la main imprudente qui veut les cueillir. Ils peuvent avoir le suffrage du moment, mais le moment d'après les condamne, N'avez-vous jamais vû ces feux légers & fugitifs qui s'élèvent en été dans les terres marécageuses, le voyageur peu sûr de sa route les suit dans l'obscurité comme une lumière propice, mais bientôt victime de sa confiance, il va se perdre avec eux dans les fondrières qui l'environnent; ainsi les prestiges des sens & de l'imagination se jouent de notre inexpérience. Nous croyons toucher à la félicité & nous courons au malheur. Voyez ce libertin qui vit dans l'esclavage de ses goûts déréglés. Est-il heureux, lui dont toutes les facultés qui honorent le plus l'humanité, se taisent devant la brutalité de ses desirs, lui qui toujours dans les accès d'une ardente frénésie ou dans l'accablement du dégoût & de l'ennui, n'est avec lui même que pour rougir de se voir, & ne se sauve de ses tristes réflexions que pour se préparer de nouveaux sujets de honte & de chagrin; lui qui inutile à la société, redouté des bonnes compagnies,

méprisé des complices mêmes de ses désordres qu'il méprise à son tour, gémit du vuide de ses plaisirs sans avoir la force d'y renoncer ; lui enfin qui affoiblit tous les jours son tempéramment par ses excès, & travaille de ses propres mains avec une cruelle persévérance, le poison subtil qui va porter la douleur & la mort dans tous ses membres ? Est-il heureux cet homme injuste & violent qui dans la société comme sur un champ de bataille, voit autant d'ennemis autour de lui qu'il est de Citoyens exposez à ses coups ? Est-il heureux cet avare qui ne tient à l'existence que par le plus vil & le plus chimérique de tous les besoins, qui sans yeux pour les beautés de la nature & les chefs-d'œuvres de l'industrie humaine, sans goût pour les élégances permises de la vie & les plaisirs honnêtes de la société, sans entrailles pour les malheureux, sans ame pour l'amitié, l'honneur & la vertu, verroit périr avec une joye secrète ses parents, ses bienfaiteurs, ses amis, tous ses Citoyens, s'il devoit profiter de leurs dépouilles ? Est-il heureux cet ambitieux, qui pour parvenir, à je ne sai

quelles distinctions imaginaires, perd le caractère le plus glorieux de l'humanité, l'indépendance, rampe pour s'élever, s'agite fans - cesse pour s'établir, & meurt enfin plus éloigné que jamais du bonheur ? Où est - il donc le bonheur si peu goûté des humains ? Homme vertueux tu le fais, il est dans ta maison, il est dans ton cœur. Tu ne te tourmente pas pour aller à lui. Tu l'attend dans le sein de ta patrie & de ta famille, renfermé dans l'enceinte de tes devoirs, & il vient à toi conduit par la nature & la Religion. Une Epouse chérie, des enfans qui embrassent tes genoux en folatrant, un petit nombre d'amis vrais & indulgens, des Citoyens reconnoissans, des malheureux foulagez, voila son cortège. L'industrie, le travail, la tempérance lui préparent les voyes, la modeste simplicité le couvre contre les traits de l'envie, & l'estime publique le couronne. Ainsi la nature à semé par tous les germes du bonheur : mais la vertu seule les féconde, les fait éclore & en recueille les fruits.

*A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.
Chez qui on trouve un grand assortiment de Livres en Latin, en Italien, en François & en Espagnols, à très juste prix.*

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

IV. DISCOURS.

du 19. Juillet 1766.

EMpressés de nous faire honneur des présens que nous recevons, nous avons cru pouvoir interrompre la matière intéressante, qui a fait le sujet de nos deux dernières feuilles, pour donner cours aux envois qui nous sont parvenus la semaine passée.

Le premier qui est ici dans son entier, nous fait attendre avec impatience la suite que l'Auteur nous fait espérer, persuadés que les nouvelles observations qu'il nous promet, porteront ce caractère de délicatesse que présente ce premier morceau, & qui est peut-être plus nécessaire encore dans celui qu'il nous annonce.

D

Si nous avons supprimé une partie de la lettre de Philofynomile , ce n'est que parcequ'elle traite des objets étrangers à nôtre plan , & nous lui favons d'ailleurs tout le gré possible de celle que nous donnons au public.

*Ut , cum carceribus missos rapit un-
gula currus ,
Instat equis auriga suos vincentibus ,
illum
Præteritum temens extremos inter
euntem.*

Horat. Sat. 1. Lib. 1.

Ainsi quand les chars s'élancent de la barriere , les rivaux pleins d'ardeur volent sur ceux qui les précédent , & ne regardent plus celui qu'ils ont laissé bien loin derriere eux.

Monsieur ,

Vous voulés venir à L..... profiter des agrémens que procure la bonne

compagnie que l'on y trouve , & vous avez raison. Il est peu de villes au monde où il y en ait autant , renfermée dans un si petit espace.

L'on n'est occupé ici ni de l'embarras des richesses , ni du soin de les acquérir , ni des fatigues du Gouvernement , ni des grandes vues de l'ambition. Il ne reste à nos L.....s que le soin de se rendre heureux & aimables ; aussi cette petite ville est-elle renommée par l'abord des étrangers qui voyagent , & par le plaisir qu'ils trouvent à y prolonger leur séjour , en passant de France en Italie.

Mais avec un gout sûr & délicat , vous ne ferés pas ici la dupe des mots : vous ne resserrerez pas la bonne compagnie , dans les sociétés qui se sont données ce titre exclusivement , & qui l'ont fait reconnoître par toutes les autres. Le mérite , les agrémens & même cette fleur de politesse qui fait le charme de la société , se trouvent répandus presque à doses égales dans tous les ordres. Partout on trouve le même mélange d'esprit & de sottise , de savoir & d'ignorance.

ce , de bon sens & de ridicule ; & le philosophe qui cherche à s'amuser , peut glaner dans toutes les compagnies des choses utiles & agréables.

Dans une promenade que je fis il y a quelque tems sur une place , qui dans certains jours très rares , est le rendez-vous de ce peuple aimable & frivole , j'eus occasion de faire une observation , qui me parut une image bien expressive du défaut régnant , qui s'oppose à tous les plaisirs de cette société , qui sans ce défaut deviendrait peut-être délicieuse.

Le prétexte de la promenade étoit le spectacle de l'exercice Prussien , & le vrai motif pour la bonne compagnie en titre , le plaisir de se trouver toute rassemblée , & pour les sociétés inférieures , celui d'admirer la première & de mander quelques uns de ses regards. J'étois avec un homme du pays sur une éminence , où plusieurs petites bandes de femmes que nous avions vû venir successivement , formoient un amphitéatre très agréable. Entre ces différentes bandes , j'en vis plusieurs qui se rapprochoient , & qui se confondant , n'en firent qu'une grande ; c'étoit les sociétés supérieures ,

qui chacune prétendent être en possession de la primauté : les autres bandes me parurent toutes se tenir exactement séparées ; ce n'est pas qu'elles restassent dans l'inaction , & que l'on ne remarquât dans chacune d'elles , une extrême envie de s'unir à d'autres ; mais celles qui étoient recherchées , faisoient précisément autant de pas pour fuir les suivantes , que celles - ci en avoient fait pour les approcher. Lors qu'une bande avoit pû parvenir à atteindre l'autre , la personne à qui l'on s'adressoit , répondoit en rougissant , & bientôt lui tournoit le dos. Cet exercice si singulier me parut bien autrement amusant que celui que l'on étoit venu voir , & fixa toute mon attention. Je remarquai dans une de ces bandes , une jeune personne d'une figure plus brillante que les autres , qui s'en détacha pour aller dans la grande : elle y fut reçue avec bonté ; dès lors elle prit avec les compagnes qu'elle venoit de quitter , les mêmes façons que si elle ne les avoit jamais vû de sa vie.

Qu'est - ce donc que je vois , dis - je en riant , à celui qui étoit à mes côtés ?
Auriés - vous chez vous , première , se-

conde , troisieme noblesse , bourgeoisie ,
roture ? Que sont toutes ces distinctions
qui ne finissent point ? “ Non , me dit-
„ il ; heureusement pour nôtre petite vil-
„ le , depuis un certain tems ces fortes
„ de distinctions en sont presque ban-
„ nies. Il me seroit bien difficile de vous
„ definir exactement ce qui forme ici la
„ separation des rangs : dans chacune
„ de ces bandes que vous voyés si sé-
„ parées , vous trouverez ou des person-
„ nes de la même famille , ou très pro-
„ ches parentes : vous y verrez la for-
„ tune à côté de la médiocrité & de
„ l'indigence : le genre de vie que cha-
„ cun a choisi y peut entrer pour quel-
„ que chose ; mais le point capital &
„ décisif qui forme ces distinctions , est
„ le plus ou le moins de relations que
„ l'on peut avoir avec les personnes du
„ bon ton , ou du moins avec celles
„ qui en approchent : chacune de ces
„ femmes a la sottise d'imaginer , que ce
„ qu'elle croit être au-dessus d'elle est
„ plus aimable qu'elle ; elle ne fait pas
„ penser que le mérite , le bonheur &
„ les plaisirs peuvent se trouver dans la
„ compagnie des personnes avec qui elle

„ vit ; elle les suppose toujours dans une
„ société supérieure , & elle fait de vains
„ efforts pour chercher ailleurs , ce qu'elle
„ trouveroit chez elle sans la moindre
„ peine : la manie de tout ce peuple est
„ la fuite de son état.

„ Ce n'est pas là , s'écria-t-il avec en-
„ thousiasme ; vôtre façon de penser ,
„ fille respectable & si peu connue ! ni
„ la noblesse de vôtre origine , ni les
„ graces de vôtre figure , n'ont pû vous
„ donner un instant l'idée de fortir de
„ l'état où vous vous êtes trouvée pla-
„ cée par la fortune. Heureuse & con-
„ tente avec la jouissance du plus étroit
„ nécessaire , la générosité seule de vô-
„ tre cœur peut vous la faire trouver
„ trop modique , & le travail de vos
„ mains vient alors y suppléer. La mai-
„ son que vous habitez si chetive en
„ apparence , est à vous , & vous en
„ avez fait le temple auguste de l'ami-
„ tié , de la modération , du bonheur
„ & de la paix ! Ce ne sont point les
„ avantages des talens & de l'esprit que
„ j'honore chez vous ; vôtre modestie
„ vous a deffendu d'y prétendre , &
„ vos vertus sont pour moi d'un autre

„ prix. C'est dans le spectacle touchant
„ du malheur , que je me suis arrêté à
„ les considérer chez vous , & votre
„ digne sœur , à qui il n'a manqué que
„ les graces extérieures pour vous res-
„ sembler. Je vous ai vû toutes deux
„ au chevet de votre mere mourante ;
„ pendant une année entière son corps
„ perclus , affaîlé , courbé vers la terre ,
„ ne s'étoit transporté qu'à l'aide de vos
„ bras ; la cruelle douleur avoit durant
„ tout ce tems , chassé à la fois le sommeil
„ de ses yeux & des vôtres ; l'affreuse
„ indigence dont la moderation de vos
„ desirs vous avoit jusqu'à lors constam-
„ ment garanti , commençoit à vous
„ faire éprouver ses horreurs : c'est dans
„ cet état que je vous ai vû toutes oc-
„ cupées du soin de consoler & de ré-
„ jouir ses dernieres heures ; vos soins
„ si redoublés , votre amitié si tendre
„ élevoient son ame sensible au - dessus
„ de la douleur ; son corps défiguré ,
„ réduit par ses ravages à moins du
„ tiers de son volume naturel , ne pou-
„ voit priver son ame du bonheur dont
„ vous la faisiez jouir ; on voyoit la

„ sereinité sur son front & la joye dans
„ ses yeux ”.

Ce transport en faveur de la vertu chez celui qui se promenoit avec moi , me surprit moins que vous ne penseriés ; il vit dans un pays , où l'on commence à voir paroître des exemples de vertu si grands & si seduifans , si j'ose me servir de cette expression , qu'on peut se permettre l'espérance de voir dans peu , l'amour du bien échauffer tous les cœurs.

Après avoir rendu justice à la jolie & nombreuse société de cette petite ville , & après vous avoir parlé des défauts que j'ai cru remarquer , dans la classe inférieure des aimables femmes qui composent ici la bonne compagnie , je devrois vous faire part encore de mes observations sur celles qui prétendent occuper la première : cela pourra faire le sujet d'une autre lettre , à moins que vous ne veniés bientôt , ce qui vaudroit beaucoup mieux , savoir par vous-même ce qui en est.

J'ai l'honneur d'être , &c.

OSEROIS-JE, mon cher A R I S T I D E, vous proposer quelques observations que j'ai eu lieu de faire pendant mon séjour dans votre ville. La bonne compagnie en fait l'ornement, & les lumières de nombre de personnes qui la composent, seront toujours le sujet de mes regrets.

C'est avec ces sentimens que je viens vous représenter qu'il m'a paru d'un côté, qu'on ne donnoit pas assés à la conversation dans vos assemblées, & de l'autre, qu'on a entièrement négligé dans votre ville les exercices, qui en fortifiant la santé, contribuent à donner au corps de l'agilité, de l'adresse, des graces même, & à le rendre fort & robuste. C'étoit aussi autrefois un moyen utile de lier & de réunir les différents ordres de la société, aujourd'hui trop écartés les uns des autres, & qui ne cherchent à se rapprocher que par un luxe dangereux & condamnable.

Des conversations intéressantes qui forment le cœur & l'esprit, par lesquelles on s'instruit reciproquement des affaires qui peuvent contribuer au bien général de la société, au gouvernement particulier des familles, à l'éducation de

la jeunesse , au soulagement des misérables , à la correction des mœurs , à l'économie champêtre & domestique ; ces conversations utiles , ces delassements innocens , ces récréations agréables , sont ordinairement interrompues & remplacées par six , sept , huit , dix ou douze tables de jeu , aujourd'hui seule ressource , dans des assemblées où les personnes qui pensent , feroient cependant à même de se former à la conversation & de se rendre utiles à la société , en mettant au jour d'excellentes idées , que l'on n'a pas toujours le talent de savoir coucher sur le papier , avec ces agrémens dont vôtre discours est orné.

J'ai le malheur de n'avoir aucun gout pour le jeu , puisque la seule vue des cartes m'affecte , & rarement me suis-je rencontré dans ces assemblées que je n'y aye causé quelque dérangement , sans parler de mon ennui particulier ; ici , je gâtois une partie par le refus d'une carte ; là , une idée que j'avois témérairement mis en avant pour engager une conversation , faisoit perdre la partie à ceux que j'avois distrait ; ici je mettois à la gehenne des personnes qui voulaient

faire les honneurs de la maison , ne fa-
voient quelle agréable distraction ils de-
voient me procurer ; là je donnois de
l'humeur à un joueur intéressé , à qui mon
approche portoit un malheur continuel.

Le jeu est une ressource dans les as-
semblées où la conversation languit ; mais
il me paroît que l'on ne devoit substi-
tuer le jeu qu'au défaut de la conversa-
tion , & l'on fait précisément l'opposé.
Donnez-nous je vous prie , mon cher
Aristide , quelques réflexions & des rè-
gles sur ce sujet , qui m'intéresse infini-
ment , de même que ceux qui connois-
sent le prix du temps.

Je demeure avec considération.

Yverdon le 3. Juillet 1766.

Votre très humble &c.

PHILOSYNOMILE.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

V. DISCOURS.

du 26. Juillet 1766.

L'Ami de la conversation, qui a revendiqué ses droits, dans votre quatrième feuille, contre les usurpations du jeu, vous invite à donner au Public quelques réflexions sur cette matière; en attendant qu'elles paroissent, voulez-vous me permettre d'en hazarder trois ou quatre, qui ne rempliroient point l'attente de votre correspondant, dont j'ignore le nom, mais non pas la secte: il se plaint de ce qu'on a abandonné les jeux d'exercices, & mécontent de ce que font les hommes, il voudroit les rendre ce qu'ils peuvent être; c'est certainement une de ces ames honnêtes qui ont été infectées des funestes erreurs

E

de J. J. Rousseau. Je respecte beaucoup son vertueux système, dont je vous soupçonne, Messieurs, d'être un peu entichés; mais je ne crains point de le dire, c'est le plus chimérique de tous; l'on ne guerit point un homme qui se croit bien portant, & nous sommes trop contents de nôtre fanté morale, pour que toute vôtre éloquence nous persuade qu'elle peut être meilleure: nous lisons vos feuilles comme les annonces des remèdes qu'on trouve dans les journaux, nous souhaiterons qu'elles fassent du bien aux infortunés auxquels elles sont nécessaires, & il est vrai que si elles sont aussi peu adoptées à nos besoins, supposé que nous en ayons, que la lettre dont je parle, vous pouvez nous les épargner. J'ai bien vû ces hommes, que vôtre ami d'Yverdon veut absolument faire converser, & ils me paroissent avoir été destinés presque uniquement au jeu; & comme un de mes grands principes est, que chacun s'occupe de ce à quoi il est propre, bien loin de souhaiter que le jeu diminue, je verrois avec un grand plaisir qu'il fit des progrès journaliers; beaucoup de

gens qui n'ont de vie que les cartes à la main, augmenteront leur existence à mesure qu'ils joueront plus longtems, & l'œuvre de leur vocation fera bien mieux remplie.

Philosynomile part d'un faux principe, il suppose que les hommes sont faits pour s'occuper utilement, & il est difficile de se dissimuler que c'est la supposition la plus chimérique. Quand on voit deux armées de cent mille hommes se battre, on juge que c'est leur vocation; & si, parce qu'il y en a un petit nombre qui évite le combat, quelqu'un jugeoit que toute l'armée étoit destinée à en faire autant, on riroit avec raison de son erreur. Seroit-il moins ridicule, parce qu'on voit une très petite partie des hommes s'occuper, d'en conclurre que c'est la vocation de tous. Lisez, voyagez, fréquentez les compagnies, la meilleure surtout; par-tout vous verrez les hommes, que le besoin de pain ne force pas au travail, uniquement occupés à tuer le temps. Chaque peuple, chaque siècle vous présentera les différens moyens dont on s'est servi pour cela; & parmi beaucoup d'injustices des

historiens , l'une des plus criantes , c'est de nous avoir tâ les noms des différens inventeurs de ces tue - temps nécessaires. On fait que les cartes furent imaginées pour occuper l'imbécilité de Charles VI. Mais on est indigné , quand , après six mois de travaux , on ne peut parvenir à découvrir ni le nom de l'inventeur , ni l'année de l'invention , & rien n'est plus propre à dégouter des recherches historiques.

Quand le fait ne démontreroit pas , que ne rien faire , est la vocation des hommes , un examen détaillé de leurs différentes aptitudes le prouveroit suffisamment.

Vôtre correspondant les croit propres à des conversations sur des matières très intéressantes qu'il indique , c'est - à - dire , qu'il les croit instruits sur ces matières ; cet honnête homme mérite qu'on l'éclaire ; & , s'il veut s'y prêter , l'instruction deviendra facile. Qu'il rentre dans ces assemblées qu'il a vû trop rapidement , qu'il cause un quart d'heure avec chacun des individus qui les composent , qu'il leur parle de ce qui peut contribuer au bien général de la société , au

gouvernement des familles , à l'éducation de la jeunesse , à la correction des mœurs ; il ne tardera pas à sentir combien il s'est trompé ; il ne trouvera presque , que des gens sur qui ces conversations font la même impression que les cartes font sur lui , leur nom seul les affecte. Qu'au moment où l'on distribue des armes , il demande une suspension de combat , & qu'après avoir déployé toute son éloquence en faveur de la conversation , il en propose une qui éclaire l'esprit & le cœur ; une partie de l'assemblée ne l'écouterà pas , une autre ne le comprendra pas , la troisième ne lui rira pas au nez , elle est trop polie pour cela ; mais elle le persiflera avec autant de politesse que de méchanceté , & quand dans la suite , elle voudra le désigner , ce ne sera plus par son nom , elle l'appellera l'esprit & le cœur.

Permettez moi , Messieurs , de vous inviter à mon tour à ne pas adopter ; car publier , pour vous , c'est adopter des plans de réforme aussi chimériques & aussi dangereux. Une assemblée nombreuse , dans tous les pays du monde , est ordinairement composée de gens de

différens âges, de différens ordres, de différens états, qui s'aimant très peu ont très peu de chose à se dire ; dont les uns font des vieillards qui ne font plus propres qu'à reprendre le hochet, & les cartes font le hochet qu'il leur faut ; les autres, des jeunes gens qui ont mal vû, peu lû & point pensé ; des peres & des meres, qui n'ayant point eu d'éducation, élèvent leurs enfans sans les éduquer, & conduisent leurs maisons comme le Bourgeois gentil-homme faisoit de la prose, sans se douter qu'il y en eut ; de désœuvrés, qui ne s'y trouvent que pour varier leur inutilité ; d'un petit nombre de gens occupés, qui trouvent l'ennui en cherchant le délaînement ; d'un aussi petit nombre de femmes ou d'hommes véritablement aimables, dans tous les sens de ce mot, mais qui en entrant dans l'assemblée, en prennent l'esprit ; & vous voudriez faire causer sensément tous ces gens : Mais commencez donc, Messieurs, par donner des idées à la foule qui en manque, & par leur faire une langue commune à tous ; ou plutôt, croyez avec moi qu'il n'y a qu'une occupation qui puisse convenir à cette

tourbe , c'est le jeu ; si vous voulez y faire attention , vous conviendrez qu'il a tout ce qu'il faut pour une troupe de gens réunis sans avoir rien à faire , & rien à se dire. L'ardeur avec laquelle ils s'y livrent , l'ennui qui les obsède jusques au moment où ils en font occupés , prouve invinciblement , que c'est leur véritable élément , hors duquel ils languissent sans vivre , leur unique vocation , la seule occupation qui leur convienne ; & quand Philofynomile s'est trouvé si déplacé , il ne lui est arrivé , que ce qui arrive à tout homme désœuvré qui se faufile parmi des gens livrés au travail ; ce n'est point la faute de l'institution , c'est la sienne.

S'il avoit suivi le précepte d'Horace , & laissé meurir sa lettre , il n'auroit point blâmé un usage , qui mieux vû , est digne des plus grands éloges , & dont il auroit senti tous les avantages ; l'un des plus considérables , c'est qu'il détruit parmi les hommes toute inégalité , & même la seule qui soit dans le plan de la nature , celle qui vient de l'inégalité des esprits. Changez les cartes , pour lesquelles l'esprit ne sert à rien , en pro-

pos intéressants, dans cette assemblée de quarante ou cinquante personnes, vous introduirez sur le champ une inégalité de rang, qui ne peut qu'avoir les suites les plus funestes; cette heureuse démocratie devient une oligarchie, dans laquelle quatre ou cinq tyrans mâles ou femelles, faits pour ces propos que vous aimez, vont non seulement s'élever au-dessus de la foule, mais encore lui infliger le plus affreux des supplices, celui d'un silence complet; & si la synomilomanie, telle que vous l'imaginez, pouvoit s'établir, une multitude de gens disparoitroit de la face du monde; si elle s'établit telle que le gros des acteurs peut la soutenir, je vous condamne, Messieurs, à l'essuyer quatre jours de suite, cela vous guerira de l'amour des reformes.

Le jeu a un autre avantage qui a échappé à Philosynomile, & cette inadvertance le met en contradiction avec lui-même; il se plaint qu'on a renoncé aux jeux d'exercice, & il veut changer celui des cartes en conversations, c'est assurément vouloir diminuer la somme de nos mouvemens; un homme qui joue

en a plus que celui qui parle, & le plus grand exercice de plusieurs femmes c'est de tourner à chaque rober. Je prie le public de vouloir bien faire cette considération, avant que de se déterminer trop légèrement à quitter le wisch pour quelque autre jeu, qui n'auroit pas la même utilité.

Enfin, Messieurs, une autre grossière inadvertance de Philosynomile, c'est de n'avoir point senti, que la destruction du jeu, bien loin de favoriser la conversation détruisoit le peu qui nous en reste. Je connois, je ne dirai point des femmes, mais un affés grand nombre d'hommes, qui peuvent causer deux ou trois heures, le lendemain d'une partie; des différens coups dont ils ont été les acteurs ou les spectateurs, des fautes de l'un, des distractions de l'autre, de l'habileté d'un petit nombre, du bonheur de celui-ci, du malheur de celui-là, du gain ou de la perte de tous, & qui, quand ils ont tout dit sur cet objet important, n'ont plus rien à dire.

Je ne vous cacherai même point, Messieurs, un projet que j'ai formé à cette occasion; je vois tous les jours

combien on se lasse aisément des gazettes ordinaires, & je n'en suis point surpris : que nous importe le plus ou le moins de fièvre d'un homme, qui n'a de vocation que celle de faire pendant trente ou quarante ans le sort de vingt-millions d'ames ; que nous importent les fléaux qui dévastent un pays à quelques cent lieues de nous ; les dissensions qui vont plonger dans les horreurs d'une guerre civile, les différentes parties d'une nation dont nous ignorons la langue ; les démêlés naissans de deux Princes, qui sacrifieront bientôt quelques millions d'ames pour les éclaircir, & quelques autres sujets semblables : on peut s'en occuper deux ou trois jours, on en est bientôt ennuyé ; il est bien plus intéressant d'être instruit des talens, de la conduite, de l'habileté, des malheurs, des succès de nos amis, de nos parens, de nos collègues ; & c'est ce qui m'a déterminé à donner la gazette des parties, pour laquelle j'ose me promettre les plus heureux succès. Les articles feront dattés de l'assemblée chez Madame N** , à tel jour, à telle heure, & la variété des événemens, me fournira un

ample magasin de choses intéressantes, qui le feront d'autant plus, qu'on aura toutes les connoissances nécessaires, pour me lire avec plaisir; on pourra causer, raisonner, juger avec connoissance de cause; on ne sera point exposé à ces misérables erreurs de géographie, d'histoire, d'alliances, qui font quelquefois rire des étourdis instruits aux dépens d'ignorans respectables. Je vous dirai encore, que la première étoit prête à paroître, quand je reçûs votre première feuille. J'ai bien voulu vous épargner la concurrence, & je vous avoué avec franchise, que je ne crois pas m'être astreint à un long délai. L'on accueille vos feuilles par ce même principe, qui fait que nous accueillons les étrangers, & d'autant plus qu'ils sont plus étrangers; vos feuilles le sont beaucoup; elles ne sont ni à nos mœurs, ni à nos usages; vous avez même permis qu'on les attaqua dans la quatrième, elle nous a déplû; ainsi soyez sur vos gardes, nôtre hospitalité & nôtre curiosité vous soutiendront quelque tems, au bout duquel si vous continuez à prendre le ton d'improbation, vous tomberez dans

cet abandon total, auquel sont condamnés tous les étrangers qui ont osé dire, que ce que nous faisons n'est pas tout ce qu'on peut faire de mieux. Je serois fâché de votre chute; mais je ne vois qu'un moyen sur de la prévenir, & par respect pour la pureté de vos intentions, je veux bien m'y prêter; c'est d'associer mes gazettes à votre morale.

J'ai l'honneur d'être &c.



A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

VI. DISCOURS.

du 2. Aoust 1766.

Cur non ponderibus modulisque suis ratio utitur?

HORAT.

Pourquoi la raison ne se sert elle pas de ses balances & de ses mesures ?

[S I, comme on l'a fait voir , la nature a placé dans nôtre cœur le principe de la vertu , & l'a garanti par de si sages précautions , n'est-il pas surprenant que ce germe précieux ait tant de peine à se développer , & fasse presque toujours si peu de progrès ? Tâchons de porter sur ce phénomène intéressant la lumière de l'expérience ; elle éclairera nos erreurs & nos vices , & fera peut-être gémir notre orgueil : mais qu'importe après

F

avoir justifié la nature, nous ne devons pas craindre d'humilier les individus.

Nous naissons, il est vrai, sans vices & sans vertus; mais nous naissons avec des penchans, qui peuvent devenir des vices ou des vertus suivant l'usage qu'en fera nôtre intelligence. Les retient-elle dans les bornes du devoir, ils contribuent tous à nôtre perfection & à nos plaisirs; mais leur permet-elle de s'échapper sans règles au-delà de ces limites sacrées, ils troublent aussitôt l'heureuse harmonie de nos facultés, & semblables à ces monstrueuses excrescences qui défigurent le corps humain, ils dérangent le plan de la nature & en épuisent peu à peu toutes les forces. Voyez l'amour propre; c'est l'instrument de nôtre bonheur le plus efficace & le plus nécessaire, lorsqu'il sympathise avec les grands principes de la justice, de la bienfaisance & de l'amitié. Mais qu'il subjugue les vertus auxquelles il devoit s'unir, qu'il ne prenne de loix que de lui-même, & qu'en donnant tout à sa propre satisfaction, il n'accorde rien à celle des autres; c'est un monstre qu'il faut enchaîner, c'est une hydre que nous nourris-

sons dans notre cœur , & qui dévorant rapidement tout ce que la nature y avoit placé de sentimens estimables , ne fait bientôt de l'homme entier qu'un squelette décharné , detesté de Dieu & des hommes.

Mais chacun de nos panchans est invité par un attrait particulier à se déployer. Ce sont autant de principes actifs , qui se portent à leur objet avec toute l'énergie de la nature ; ils ne connoissent d'autres bornes que celles du pouvoir , d'autre frein que le dégoût , d'autre règle que le désir. Quel affreux désordre résulteroit de l'aveugle impétuosité de ces agens subalternes , si un principe supérieur n'étoit chargé de les éclairer & de les conduire. C'est à la raison , cette souveraine des sens , à dominer sur leurs émotions , comme on nous représente Neptune élevant sa tête au-dessus des flots irrités , & reprimant par un regard sévère , le fougueux Borée & l'orageux Aquilon , qui troubloient son Empire. C'est elle qui doit veiller sur tout le systême de nos goûts divers , & maintenir entr'eux la même harmonie que le maître de la nature , dont

elle est l'image , entretient entre les élémens contraires dont cet univers est composé. Il faut qu'elle se forme de justes idées de nos forces & de leur destination ; qu'elle apprenne à connoître les poids & les contrepoids que le Créateur a placé dans notre cœur , & dont le droit usage forme l'équilibre si rare de la sagesse ; qu'elle saisisse le secret & se rende maîtresse de tant de ressorts cachés qui déterminent notre activité ; qu'elle excite les uns , qu'elle ralentisse les autres ; qu'elle dise à tel panchant , vous irez jusques là , & à tel autre , vous n'irez pas plus loin. Il faut en un mot qu'elle les contienne sous une discipline rigoureuse , qu'elle ne leur permette pas de s'écarter un moment de sa présence & d'agir sans son aveu.

Si cet office de la raison est glorieux , qu'il est difficile ! Il s'agit de retenir dans le devoir un peuple de mutins , qui ont une repugnance naturelle pour le joug , qui ne s'endorment jamais sur leurs intérêts , qui lorsque la force ouverte ne leur réussit pas , employent la surprise & l'adresse , & tentent de cor-

rompre l'autorité même qui doit les gouverner. } Sous combien de formes différentes ne reparoissent-ils pas, ces ennemis qu'on croyoit avoir domptés ? l'avarice veut passer pour prudente économie, & la profusion pour générosité ; la vanité n'est qu'une juste estime de soi-même, & l'orgueil qu'une fierté noble & bien placée ; la colère prend le nom de vivacité ; le joueur croit remplir une vocation utile dans la société, & d'autant plus honorable, que son jeu est plus ruineux ; le médifant plonge le poignard dans le sein de son ami & dit froidement, j'ai plaisanté ; le voluptueux perfectionne la nature en créant de nouveaux plaisirs ; la femme dissipée est sur le bon ton ; le libertin jouit de la vie. Ainsi toutes les passions ont leur masque, toujours prêtes à s'en couvrir au besoin, elles épient le moment où la raison n'est pas sur ses gardes, elles s'intinuent sans bruit, & le cœur une fois gagné, l'est ordinairement pour toujours.

Mais ce qui augmente le danger, c'est que nos panchans agissent avant que nous soyens en état de veiller sur

leurs mouvemens, & comme en se développant ils acquièrent chaque jour plus de vivacité, il arrive souvent, que nôtre raison au lieu de trouver dans ses premiers débuts des principes encore foibles & dociles, rencontre déjà sur ses pas des habitudes qui lui résistent. Oui, c'est dans l'enfance, cette saison de nôtre vie qui semble morte & stérile, & qu'on abandonne presque toujours au hazard, ou à des directions qui valent moins encore; c'est dans cet âge précieux de l'innocence que nôtre ame reçoit les germes du vice, qui cachés longtems à tous les yeux, croissent sans opposition, & ne se manifestent que lorsqu'ils ont acquis assez de force pour défier nos attaques. Ce jeune homme, qui dans ses premières années faisoit la joye & l'orgueil de ses parens, est à peine parvenu à l'âge de l'indépendance qu'il s'est précipité dans tous les excès. Est-ce un nouveau caractère qu'il a revêtu tout-à-coup? Non le fondement en étoit jetté depuis longtems, un feu secret, allumé dans son imagination par mille causes imperceptibles au moment qu'elles agissent, m

trop efficaces par la continuité de leur action, s'étoit nourri sous la cendre, avoit fourdement pénétré jusqu'au cœur, & n'attendoit pour éclater, que le moment fatal où l'embrasement pourroit se communiquer aux sens : ne dites pas, c'est le tempéramment ; doit-on reprocher à la chaleur féconde du soleil, les fruits venimeux qui naissent dans une terre inculte & abandonnée ? le feu de la nature est pur comme elle, il nous chauffe pour nos devoirs, il donne plus d'étendue à nos idées, plus de force à nos sentimens ; heureuses les âmes bien nées, qui en reçoivent les puissantes influences sans les altérer. Pendant que les hommes froids & insensibles se traînent pesamment entre le bien & le mal, elles s'élancent vers la vertu avec la chaleur & la rapidité de l'éclair, & parcourent en peu de tems des espaces immenses. Est-ce à cette ardeur généreuse que le jeune libertin doit ses égaremens, ou aux flammes impures des passions, attifées avec autant d'art qu'on en auroit dû employer pour les éteindre ? Ah ! n'en doutons pas, les exemples dont ses foibles organes ont été frappés depuis sa plus

tendre enfance , les discours peu mesurés qu'il a ouïs , les livres dangereux qui lui sont tombés entre les mains , le gout général des faux airs , de hauteur , de profusion & de volupté qu'il a vû régner autour de lui , les libertés imprudentes qu'on lui a permises , la complaisance avec laquelle on a caressé , pour ainsi dire , les premières faillies d'un orgueil qu'on devoit humilier , ou d'un libertinage qu'il falloit prévenir ; telles sont les causes qui ont porté le désordre dans son cœur , affoibli ses facultés en les détournant de leur usage , & donné à cette ame flexible une courbure que les plus violens efforts auront de la peine à redresser. Il faut à présent qu'il applique tous ses soins , non à entretenir l'équilibre de ses penchans , mais à le rétablir , non à suivre le cours paisible de la nature , mais à forcer le torrent des habitudes , non à se donner à la vertu qui vient à lui , mais à s'arracher aux passions qui le tyrannisent : il ne s'agit plus de prévenir une sédition possible , il faut étouffer une révolte déclarée , vaincre des rebelles qui ont les armes à la main , & que leurs premiers succès rendent plus hardis,

Aux prises avec tant d'ennemis , la raison la plus forte auroit assez de peine à les réduire : mais la raison du plus grand nombre , engourdie dans une profonde ignorance , accablée sous une foule de préjugés qu'on respecte sans oser les examiner , cette raison , dis-je , qu'on exerce si peu , ou qu'on exerce si mal , de quel effort est-elle capable ? quels triomphes peut-elle espérer ?

La vérité est la nourriture de l'ame , sans elle l'homme languit , s'affaiblit & s'éteint : voyez ce sauvage qui végète dans son désert , livré à un instinct aveugle qui l'élève à peine au-dessus des animaux dont il s'environne , il est étranger à tout ce qui honore le plus l'humanité ; mais faites lui connoître ses devoirs , & vous le verrez se ranimer , comme l'oiseau palpitant qui respire l'air qu'on lui avoit ôté ; il sortira de son inaction , parce qu'il appercevra des raisons d'agir , & à mesure que l'ordre moral se développera à ses yeux , surpris de sa beauté , il éprouvera cette délicieuse émotion , que produit au débouché d'une vallée étroite , le spectacle magnifique d'une campagne riche & riante ; il parcourra avec transport cet-

te scène ravissante , tout fera pour lui un nouveau sujet d'admiration , & l'admiration faisant naître le desir & le rendant chaque jour plus vif , il acquerra enfin cette énergie de vertu , cet enthousiasme du bien , qui conçoit les grandes choses & donne le courage de les exécuter.

Mais pour produire cet effet si peu commun , la vérité doit être considérée de suite & avec attention. Les principes les plus lumineux , entassés sans réflexion dans notre esprit , reçus sur la foi d'autrui plutôt que sur notre propre conviction , placés dans la mémoire & non dans le cœur , la religion elle-même , qu'on a cru savoir quand on a su répondre des mots qu'on n'entendoit pas , à des questions qu'on comprenoit encore moins ; tout cela enfle la raison sans la fortifier ; on se croit nourri , & l'on n'est que surchargé d'une matière indigeste , qui ne donnera jamais à l'ame ce chyle précieux qui fait sa vie & sa vigueur. On en fait assez peut-être pour parler de la vertu , mais trop peu pour la pratiquer , ou si l'on en fait quelques actes , ce sont de petites vertus étiques , qui se ressentent de la fécheresse de leur principe , elles n'ont qu'un souffle de vie , elles se soutiennent ,

elles se raniment par artifice , & la plus légère séduction les éteint.

Est-il permis d'appliquer cette réflexion aux aimables ignorans qui foisonnent dans ce siècle élégant & poli ? Ames vuides & légères , qui furnagent dans la société , sans avoir jamais le poids nécessaire pour y remplir une place utile ; hommes oisivement actifs , qui tourbillonnent sans cesse dans un cercle d'inutilités , qui se fatiguent toute leur vie en fatiguant les autres de mille petits devoirs qu'on ne leur demande point , & n'ont jamais réfléchi sur les devoirs essentiels de l'homme & du Citoyen , qui raisonnent profondément sur des riens , ne tarrissent point sur l'élégance d'un meuble , le bon gout d'un habit , l'ordonnance d'une fête , la marche savante des cartes & autres sujets de cette importance , & n'ont rien à dire , pensent encore moins , vous entendent à peine quand vous leur parlez de la destination de l'homme , de ses rapports & de ses espérances ; qui croient avoir tout lû , tout examiné , quand ils ont parcouru quelques brochures contre les mœurs , ou la religion , & qui instruits à cette école , plaisantent sur les objets les plus sérieux , & se tourmentent pour les plus petits intérêts. Que peut-on attendre de grand & d'é-

levé de ces pygmées ? ils sont perdus dans la poussière , ils ne voyent que ce qui les touche , & ne soupçonnent pas même que ce qu'ils ne voyent pas , puisse exister. Le monde moral est fermé pour eux , ils le traitent comme le peuple traitoit les Antipodes avant qu'on les eut découvert ; ils vivent sur un petit nombre de sensations , qui les ramènent sans cesse à leur frivole individu ; la patrie n'est pour eux qu'une multitude d'hommes intéressés à les protéger ; ils n'aiment la société que parce que la société est nécessaire à leurs plaisirs ; ils ne s'occupent quelquefois que pour se dérober à l'ennui de leur oisiveté , & encore s'ennuyent-ils en s'occupant. Quoique tout le monde soit leur ami , l'amitié , ce sentiment délicieux , qui comme la vertu , nait de l'admiration du beau moral , n'a jamais pénétré jusqu'à leur cœur. Ils ne voyent dans une épouse vertueuse , (si de tels hommes peuvent en avoir) qu'une intendante utile de leur maison ; dans leurs enfans , que les héritiers de leur nom , ou les esclaves de leurs caprices ; & dans leurs liaisons les plus intimes , que des visages auxquels ils sont accoutumés. Heureusement pour nous , les originaux de ce portrait ne sont pas ici , & il faudroit aller bien loin pour les trouver.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

VII. D I S C O U R S .

du 9. Aoust 1766.

. *Non ego avarum*
Cum veto te fieri, vappam jubeo, ac nebulonem
H O R A T. *Sat. I. Lib. I.*

Quand je vous deffends d'être avare , je ne vous ordonne pas d'être un dissipateur , un libertin.

L Es moralistes frappent fans -cesse sur l'avarice , ils ont raison , puisqu'elle flétrit le cœur ; mais il me semble qu'ils ne s'élevent pas assés contre la prodigalité , puisqu'elle ne dégrade pas moins l'esprit.

Si le sage œconome , qui règle sa dépense de maniere à la rendre inférieure à sa recette , & qui augmente son patrimoine par des gains légitimes , ne mérite pas le titre d'avare , gardons nous bien de donner celui de prodigue à l'homme charitable , qui préfère des bénédictions aux richesses , & qui croit faire un troc avantageux , en échangeant une partie de ses rentes contre les prières des infortunés.

G

L'œconomie utile & la charité éclairée différent , dans leurs principes & dans leurs effets , de l'avarice & de la prodigalité , autant que la vertu diffère du vice ; mais l'ordre , sur lequel toutes les vertus viennent se reposer comme sur leur base commune , est également blessé par l'avare & par le prodigue.

L'Avare préfère l'argent à tout , le Dissipateur préfère tout à l'argent. Celui-là calcule sans-cesse , celui-ci ne calcule jamais. L'un amasse des trésors & n'en jouit pas , il estime trop l'argent , l'autre vuide ses coffres & se ruine , parcequ'il ne l'estime pas assez. L'Avare sacrifie le présent à un avenir incertain , le Prodigue immole l'avenir au présent qui lui échappe.

A mesure que l'avare accumule , il s'impose des privations nouvelles , & retranche de sa dépense accoutumée ; il craint sans-cesse de manquer du nécessaire : & à mesure que le prodigue s'appauvrit , il voudroit augmenter son train fastueux ; l'aveugle sécurité dans laquelle il vit , ne lui permet pas de prévoir les suites funestes de ses folles dissipations. Tous deux ignorent les charmes des plaisirs naturels ; mais l'un les fuit , parcequ'il les croit tous dispendieux , & l'autre ne les estime qu'autant qu'ils le sont.

Tandis qu'au milieu de ses richesses , l'avare subit toutes les rigueurs de la misère , le prodigue éprouve au sein du luxe & de la mollesse tous les dégouts , tous les ennuis qui accompagnent le désordre & les faux plaisirs. Le premier , par une lezine criminelle , supporte la faim , & préfère ainsi le déchet de ses forces à la diminution de ses écus ; & l'autre ne détruit pas moins les siennes , par l'usage immodéré qu'il fait de toutes ses facultés.

L'ame de bronze de l'avare , toute concentrée dans la passion qui la domine , est fermée à tous les sentimens de la nature , & l'ame molle du prodigue , également insensible à tout ce qui n'a point de rapport avec ses goûts , n'est ouverte qu'à des appetits déréglés. L'un rapporte ses pensées & ses actions au vil projet qui l'occupe tout entier , l'autre sacrifie toutes ses vuës au plaisir du moment.

L'humeur de l'avare est sombre & farouche , celle du dissipateur change au gré de mille fantaisies diverses. Cependant , quelle que soit l'opposition qui règne entre ces deux caractères , ils se réunissent en ce point , que l'un s'écarte autant que l'autre des devoirs de la nature , de la religion & de la société , &

qu'ils sont également indignes des titres sacrés d'Epoux, de Pères, d'amis & de Citoyens.

Si l'avare resserre trop les liens du mariage, le dissipateur au contraire les relâche à l'excès. L'un abuse de l'autorité qu'il a sur sa femme, non pour la contenir dans la règle austère du devoir, mais pour l'asservir à son indigne penchant, en la forçant à mener le genre de vie le plus propre à excuser la dépense, & l'autre permet tout à sa femme, non par un principe de douceur & de générosité, mais par cette indifférence condamnable, qu'il porte dans ses devoirs les plus essentiels. Tandis que la première est soumise à une mesquinerie & à une gêne cruelle, la femme du prodigue vit dans un train de profusion & de licence, non moins contraire à son bonheur. L'une gémit des vices qu'on grave dès le berceau dans le cœur de ses enfans, & l'autre pleure la ruine des siens, qu'elle prévoit depuis long-tems, & que chaque instant accélère.

Déjà depuis deux mois, la femme d'Harpagon ne peut obtenir de son avare époux, la permission d'aller voir sa mère malade à la campagne. Elle ne fait à quoi attribuer ce refus dénaturé : curieuse, toutefois, d'en être éclaircie, elle revient

à la charge , elle prie , elle presse son mari de lui laisser remplir un devoir de cette importance : Enfin , à force de sollicitations & d'importunités , elle arrache de la bouche d'Harpagon cette permission si longtems désirée ; mais favés-vous quelle étoit la cause de sa résistance ? La mince dépense du voyage.

Que n'a pas fait l'Epouse d'Euphemon , pour arrêter son mari sur le bord du précipice , dans lequel il est entraîné par des faux plaisirs , & par des amis plus perfides encore. La voix séduisante de la flatterie enivre son esprit , & l'emporte depuis longtems sur les sages conseils de la véritable amitié. Il ne reste plus à cette femme respectable qu'un seul moyen à tenter , celui de l'exemple. A peine cette résolution généreuse s'est - elle élevée dans son cœur , qu'aussi-tôt elle renonce au luxe des habits , qu'elle abandonne le jeu , qu'elle congédie une troupe de valets inutiles , & qu'elle se détermine à vendre ses bijoux , afin de sauver des débris de sa fortune , la somme qu'elle compte d'en retirer , pour la laisser à ses enfans , comme une dernière ressource contre la misère. Mais Euphemon l'apprend & s'irrite , il ordonne à sa femme de renoncer à ce projet indigne de son rang & de sa naissance. Il lui commande de re-

prendre sa manière de vivre accoutumée , & il la force ainsi de travailler elle-même à hater sa propre ruine , & celle de tout ce qu'elle a de plus cher au monde.

Le prodigue & l'avare craignent également de s'environner d'une famille nombreuse ; celui-ci pour en éviter l'entretien dispendieux , & celui-là pour n'être pas obligé de diminuer sa profusion ordinaire.

L'avare laisse croupir ses enfans dans la plus crasse ignorance , le dissipateur ne néglige pas moins les siens. Ceux-ci sont exposés à toutes les périlleuses influences de la mauvaise compagnie , & ceux-là éprouvent tous les dangers d'une mauvaise éducation domestique. Les premiers ont sans-cesse devant les yeux , l'exemple de la dissipation & de l'indifférence pour la vertu , les autres celui de la dureté la plus odieuse ; les enfans de l'avare apprennent de bonne heure , à fermer l'entrée de leurs cœurs aux plaintes des malheureux , & le dissipateur accoutume les siens , à n'avoir égard à la misère d'autrui , qu'après que toutes leurs fantaisies sont satisfaites. Les uns sont instruits à préférer l'argent aux hommes , & les autres à le détourner de son emploi véritable. Les enfans de l'avare commencent par être pauvres , & finissent

par être prodigues , & ceux du dissipateur commencent par être riches & finissent par être gueux.

Pas loin de la maison paternelle , les deux fils de l'avare jouent ensemble. Un pauvre les aborde & leur demande l'aumône. L'un lui tend une main secourable , mais l'autre lui refuse , le menace d'une voix insolente , l'insulte , lui reprend ce que son frère lui avoit donné , le repouffe & le chassé avec dûreté. L'avare , qui a observé , à travers une vitre cassée , la conduite de ses deux fils , se hâte de descendre , & tandis qu'il embrasse le dernier , qu'il le comble d'éloges , & qu'il le reconnoit digne de son sang , il reprimande le premier , le punit d'avoir senti de la compassion , & déplore déjà d'avance le mauvais usage , que ce fils si différent de lui , fera un jour du bien qu'il lui laissera.

A cent pas de là , ce même pauvre voit passer le fils du prodigue. Il court à lui , & le supplie d'avoir pitié de sa misère ; mais le jeune homme , qui ne daigne pas seulement jeter un regard sur l'infortuné qui le sollicite d'une manière si touchante , entre dans la boutique d'un marchand bijoutier , & achette des breloques à un tel prix , que la moitié en auroit suffi , pour faire subsister pendant

une semaine entiere plusieurs familles néceffiteufes.

L'avare ne hante que des ufuriers avides , qui partagent avec lui leurs gains illicites , & le diflipateur n'eft entouré que de vils flateurs , qui l'enfoncent de plus en plus dans fes déréglemens ; mais fi l'un s'appesantit fur fes débiteurs , l'autre trompe fes créanciers.

Non , l'avare & le prodigue ne fauroient avoir des amis. Les ames aimantes , feules capables de connoitre le prix de ce fentiment délicieux , fuyent également les cœurs durs & les cœurs froids. Quelle eft l'ame honnête , qui voudroit s'approcher de l'homme dénaturé , qui eftime l'or au deffus des bienfaits , ou fe lier avec celui qui aime mieux enrichir les confidens de fes plaifirs , que foulager un néceffiteux.

Voyez cet homme penfif , au front trifte & baiffé , des malheurs imprévus menacent fa fortune , il va trouver Harpagon fon ami d'enfance , & à qui il a rendu autrefois des fervices importans. Il le rencontre à l'entrée de fa maifon , il l'aborde les larmes aux yeux , il s'ouvre à lui avec confiance , il lui raconte fes difgraces , & ne lui demande qu'une fomme modique , elle me fuffira , lui dit-il , pour rétablir mes affaires , & c'eft à vous que

je devrai le bonheur de ma vie ; mais l'indigne Harpagon pâlit en l'écoutant. Le trouble s'empare de ses sens, la haine dans son cœur succède à sa foible affection, il interrompt, il rejette la prière de son ami détrompé, que dis-je, il l'outrage, il fuit & ferme à double tour la porte de sa maison, qu'il interdit désormais à cet homme importun.

D'un autre côté, Arcante plein de joye court chez Euphemon. La fortune de mon frère est faite, lui dit-il, en le serrant dans ses bras, parce qu'elle dépend de mon ami. Quel est le service que je puis lui rendre, répond le Prodigue ? C'est de lui avancer cent louis, & de souffrir que je vous conduise tout à l'heure chez tel homme en place, pour lui dire un seul mot en faveur de ce frère chéri ; mais Euphemon s'excuse sur l'une & sur l'autre de ces demandes ; car l'heure du rendez-vous sonne, & il lui tarde déjà de porter cette somme, aux pieds de la courtisane qui lui vend, à ce prix, ses indignes faveurs.

Si l'avare trompe ses domestiques, le prodigue est volé par les siens. L'un les tyrannise, & l'autre s'en laisse gouverner ; mais l'avare se défie toujours des siens, quoiqu'il sache à merveille, qu'ils devroient plutôt se défier de lui, & le

dissipateur ne se défie jamais de ses gens , quoiqu'ils lui en donnent tous les jours de nouveaux sujets. Cependant tous deux sont mal servis ; ils sont l'un & l'autre hais & méprisés de ceux , dont ils devroient avoir gagné la confiance , l'estime & l'amour.

Le valet d'Harpagon surchargé de travail succombe enfin à la fatigue ; l'avare n'approche du lit du malade , que pour lui reprocher sa paresse. Il le laisse mourir faute de secours.

De tous les domestiques du prodigue , le seul qui ne participe pas aux voleries de ses camarades , est un vieux serviteur , attaché de tout tems à la maison de ses peres. Plein de reconnoissance pour la mémoire de ses bienfaiteurs , & affligé du désordre qu'il voit régner dans les affaires de son jeune maître , il ôse en avertir celui qu'il a tant de fois porté sur ses bras affoiblis par ses longs services. La réponse est un congé dur , qui réduit ce digne vieillard à la plus affreuse misère.

Le vrai citoyen doit tout immoler , & se sacrifier lui-même pour sa patrie : mais l'avare sacrifie tout à ses intérêts , & le dissipateur abandonne tout pour ses plaisirs honteux. Harpagon engloutiroit toutes les richesses de l'état , pour les enfouir dans son trésor ; & si Euphemon est tenté

de les acquérir , ce n'est que pour satisfaire son luxe extravagant , & les répandre par tout. L'un est capable des plus grands crimes , l'autre est incapable des actions fortes & généreuses.

La guerre & mille autres circonstances malheureuses ont entraîné la famine. Elle ravage le pays , les magasins du Prince & les ressources de l'Etat sont également épuisés , que fera l'avare ? Il fermera ses greniers. Il ne vendra ses denrées , qu'au poids de l'or. Il s'engraîssera du sang des peuples , & il se réjouira de la calamité générale qui l'enrichit.

Le peuple affamé passe sans s'arrêter devant la maison de l'avare , car elle ne s'est jamais ouverte pour aucun infortuné , il court en foule chez Euphemon , dont on vante par tout la prodigue magnificence. La multitude fait retentir l'air de ses clameurs , mille voix s'élèvent & demandent du pain ; mais sourd à ses prières , & insensible à ses maux , Euphemon , au milieu d'un festin somptueux qui insulte à la misère publique , la dédaigne , la repousse & ne veut employer ses richesses , qu'à l'entretien d'une troupe d'histrions & de courtisannes ; & tandis que le peuple meurt de faim , il nourrit à grands frais des chiens , des chevaux , des perroquets & des beaux esprits.

Une conséquence naturelle de tout ce que nous venons de dire , est que l'avare & le prodigue sont également dangereux pour la société ; car indépendamment de tous les autres tristes effets que produisent les vices qui les caractérisent , l'un séduit par les pernicioeux exemples qu'il donne , & l'autre corrompt par les facilités qu'il procure aux jeunes gens , de se livrer à toute sorte de désordres.

L'avare a toutefois cet avantage sur son pendant , que s'il vouloit se dépouiller de son abjecte passion , il auroit encore la faculté de faire du bien , au lieu que le dissipateur s'est privé par sa ruine de ce bonheur si désirable.

Cependant , voici les vicissitudes ordinaires qu'éprouvent leurs fortunes diverses. L'avare tend des pièges au prodigue , & celui-ci s'y précipite ; mais si l'avare a thésaurisé & enrichi sa famille , & si l'autre en mangeant son bien a ruiné la sienne , le fils de l'avare , au contraire , deviendra dissipateur à son tour , & sera la dupe du fils du prodigue , dont la misère aura fait un fripon , qui s'enrichira de nouveau des folies & des dépouilles du premier.

Je m'estimerois heureux , si ces foibles tableaux inspiroient de la haine contre les vices qui en font le sujet , & de la compassion pour les personnes qui ont le malheur de s'y livrer ; mais ma joye seroit au comble , si l'impression que je désire qu'ils fassent sur tous les cœurs , pouvoit ouvrir la bourse d'un seul avare & fermer celle d'un seul prodigue.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

VIII. DISCOURS.

du 16. Aoust 1766.

MESSIEURS,

JE ne fais si je me fais une fausse idée du nom de Citoyen que vous avés pris . mais je pense que vous n'en bornés pas les fonctions à celles de simple bourgeois d'une Ville , & je me persuade que vous vous intéressez également au bien être de tous ceux qui habitent vôtre pays , sans distinction de demeure.

C'est sous ce point de vuë , que je prends la liberté de vous adresser des plaintes , sur un cas qui peut intéresser tous les Gentilshommes campagnards qui ont , comme moi , le bonheur ou le malheur d'habiter le voisinage de la Ville. Elles sont occasionnées par une visite que ce voisinage m'a attiré de la part d'une de mes parentes , qui , en ma faveur , a bien voulu quitter le pavé pour la pre-

H

miere fois de sa vie ; à ce que j'é^t crois, Je suis, Messieurs, de ces gens qui sont charmés d'avoir compagnie chez eux, mais qui aiment aussi que l'on paroisse s'y plaire, & que l'on reçoive de bonne grace, les soins que l'on se donne pour leur procurer quelque agrément. C'est à quoi je n'ai point encore pû parvenir avec mon adorable cousine. Accoutumée depuis long-tems aux prétendus plaisirs du beau monde, aux petites délicatesses de la Ville, & à tout ce qu'elle appelle le bon ton, elle ne fauroit prendre aucun goût à nos amusemens champêtres, ni aucun intérêt à nos affaires d'œconomie. Au commencement de son séjour ici, son indifférence & certain air de dédain qui ne la quittoit point, étoit tout ce dont je pouvois me plaindre. Mais aujourd'hui que nous sommes plus affranchis, elle s'avise de tourner en ridicule tout ce qu'elle voit, & de donner les noms les plus méprisans à nos amusemens & à nos occupations. Si je voulois l'en croire, je renverferois mon potager, où toutes sortes de légumes croissent merveilleusement, pour y établir un parterre en broderie, mes choux & mes artichaux céderoient au buis, à la

craye & à la porcelaine brisée ce terrain de bénédiction. Un magnifique champ, que j'ai sous mes fenêtres, couvert du froment le plus doré, & sur lequel j'ai recueilli cette année 720. gerbes, étoit pour elle une vilaine place jaune, qu'elle me propose de convertir en bosquet. Elle s'émancipa l'autre jour jusqu'à me demander, pourquoi je laissois ce tas d'ordures dans ma cour de derriere; c'étoit, ne vous déplaise, de ma courtine (*) qu'elle parloit; & voyant revenir nos troupeaux suivis des bergers du village, voilà donc vos Arcas & vos Palemons, dit-elle, avec un sourire à souffletter. Mes écuries donnent de l'odeur dans la maison, quoiqu'elles en soient éloignées de 150 pieds, & nôtre volaille l'empêche de dormir. En un mot, c'est une critique perpétuelle de tout ce qu'elle voit & de tout ce qu'elle entend. Cependant je prens patience, mais en enrageant. Sa mauvaise humeur redouble à mesure que je fais des efforts pour l'amuser. Je crus, Dimanche passé, qu'elle pourroit prendre quelque plaisir à voir

(*) C'est le nom que l'on donne dans ce pays aux tas de fumier que l'on amasse auprès des Granges.

danſer dans ma Grange la jeuneſſe du Village ; elle faillit à ſe trouver mal, de je ne fais quelles odeurs qu'elle alla ſ'imaginer, & qui ſurement ne ſont pas ſi déſagréables que les maudits parfums qu'elle nous apporta de la ville. Un Levreau que je lui fis manger il y a quelques jours, lui donna occaſion de gronder contre mes chiens, quoiqu'elle même paroïſſe avoir donné toute ſa tendreſſe à un vilain petit épagneul, le plus incommode qui fut jamais. Voilà, Meſſieurs, un échantillon des impertinences que j'ai à eſſuyer tous les jours de la part de cette pecore. Toute ma famille ſoupire après ſon départ, & ce n'eſt que la crainte de paſſer pour un homme tout à fait groſſier, qui m'a empêché juſqu'ici de lui témoigner le plaïſir qu'elle me feroit en prenant ce parti. J'attens ma délivrance de ſon ennui. Mais, comme tous ceux qui habitent la campagne ſont expoſés, comme moi, à cette eſpèce d'incommodité, je crois, Meſſieurs, que vous ne ſauriez leur rendre un plus grand ſervice, que de faire connoître dans un de vos écrits, que, quelque honneur que nous faſſent les viſites des gens de Ville, nous les en diſpenſons volontiers,

du moment que ce fera aux dépens de nôtre repos, de nos affaires, & de nôtre liberté. Je suis &c.

C . . . y 10. Aoust.

RURICOLA

JE ne puis m'empêcher de trouver les plaintes de ce Gentilhomme bien fondées, quoique exprimées, peut-être, dans un stile un peu trop agreste. Il n'y a rien de si défagréable en effet, que de voir un air d'ennui ou de mécontentement aux personnes que l'on a chez soi. D'ailleurs, il est certain que tout le monde n'a pas une égale vocation pour habiter la campagne, & s'il est vrai, que l'on n'est le plus souvent malheureux, que faute d'avoir sù choisir sa place, & de s'être pourvû des choses nécessaires pour l'occuper convenablement, c'est en particulier à l'égard de la vie champêtre que cette vérité a lieu. Ce séjour demande certaines dispositions, sans lesquelles il est inutile d'y chercher les douceurs que d'autres y trouvent. Un homme accoutumé à l'air étouffé du grand monde, à courir les assemblées, à faire sa partie tous

les jours , à arranger tous les soirs de petits soupers , à rendre & à recevoir des visites , à entendre & à débiter des nouvelles , à se mêler de toutes les tracasseries qui s'élevent dans une ville , voit arriver la belle saison ; ses connoissances défilent les unes après les autres , il se trouve un peu seul. Peu suffisant à lui-même , il s'imagine qu'il n'y a qu'à faire comme les autres , & qu'il trouvera dans une campagne , dequoi remplir le vuide dont il se plaint. Le voilà donc emboîté dans une voiture , qui roulant à son gré trop lentement , le conduit enfin dans le lieu destiné à dissiper l'ennui qui le dévore. Mais malheureusement , en laissant en ville ses dentelles , ses bijoux & ses hardes les plus propres , il a oublié d'y laisser aussi ses passions & ses habitudes. Il arrive enfin au village , avec des goûts qu'il ne peut ni vaincre ni satisfaire. C'est en vain qu'il y cherche les charmes de la vie champêtre & cette sérénité si vantée par ses Panégyristes , son cœur affadi est incapable de la goûter.

D'autres , d'une complexion délicate , ou d'une humeur difficile , trouvent à chaque pas , je ne fais combien d'incon-

veniens dans le séjour de la campagne. Ils ne sauroient prendre leur parti sur mille petits contretens , auxquels ce séjour est quelquefois sujet. Le langage grossier du Payfan blesse leurs oreilles , sa malpropreté leur fait mal au cœur , le moindre petit exercice les met au non plus , le soleil leur fait mal à la tête , le brouillard les enrume , la rosée leur donne des douleurs , le lait s'aigrit dans leur estomac , le fruit leur cause des indigestions. Remplis d'ailleurs de respect , pour les coutumes & les petites observances de la Ville , ils trouvent mauvais qu'on ose s'en affranchir , & cette liberté charmante , appanage de l'innocence des champs , n'a pour eux aucun attrait.

C'est donc une erreur , de croire que les plaisirs de la campagne soient également faits pour toutes sortes de caractères , d'humeurs & de temperamens. Non , elle n'offre ses douceurs dans toute leur plénitude , qu'à des cœurs exemts de passions & capables de favoriser des joyes pures & tranquilles. C'est pour eux qu'elle ouvre ses véritables trésors , & qu'elle se pare de ses couleurs les plus

brillantes. Heureux ! lorsqu'à de telles dispositions , on peut joindre une humeur accommodante & une santé robuste , dons précieux de la nature , & sans lesquels on ne peut goûter ses plaisirs que bien imparfaitement.

J'exigerois encore de celui qui prétend jouir des vrais agrémens de la campagne , qu'il se mit au fait de ce qui s'y passe , & qu'il eut au moins , quelque notion de l'Agriculture. Les maximes , les principes que l'on y suit , les règles , les pratiques que l'on y observe , sont comme la Grammaire de la langue du pays. Que ne perdent point ceux qui l'ignorent ! Observations curieuses , découvertes intéressantes , conjectures nouvelles , expériences remarquables , tout cela est de l'Arabe pour eux. Incapables de rendre raison de ce qu'ils voyent , de suivre un Laboureur dans l'ordre de ses travaux , un Jardinier dans la distribution de ses soins ; privés des connoissances nécessaires , pour pouvoir prendre part aux entretiens qui roulent sur ces matières , & plus encore pour y mettre du leur , il ne faut pas s'étonner , si presque toujours déplacés , ils ne rencontrent partout qu'insipidité & qu'ennui.

Je voudrois même , qu'on ne négligeât point de s'instruire du langage du Païfan. Outre que dans presque tous les pays du monde , ce langage est plus naïf & plus énergique que celui qu'on parle dans les Villes , il faut avouer que pour la façon de penser , nous devons ordinairement leur céder du côté de la simplicité , & par conséquent du bon sens. Rien donc de moins à dédaigner que la conversation du Villageois ; Que de gens ! auroient besoin de ce modèle.

Mais un langage bien plus nécessaire encore à entendre , & surtout pour un habitant de la campagne , c'est celui de la nature. Langage divin & dont l'étude est délicieuse , mais malheureusement trop ignoré , de ceux même qui seroient le plus à portée de s'en instruire & d'en profiter. Oh ! vous , qui respirés cet air libre & pur , & dont les yeux peuvent embrasser une portion plus étendue de Ciel & de Terre , qui voyés de plus près les richesses & les dons de la nature , qui avés le bonheur de recevoir les bienfaits du Créateur de la première main , & avant que l'homme les ait défigurés en y portant la sienne ; négligeriez-vous de

si précieuses prérogatives ? Négligeriez-vous de répondre aux douces invitations de la nature , qui vous inspira cette noble curiosité , que vous ne sauriez satisfaire sans éprouver en même tems les tendres émotions de la reconnoissance ? Convaincus par tant d'expériences , que rien n'est fait en vain , négligeriez-vous de chercher à découvrir l'usage d'une multitude d'Etres , que le vulgaire regarde comme inutiles , parce qu'il n'a pas encore apperçu leur utilité ? Négligeriez-vous , en un mot , le droit que vous avés de contempler & de publier les merveilles du Créateur ? Que l'habitant des Villes , renfermé dans sa serre , admire une plante venue de loin dont il se croit l'unique possesseur ; que courbé sur une fleur bizarre , qui n'a de mérite que celui d'avoir beaucoup couté , il s'applaudisse d'être le premier qui l'a introduite dans le pays à prix d'argent. Pour vous , le moindre arbrisseau , l'herbe la plus commune suffisent pour vous élever à une Divinité bienfaisante. Vous la trouvez par tout , dans vos travaux qu'elle adoucit , dans vos amusemens qu'elle anoblit , dans vos champs qu'elle

fertilise , dans vos bois qu'elle multiplie , dans vos jardins qu'elle embellit. Par tout vous la trouvez mère tendre & prévoyante , qui en établissant ses enfans , a pourvû avec la complaisance la plus libérale , à leurs plaisirs comme à leurs besoins. Que vous faut-il de plus , ames sensibles , & que manque-t-il à votre bonheur ? Le luxe & la mollesse des Cités pourroient-ils y ajouter quelque chose ? Non , ils ne feroient que l'empoisonner. Laissons-les , puisqu'il le faut , exercer leur tyrannique empire dans leur triste résidence , mais ne souffrons pas qu'il pénètre jamais dans le séjour de l'innocence & de la félicité.

A Dieu ne plaise ! cependant , que je prétende interdire à nos Citadins , la jouissance des biens que la Providence a répandu si libéralement dans nos campagnes. Au contraire , je les invite à venir les goûter dans toute leur pureté. Ce n'est pas entre ces murs de verdure , qui , en les dérochant aux rayons du Soleil , leur déroberoient aussi les beautés de l'Univers ; ce n'est pas dans cette grotte mal-saine que l'art a estropié :

c'est dans nos champs , dans nos prairies. C'est à la suite de cette charrue , qui ouvre le sein de la terre au grain qui doit me nourrir , ou de cette bande de moissonneurs , dont les chants m'annoncent que le travail a ses joyes ; c'est au pied de cet arbre , dont je viens cueillir le fruit avec ma famille ; c'est à côté de ce chariot , que cette troupe éparse dans la prairie s'empresse de charger ; c'est au lever de l'aurore , que le diligent laboureur a déjà prévenu. C'est-là & c'est ainsi que je veux éprouver , si leur ame est capable de s'ouvrir aux vrais plaisirs , & d'en goûter de plus nobles encore que je leur prépare , celui d'affister l'indigence , de soulager la misère , de faire connoissance avec la frugalité & la franchise , de prendre une idée de l'amour du travail & du contentement d'esprit , & d'honorer des vertus dont peut-être ils ignoroient jusqu'à l'existence.

*A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.
qui viennent de recevoir ,*

Amour de Paliris & Dirphé 8vo. Francf. 1766.

L. I. . . .

La Philosophe par amour 8vo. 1766. L. I. 10.

Recueil des meilleures Lettres Allemandes , Françaises & Italiennes , 8vo. Augsb. 1766. L. I. . . .

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

I X . D I S C O U R S .

du 23. Aoust 1766.

Ab opinionibus vulgi secede paulisper, cape quantum debes virtutis pulcherrimæ ac magnificentissimæ speciem S E N E C .

Ecartés les préjugés vulgaires, & formés vous l'idée la plus grande de la vertu.

CE qu'il y a de plus malheureux dans le défaut de réflexion dont on a parlé précédemment (*), c'est qu'il ouvre la porte à mille préjugés qui nous égarent, en nous trompant sur nos devoirs. Non-seulement nôtre raison ne suit pas des guides fidèles & éclairés, mais elle se livre aux conseils les plus perfides, à cette foule d'erreurs pratiques, qui pullulent de toutes parts dans la société, qui s'emparent de nôtre enfance, & qui fortifiées par l'éducation, par l'exemple, par les prestiges des sens & de l'imagination, croissent sans cesse les vues de la nature, & minent insensiblement tout le système de nôtre perfection.

(*) Dans le VI. Disc.

Mettrai-je dans le premier rang de ces préventions, les fausses idées qu'on se forme communément de la Religion & de la vertu, en les envisageant comme des règles austères, ennemies de la joye & des plaisirs, & toutes relatives au monde à venir? Il est des moralistes si quintessenciés, qu'à force de spiritualiser la vertu, ils la tirent pour ainsi dire du commerce des hommes, & ne lui laissent que des formes & des visions, dignes, tout au plus, d'occuper la triste oisiveté des reclus & des dévots. Il en est de si atrabilaires, qu'ils semblent gâgés par les enfers pour nous faire haïr nos devoirs. Les uns & les autres croiroient déshonorer leurs sublimes leçons, s'ils les appuyoient sur des motifs pris de nôtre intérêt, & sur tout de nôtre intérêt temporel. Ils abandonnent gratuitement aux passions tout le bonheur de cette vie, & n'accordent à la vertu, que la gloire de l'obéissance & des espérances éloignées. Après avoir peint le vice avec les couleurs les plus séduisantes, & fait de la religion un fantôme effrayant, ils nous disent froidement, que ce spectre hideux est nôtre souverain bien, & que dans le désordre où nous sommes tombés, nous devons fuir tout ce qui nous attire, & rechercher tout ce qui nous

rebute. Nos lèvres peuvent le promettre dans quelque moment d'humeur & de chagrin , mais le cœur , ce cœur qu'il faut gagner & qu'on ne peut contraindre , rejette bientôt cette loi farouche , & fécoue presque toujours avec elle nos obligations les plus naturelles.

Quelques Prédicateurs ne sont peut-être pas assez en garde contre ce préjugé. Ils oublient quelquefois qu'ils parlent à des hommes , & en se perdant dans le monde immatériel , ils négligent trop de nous prendre & de nous attacher par les choses visibles , qui ont tant de force sur nous. On diroit à les entendre , que la vertu est une pierre d'attente , dont on ne connoitra l'usage que dans l'avenir , mais dont il faut ici bas se charger les épaules , au risque d'en être écrasé. Peu d'hommes ont le courage de faire cet essai : on veut être heureux le plutôt qu'il est possible , & si le vice avoit le pouvoir qu'on lui attribue , je craindrois que la religion n'en eut peu contre lui. Je voudrois qu'au lieu d'opposer le tems à l'éternité , on nous démontrât que dans le tems & dans l'éternité , nôtre bonheur ne peut se trouver que dans l'enceinte de nos devoirs , & qu'au-delà de ces limites sacrées , on ne rencontre que le chagrin , la misère & l'ennui. Je vou-

drois qu'au lieu de nous représenter la vertu hérissée de croix & d'épines, image qui convient plutôt au vice, & qui ne peut s'appliquer à la religion que dans des circonstances peu communes, on nous fit voir cette tendre amie des hommes, suivie & précédée des plaisirs simples & naturels, & répandant à pleines mains dans tous les lieux qu'elle visite, la douce joye, l'aimable sérénité, la consolation & l'espérance. J'aimerois sur tout, qu'en descendant de l'homme au citoyen, du citoyen au père de famille, au Magistrat, au laboureur, à l'artisan, on apprit à tous les ordres & à tous les individus de la société, l'art important & difficile de jouir de la vie sans en abuser, & d'être contents de leur état en remplissant les devoirs qui y sont attachés.

Il est vrai, qu'à voir la plûpart de nos guides, on les croiroit plutôt destinés à nous aider à sortir de ce monde, qu'à nous y conduire. L'austère gravité de leur état, rembrunie encore par le sérieux que donnent les lettres & la méditation, l'éloignement des sociétés & de leurs plaisirs les plus décens, auquel nous voudrions injustement les condamner, les couleurs lugubres dont on a trouvé à propos de les couvrir, & qui semblent dire à tous ceux qui les voyent,

qu'ils n'ont que des funestes nouvelles à leur annoncer , tout cela jette sur la religion elle-même , & sur la vertu qui en est inféparable , une teinte de noirceur & de tristesse qui rebute ceux qui jugent sur les apparences , & c'est à peu près tous les hommes. On se previent , presque en naissant , contre une discipline qui s'annonce par des dehors si rebutants ; on croit qu'elle convient tout au plus aux vieillards , aux infirmes & aux cagots. Oh ! Divine , oh ! Céleste vertu , toi qui appelles les plaisirs , qui commandes la joye , qui embellis la société , quelle règle inhumaine a pû te condamner au deuil , à la retraite & aux macerations. C'est à ces hommes féroces , qui se consacrent par goût à l'affreuse vocation de ravager la terre , à prendre les couleurs de la mort & du sépulcre , à s'éloigner des lieux où règne la joye , & à fuir comme les loups & les tigres au fonds des solitudes inhabitées. Mais les amis de la vertu , les hérauts de la paix & du bonheur ne devoient-ils pas nous offrir dans tout leur extérieur une image riante de leur destination ? Leur présence ne devoit-elle pas animer nos plaisirs en les épurant , & devoit-il y avoir des plaisirs permis dont ils fussent exclus ? Combien d'occasions dans la société , où

leurs modestes leçons, assaisonnées par l'enjouement & la douce familiarité, produiroient plus de fruit, que lorsqu'elles se présentent avec tout l'appareil d'une déclamation étudiée. Un trait de ridicule dont ils frapperoient le vice surpris sur le fait, le reprimeroit souvent avec plus de succès, que ne font des anathèmes jettés au hazard, & qui ne tombent sur personne. L'approbation qu'ils donneroient au bien, presque toujours placé à côté du mal, mais qu'on ne démêle point quand on regarde de loin, & à travers les vapeurs d'un zèle misantrope, animeroit à mieux faire, & rendroit l'usage de leurs forces à ceux qui ne croient pas en avoir. Les maximes de la sagesse, appliquées sans affectation à des objets d'un usage continuel, domestique ou civil, se feroient écouter avec intérêt de ceux même que le mot de morale effarouche. Nous commencerions par devenir des Citoyens utiles, & nous finirions, peut-être sans y penser, par être des hommes religieux. L'exemple seul du calme de la modération, du contentement d'esprit, que procure l'habitude des mœurs & de la réflexion, à ceux qui se sont trouvé dans l'heureuse nécessité de l'acquiescer, en inspireroit le goût à tant de personnes rebutées des

faux plaisirs , & qui ne s'y arrêtent que parce qu'elles n'en connoissent pas de plus satisfaisants. Je voudrois , en un mot , reconcilier l'homme de la vertu avec l'homme du monde , rapprocher , confondre , s'il étoit possible , ces deux ordres toujours trop séparés de vues , de robe , & d'interêt. Ils y gagneroient tous les deux , & l'on n'envifageroit plus les mœurs & la religion comme des devoirs particuliers aux gens d'Eglise , & aussi tristes que leur état.

Si nous pouvions une fois nous bien persuader , que la vertu est le plus puissant organe du bonheur , nous reviendrions d'une autre illusion , qui plus que toute autre retrécit l'ame & l'avilit , c'est qu'on ne peut être heureux dans une obscure médiocrité. Tout le système de l'éducation repose presque sur ce faux principe. Le premier objet de nôtre sollicitude paternelle , est de mettre nos enfans en état de se pousser dans le monde , le second de les rendre capables d'y faire du bien. Nôtre premier vœu est de les voir riches , le second , si nous le formons , c'est de les voir sages & vertueux. On ne cesse de leur répéter , qu'un jeune homme bien né n'est pas fait pour rester enseveli dans la sphère étroite de sa ville ou de son hameau , qu'avec tout

le mérite possible , il fera toujours vil & malheureux s'il est ignoré ; que pour sortir de cette humiliation insupportable , il doit s'ouvrir le chemin de la fortune , forcer l'estime & attirer les regards du public , par l'éclat de son opulence ou de ses dignités. Ces leçons sortent de tant de bouches , l'expérience les justifie si bien , on voit si constamment les distinctions flatteuses , les égards respectueux , l'adulation séduisante marcher servilement sur les pas de la fortune , tandis que la pauvreté vertueuse n'est suivie que des tristes rebuts , du dédain insolent , ou de la pitié plus humiliante encore , qu'il est impossible qu'un jeune homme , dont le cœur sans expérience est ouvert aux premières impressions qui voudront s'en emparer , se défende de l'illusion qui l'attaque par tant d'endroits. Il confond nécessairement l'idée du bonheur avec celle des richesses , & comme il sent que son premier devoir est de se rendre heureux , il juge par une conséquence très naturelle , que le soin de s'enrichir & de s'élever est la première de toutes les vertus.

Les passions toujours avides de ce métal enchanteur qui prend toutes les formes dont elles ont besoin , fortifient bientôt ces fausses idées , & chaque jour enfoncent l'aiguillon de la cupidité plus

avant dans cette ame novice. Son état présent lui devient odieux , sa patrie lui déplaît , l'idée d'un établissement sérieux , qui le fixeroit pour toujours à la médiocrité dans laquelle il est né , & qui en lui donnant des enfans ajouteroit tout le poids de leur humiliation à la sienne , le fait pâlir d'effroi. Le cri de l'ambition étouffe en lui celui de la nature , ou si la nature prend ses droits , c'est aux dépens de l'innocence & des mœurs. Les plaisirs simples qu'il pourroit goûter , & qui seront toujours les vrais plaisirs , il les méprise pour ne soupirer qu'après ceux qui ne sont pas en son pouvoir. Cette pensée importune suspend ses devoirs , interrompt ses occupations , trouble son repos : Ses songes même , lui reproduisent l'idole brillante qu'il adore pendant le jour. Il rêve des trésors & des honneurs , & sur la foi de cette vision , ou sur le fondement aussi chimérique de son mérite & de sa capacité , il se met en chemin pour en aller prendre possession. Ne vous flatés pas de l'arrêter. Je crois voir l'infortunée Iö que la colère de Junon a privée de l'usage de ses sens , & qu'une aveugle fureur agite jusqu'aux extrémités de la terre. Il n'est touché ni des larmes de ses amis , ni du désespoir de ses parens. Il franchit les montagnes , traverse

les fleuves , passe les mers , porte ses inquiétudes de contrée en contrée , se signale en tous lieux par des intrigues & des bassesses , & trop souvent victime de son avidité , il meurt prématurément , en jettant de tristes regards vers sa patrie & regrettant trop tard son innocence & son obscurité.

Revenés , mes chers Citoyens , revenés de vôtre erreur. Où courés vous chercher la félicité ? Le Père commun de toutes les nations ne l'a donnée à aucune par exclusion aux autres. Non , les Isles opulentes d'Albion , les Indes qui abreuvent toute la terre de leurs poisons infusés , ou celles qui enfantent avec douleur l'or plus vénimeux encore , les rives du Rhône , de la Seine ou du Pô ne sont pas plus privilégiées que vôtre pauvre mais riante patrie. S'il est un pays plus heureux , c'est celui où l'infection du luxe , de la mollesse & de la volupté pénétra moins. La douce joye habite-t-elle dans les Palais ? Visite-t-elle les Cours ? Se plaît-elle au bruit des armes ? Hante-t-elle la bourse enfumée de Londres , celle d'Amsterdam ou de Marseille ? Croyés moi , vous y verrés sur presque tous les visages , la profonde empreinte de l'inquiétude , de l'envie , de la cupidité ou de l'ambition , & nulle part les traces légères du plaisir & de la gayeté.

Voulés - vous que je vous conduise aux demeures paisibles du contentement & de la sérénité ? Suivés - moi chés ce villageois sobre & laborieux , & par conséquent aisé : chés ce fermier vigilant , qui par son industrie a acquis & bonifié le fonds qu'il cultive ; chés le terrien modeste dans l'abondance , qui respectant l'ordre sacré de manger son pain à la sueur de son front . exerce utilement ses bras , déploie avec honneur son activité , & jouit dans la plus heureuse obscurité du fruit de ses travaux. C'est pour lui que le soleil embellit toute la nature des brillantes couleurs du soir & du matin , & non pour cet homme efféminé qui semble fuir sa lumière. Pour lui coule cette eau pure qui le désaltère , & souffle ce doux Zéphyre qui le rafraichit. En sa faveur , la campagne exhale ce parfum délicieux qui ranime ses sens , & porte un baume salutaire dans ses veines. C'est pour le couvrir de leur ombre , que ces arbres étendent leurs branches. C'est pour le réjouir que la linotte & le chardonneret élèvent leurs voix & que les troupeaux bondissent dans la plaine. Pour lui , le repos a des douceurs que la mollesse ne connut jamais , & les mets les plus simples un prix que tout l'art des voluptueux ne furoit donner à leurs mets les plus recherchés. Il a si peu de besoins , tant de sante & de plaisirs. Le mariage n'a point d'obligations pénibles pour lui , ni la paternité de devoirs qui l'effrayent. Il ne trompe pas les vuës de la nature & les étérances de la patrie par une politique inhumaine & sordide. Ses enfans font sa richesse & sa joye. Il célèbre le jour de leur naissance avec ses voisins , & bénit le Ciel de la fécondité de leur

mère. Avec quelle complaisance ne partage-t-il pas avec eux son pain noir & ses travaux, ne préside-t-il pas à leurs joyeux ébats, & n'observe-t-il pas dans leur vigueur le présage d'une postérité nombreuse? L'exercice & la tempérance soutiennent ses forces jusqu'à l'âge le plus avancé. Il se rajeunit avec les fils de ses petits fils, & ses genoux tremblants se raffermissent pour les soutenir & les conduire.

Oui, en dépit des préjugés & de l'opinion, voilà l'homme heureux; il jouit de tout ce que la terre renferme de biens réels & solides, & laissant les imaginaires à ceux qui en sont avides, & avec eux les désirs impuissans, les projets sans fin, les regrets amers, il éprouve que le bonheur est par tout où se trouve le goût du travail, l'innocence & la simplicité. Oh! vertus de nos ancêtres, plus précieuses que tous les aromates de l'orient, plus riches que les mines du Pérou, plus nobles que les chaînes dorées dont la politique des Princes décore leurs esclaves ambitieux; quel génie malfaisant vous a chassées du milieu de nous, & souffle dans presque tous les esprits l'inquiète cupidité, le sot orgueil, la petite vanité, la folle ambition? Rompons le charme, reprenons le goût des plaisirs simples, tâchons d'avoir moins d'esprit, de politesse & de prétentions, & plus de bonhommie & de gaieté. Osons paraître aussi petits que l'étoient nos pères, & nous serons plus grands que nous ne sommes. Sortons de notre oisiveté, nous nous ennuyons moins, & nous nous porterons mieux. Sachons être pauvres, & nous serons assez riches, ou si la pauvreté nous fait rougir, ne rougissons pas, au moins, des occupations honnêtes qui peuvent nous en garantir.

A Lausanne, chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

X. D I S C O U R S .

du 31. Aoust 1766.

Illud fit ex nimio otio , Terent.

Le mal prend sa source dans une trop grande oisiveté.

JE ne fais si entre nos préjugés , il en est de plus funeste aux mœurs , que l'opinion si commune , qu'il est dans la société des fonctions utiles , capables de dégrader le Citoyen qui s'y employe , & qu'il est plus beau , plus honorable de vivre dans une molle oisiveté & sur ses revenus , que de concourir par ses occupations à l'utilité commune.

Ce principe absurde ôte à la passion de s'enrichir dont nous sommes trop généralement infectés , le seul avantage qu'elle pourroit avoir , & qu'elle a par tout ailleurs , celui d'exciter l'industrie , de faire naître le goût du travail , d'encourager le commerce & l'agriculture , d'étendre en un mot & de perfectionner les ressources que la Patrie présente , à ceux de ses en-

ſans qui ont le talent de les appercevoir & la prudence de s'en ſervir. Au lieu de porter toutes nos forces ſur des entrepriſes utiles & des moyens honnêtes de ſubſiſtance , nôtre cupidité ne produit que le mécontentement de nôtre ſituation , le dégoût du lieu qui nous a vû naître , des injuſtices , l'envie & le murmure. Nous aimons mieux nous plaindre de nos circonſtances , que de chercher à les améliorer. Incapables de tout , ſans activité , ſans émulation , ne respirant , que l'oïſiveté & le plaïſir , nous ſommes étonnés que la fortune ſe refuſe à nos vœux. Nous mépriſons un pays où l'orgueil & la ſainéantiſe ne mènent pas à l'opulence , & nous aimons mieux ramper & ſouffrir loin de nôtre patrie , que nous ſoumettre aux yeux de nos concitoyens à l'humiliation de la règle & du travail.

En vain pour accréditer ces vertus , s'élevent de tems en tems des hommes laborieux , qui aidés de leur ſeule induſtrie , & d'une ſage frugalité , parviennent à des richèſſes conſiderables , qu'ils laiſſent à leurs nombreux deſcendans , avec l'heureuſe habitude des mêmes occupations & des mêmes devoirs. Que peuvent ces exemples toujours trop rares , contre le torrent des préjugés & de la coutume ? Nous calomniõs ces Citoyens eſtimables

au lieu de les imiter ; l'envie s'attache à tous leurs pas , & le fainéant orgueilleux se console de son indigence par le mépris qu'il affecte pour eux.

Ce seroit à ceux qui tiennent le premier rang dans la société , à mettre en honneur les talents utiles & la prudente activité : ce seroit à eux à nous faire rougir , par une vie frugale & appliquée , de notre inertie , de notre indolence & de ces faux airs , qui déguisent pour un tems notre misère , en la rendant plus incurable. Oferions - nous nous abandonner au désœuvrement , quand nous les verrions vivre dans le travail ? Chercherions - nous à nous distinguer par des dépenses frivoles & au-dessus de nos forces , quand ils se rapprocheroient eux mêmes du peuple par leur modération & leur simplicité ? Heureux du siècle ! la multitude des hommes toujours trop occupée de vous , attend de votre exemple son ton & ses mœurs. Vous pouvés la corrompre par la contagion de votre luxe & de votre mondanité , ou la diriger au bien par l'influence de vos vertus.

Qu'il nous soit permis d'appliquer cette réflexion à nos usages , le désordre est trop général pour que je doive craindre ici d'offenser personne ; un jeune homme riche est dès son enfance voué à l'inutilité , on ne lui donne que des connoissances

frivoles, on ne lui inspire que des goûts futiles : ses plus importantes affaires sont de vivre & de s'amuser ; on dit qu'il travaille, lorsqu'il s'exerce à foutenir sans ennui, la pénible oisiveté à laquelle il est condamné par état. La musique, la danse, le cheval, la chasse, le jeu, tels sont les plus nobles objets de son éducation ; on l'admire s'il y réussit, & lui-même se croit un homme rare, qui a des droits incontestables à la considération de tous ceux qui ne savent qu'être utiles. Toutes les professions qui ont un but important & sérieux, sont en butte à ses agréables plaisanteries. Il rougiroit de commercer avec cet honnête bourgeois qui a des mœurs & de l'industrie, & il vit dans la plus intime familiarité avec des inconnus, dont le premier mérite est d'être venus de loin. Il croiroit au dessous de lui de servir son Prince & sa patrie, dans des emplois d'autant plus honorables qu'ils sont moins lucratifs, & il va pour se désennuyer prêter sa personne & livrer son superflu, quelquefois même son nécessaire, à des maîtres étrangers qui le renverront honorablement avec une croix, & des titres surchargés de ce vernis précieux de faux airs, d'opinions libres, de vices séduisans, qui relève admirablement le fonds de son ineptie naturelle. Vil esclave des

Cours qu'il a vuës de loin, il veut en porter le ton jusques dans nos Cotteries bourgeoises. Livrée à de nouvelles coutumes, la société ne se connoit plus elle même. On s'éloigne chaque jour des usages antiques & nationaux, qui tiennent à la constitution même du public, & qu'on ne peut heurter sans ébranler ses mœurs & sa prospérité; on oublie ce qu'on étoit autrefois & ce qu'on devoit être, pour donner dans un genre de vie qui n'est ni de la Cour, ni de la ville, ni du village. Au lieu de s'occuper avec une honnête & bourgeoise simplicité de son devoir & de ses affaires, on joue la grandeur dont on n'imite que les travers, on affiche l'opulence dont on n'a que l'extérieur, & l'on se ruine ou l'on s'incommode au moins pour paroître s'amuser. Le goût de la dissipation gagne tous les rangs & tous les âges, il tourne les têtes les mieux faites, & ne laisse à des hommes qui pouvoient illustrer leur patrie, ou à des femmes qui pouvoient honorer leur sexe, que le frivole mérite d'être les arbitres du bon ton, de la politesse étudiée, de la volupté décente & des talents inutiles. L'ostentation se mêle dans nos plaisirs, dans nos devoirs, & jusques dans nos actions les plus indifférentes, & elle flétrit tout ce qu'elle touche. On donne tout à l'éclat & rien à

la réalité. Faut-il être surpris que nos ames & celles de nos enfans, nourries de vent & de chimères, perdent ce nerf & cette vigueur qui produit les grandes choses, que l'industrie rebutée tombe dans le découragement ou s'expatrie, que le génie se tourne en bel esprit, la conversation en causerie, l'amitié en liaisons de plaisir, que les occupations intéressantes de la campagne tombent dans le mépris, que la religion s'affoiblisse, que les mœurs s'altèrent, & ce qu'il y a de plus triste pour nos aimables oisifs, qu'ils périssent d'ennui au milieu de leurs jeux, de leurs petits soupers & de leurs assemblées les plus brillantes.

O mes concitoyens ! loin de nous cette calamité publique. Que tout homme qui ne sert pas sa patrie, en soit envisagé comme l'ennemi. Que le travail & l'honnête économie soient le premier titre à la considération, & que le riche fainéant qui n'a qu'un nom, des airs & de l'orgueil, ne voye sur tous les visages, au lieu de l'admiration qu'il mandie, que l'expression du mépris qu'il mérite. Exerçons notre jeunesse à des arts utiles, plutôt qu'à des talens brillans & dangereux, qui appellent la volupté & qui la nourrissent. Donnons nous mêmes à nos enfans l'exemple d'une vie laborieuse & active.

Qu'ils apprennent de nous , qu'on ne peut être heureux fans occupations , & que si la fortune peut adoucir le travail , elle n'a pas le droit d'en dispenser. Osons , en consultant leur goût & leur aptitude naturelle , les placer sous nos yeux dans le comptoir d'un Marchand , dans l'atelier d'un artiste , à la corne d'une charrue , partout , en un mot , où ils pourront remplir une place utile à la société , & sur tout ne les vouons jamais s'il est possible , à ce genre de vie séduisant , qui ne diffère de l'oïveté , que par des devoirs peut-être plus oïeux , que l'oïveté même.

Mais nous est-il permis de descendre ainsi de nôtre état ? N'avons-nous pas un nom à soutenir ? Que diroit-on si nous allions dégrader nôtre Noblesse dans les viles occupations de la roture ? Vôtre Noblesse dites-vous ! Je n'entends pas ce terme. Quel est donc ce nouvel être enté sur la nature pour en contrarier les vues & la destination ? Quel est ce privilège bizarre qui lie les mains du Citoyen , & qui le condamne à une honteuse inaction ? Comment la récompense des services rendus à la patrie , peut-elle servir de prétexte à l'inutilité ? Absurde préjugé , qui en détachant la Noblesse d'institution , de la vraie Noblesse qui est dans les actions & les sentimens , nous fait envifager un

autre voye pour parvenir à la gloire & aux distinctions , que celle de la vertu & du devoir. Que les plus honorables prérogatives , que les titres les plus brillants couronnent l'homme de bien , le Citoyen vertueux , l'ami zélé de la patrie & de l'humanité , la raison applaudit à cet usage , la vertu s'en glorifie , & ces lettres de Noblesse ne seront contestées que par les cœurs vicieux & méchans. Mais que ces marques extérieures d'honneur , si justement accordées au mérite personnel , passent par héritage à celui qui ne fit jamais rien pour s'en rendre digne , qu'on s'annoblisse de la Noblesse d'autrui , qu'on guinde sa petitesse sur la grandeur de ses ayeux , & que de là , on crie aux spectateurs avec autant de raison que pourroit le faire un Nain , ridiculement placé sur les épaules d'un géant ; voyés combien je suis élevé au - dessus de vous , je ne fais en vérité , si l'on peut faire un outrage plus sensible au bon sens & à la vertu.

Cependant , puisqu'il faut aux hommes des hommes qui les gouvernent , & que la même foiblesse qui les leur rend nécessaires , leur en rendroit le choix difficile & dangereux , respectons la naissance qui donne droit aux dignités de la terre ; & lorsque cette Noblesse d'accident , se trouve réunie avec celle du cœur , admi-

rons en elle une gloire plus solide que celle des titres , le mérite si rare d'avoir su triompher des préjugés & des prestiges de la grandeur , & rendons lui des hommages d'autant plus justes qu'elle les exige moins.

Mais que dirons nous de nôtre Noblesse prétendue ? Nous petits Citoyens sans pouvoir & sans prééminence , qui , des appanages de la naissance , n'avons conservé que le désœuvrement & la vanité , qui ne sommes nobles que pour nôtre malheur & celui de nos familles. Ah ! tâchons de perdre le souvenir , & de détruire jusqu'aux moindres vestiges d'une distinction toujours nuisible lorsqu'elle est inutile. Cachons sur tout ce funeste secret à nos enfans , ils en abuseroient comme nous en avons abusé. Qu'ils s'accoutument à mériter la considération , & non à l'exiger sans la mériter. Qu'ils ne se croient au dessus du peuple qu'autant qu'ils seront plus éclairés , plus justes , plus sobres , & plus utilement occupés. Ramenons dans nos mœurs l'égalité qui est dans nôtre constitution , & dont nous ne pouvons nous écarter sans mettre en danger la constitution elle même. Notre pays n'est fait ni pour les grandes fortunes , ni pour les grands titres. Place-t-on dans le modeste jardin d'une petite Métairie , des arbres de haute futaye qui en feroient périr tous les fruits :

ici tout doit être mis en valeur , & rien en ornemens superflus , & ne les envions pas aux Etats voisins , ces stériles ornemens qui leur coutent si cher. Là où sont les Comtes & les Marquis , là est un despote qui pour les écraser n'a qu'à le vouloir. La passion des honneurs prépare les voyes à la tyrannie , & règne par tout où la vertu n'est plus. Contentons nous d'être libres. C'est le plus beau titre que des hommes puissent porter.

Mais à quoi serviront nos réflexions , pendant que nous conserverons ce respect aveugle pour l'opinion qui nous détourne du bien , lorsque le bien n'est pas autorisé par l'usage. On ne voit presque plus de caractères originaux , qui sachent agir par eux mêmes , & suivre les inspirations de leur raison. Nous sommes des automates montés sur le même ton , & la clef de nos mouvemens uniformes est entre les mains du préjugé. Osons nous montrer des hommes. Ne souffrons pas que l'usage nous maîtrise , comme de vils forçats enchainés à la rame , & obligés de suivre le mouvement de la chiourme. Le ridicule n'est rien quand on a le courage de le mépriser , il n'appartient pas à un homme d'humilier un autre homme. Notre avilissement ne peut venir que de nous mêmes , mais aussi qu'il est affreux ! Voilà le vautour qui déchire nos entrailles , le serpent

qui ronge nôtre cœur. C'est contre ces monstres que nôtre honneur & toute nôtre sensibilité doit se soulever, & non contre de méprisables bourdons, dont le murmure peut tout au plus fatiguer nos oreilles.

Je n'ai parlé que de nos préjugés les plus communs. Qui pourroit les décrire tous ? Je m'arrête sur les bords de ce labyrinthe immense, & crains d'irriter le minotaure sans pouvoir en triompher.

Concluons, que si les Poètes ont placé ⁷ la vertu sur une montagne escarpée, ils ont moins considéré la difficulté du chemin, que les nuages épais qui couvrent la cime de ce rocher peu fréquenté : Elle est si pleine d'attraits, cette vertu bienfaisante, que si les hommes pouvoient la contempler sans obscurité, entraînés vers elle par un panchant invincible, ils franchiroient aisément tous les obstacles de la route. Les passions elles mêmes, qui ne doivent leurs charmes artificiels qu'au fard & à l'imposture, honteuses de se voir à côté de leur rivale, dépouilleroient leurs ornemens empruntés, & se borneroient au modeste emploi de la servir. Tout rentreroit alors dans l'ordre naturel & primitif. La pente qui nous éloigne de la vertu s'applaniroit. Cette amie des hommes ne seroit plus isolée sur la terre. Elle rentreroit dans le commerce de la société. Elle visiteroit les Palais des grands & les

Cabanes des pauvres. Elle feroit le lieu commun de tous les états & de tous les individus , & ses chaînes douces autant que puissantes , donneroient à l'univers entier un mouvement rapide & uniforme vers le bonheur. Quel génie bienfaisant dissipera les ombres épaisses qui sont entre nous & la félicité. La religion en eut le pouvoir dans des tems plus heureux. Mais les nuages la gagnent elle - même. Elle ne jette sur le plus grand nombre qu'une clarté foible & douteuse , & la philosophie qui devoit en recueillir avec soin les rayons épars , ne s'emploie avec une cruelle industrie , qu'à les dissiper. Amis de l'humanité , disciples de la nature & de la religion , réunissons nos efforts. En quelque lieu de la terre que vous habités , soit que de vastes mers , ou des montagnes couvertes de glace nous séparent , nous sommes unis par les mêmes sentimens. J'entendrai vôtre voix , vous entendrés la mienne , & les accens de la vertu répétés par toutes les ames à l'unison , formeront un Concert , que le vice lui-même sera forcé de respecter.

Nos arrangemens ne nous ayant pas encore permis de faire usage de plusieurs lettres que nous avons reçues , nous nous empessons à témoigner ici nôtre reconnoissance , aux personnes qui ont bien voulu nous les adresser , en les priant d'excuser ce retard.
A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XI. D I S C O U R S .

du 6. Septembre 1766,

M E S S I E U R S ,

LE dessein que vous avez formé de contribuer à rendre vos compatriotes plus vertueux, est certainement le plus beau qu'une intelligence puisse concevoir, vous concourés aux vues de la Divinité, & vous ramenés les hommes à la source unique du bonheur ; tous les vrais amis de l'humanité doivent être pénétrés pour vous de reconnoissance , & s'empresser de favoriser vôtre sublime projet. Si mon chétif suffrage avoit quelque poids , je vous dirois que vous me paroissés réunir toutes les qualités nécessaires pour réussir : vous présentés la vertu , non point sous cette forme austère & farouche dont on la défigure si souvent, & qui en éloigne les personnes même qui seroient les plus disposées à l'aimer ; vous

L

la montrés avec ses graces naturelles , suivie de la troupe aimable des vrais plaisirs. Je dois vous donner le seul encouragement qui vous flatte , je veux dire le succès ; vos feuilles m'ont enflammé du beau feu qui vous anime : plein de ces sentimens , je m'en entretins avec quelques uns de mes paroissiens , qui se rendent ordinairement chez moi le Dimanche , je les vis vivement touchés ; ces ames simples , si viles aux yeux de ce qu'on appelle le beau monde , n'étant pas aveuglées par la foule des préjugés , subjuguées par les passions tumultueuses , sont plus ouvertes aux sentimens naturels , il est bien plus aisé de réveiller chez eux le goût de la vertu ; le Dimanche suivant ils vinrent chez moi plutôt qu'à l'ordinaire , je fus très réjoui de leur empressement , mais ma joye augmenta lorsqu'ils me dirent qu'ensuite de nôtre conversation , ils avoient formé le dessein de s'associer , pour s'aider & s'animer reciproquement à la vertu , & contribuer à rendre plus vertueux les divers membres de leur commune , qu'ils avoient pris quelques momens de la semaine pour dresser l'institut de leur société , ils me le présentèrent en me priant de le corriger , &

d'y ajouter ce que je croirois le plus propre à faire réuflir leur pieux deffein ; pendant leur recit , mes entrailles avoient trefailli , je pris leur papier avec émotion , je le parcourus avec avidité , après l'avoir lû , je remerciai l'auteur adorable de tout don parfait , je le priaï ardemment d'agréeer les mouvemens de ces ames fimples , qui défireoient de lui plaire , de faire germer & croître ces précieufes femences , & de les garantir de toute plante mauvaife qui pourroit les étouffer ; après avoir donné l'effor à ces premiers fentimens de mon cœur , je ferrai dans mon fein ces chères brebis , nous nous attendrimes reciproquement jufques aux larmes , larmes précieufes qui raffraichirent & qui abreuvérent délicieufement nos cœurs.

Ce qui me plût extrêmement dans leur institut , outre les fages Loix qu'ils s'impofoient , c'est qu'ils les déduifoient toutes de l'Évangile , que j'envifage comme l'unique principe de tout bien moral. Les vertus purement philofophiques reffemblent à ces bulles de favon qui fouffent , qui présentent les plus belles couleurs , & qui au choc le plus léger , fe crévent & s'évanouiffent : Je repris le papier de mes

chers amis , je le lus avec plus d'attention , j'y trouvai peu de choses à changer ; je mis un peu plus d'ordre dans les réglemens , plus de précision dans la manière de les exprimer ; je les exhortai de commencer incessamment cette excellente société , & je les priai de me recevoir au nombre de leurs dignes associés : ils voulurent aussi-tôt m'établir leur préposé , je m'y refusai absolument , & je les conjurai de m'envisager comme leur bon ami.

Ce fut même un des articles de l'institut que je corrigeai ; je voulois que ces braves gens fussent parfaitement libres , de jouir du doux plaisir de voir ce que la bonne nature seule produiroit chez eux. J'ai cru , Messieurs , que cet établissement vous intéresseroit , il est vôtre enfant , & vous y verrés les traits encore foibles & informes de ses respectables parens ; peut-être même vous jugerés à propos de le publier dans une de vos feuilles , quoiqu'il ne puisse pas remplacer vos excellentes & agréables productions , le plaisir de vos lecteurs ne sera que retardé : il se pourroit que dans le nombre des personnes de la campagne , qui lisent vos feuilles , & singulièrement Messieurs les Pasteurs , mes chers frères , quelques

uns chercheront à former dans leurs Paroisses les mêmes sociétés, & les perfectionneront beaucoup; & pourquoi ne s'en formeroit-il pas dans les villes? après avoir donné six jours de la semaine à ses affaires ou à ses plaisirs, ne pourroit-on pas consacrer une soirée à fixer son esprit sur les sublimes espérances, les grands devoirs de la Religion, & à s'animer à la vertu? Je ne fais si la prévention me séduit, mais il me semble, que la formation de sociétés semblables honoreroit nôtre siècle; on célèbre tant de productions de l'esprit, souvent stériles, quelquefois même empoisonnées, pourquoi n'admireroit-on pas les fruits de la vertu, toujours beaux, toujours agréables, toujours utiles? Dans mon enthousiasme, je vois ces feux divins s'allumer dans tous les villages de nôtre pays, acquérir chaque jour un nouvel éclat, échauffer par tout l'amour de la vertu, cet embrasement se communique de proche en proche, il gagne l'Univers entier, quel ravissant spectacle, les plus grandes révolutions ont eu les plus petits commencemens. Puisse cette sublime espérance se changer en réalité, rien n'est plus réel que le respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être.

I N S T I T U T S
 D'UNE SOCIÉTÉ
 DE VILLAGE,

*Composée d'hommes qui désirent de devenir
 plus vertueux.*

Nous soussignés au bas du présent institut, bien convaincus que la piété seule a les promesses de la vie présente & de celle qui est à venir, nous nous sommes réunis pour nous encourager réciproquement à la vertu, & pour nous affermir dans le chemin du Ciel.

1°. **E**N entrant dans cette société, nous renouvelons l'engagement que nous avons contracté dans l'Eglise Chrétienne, de vivre dans ce présent siècle sobrement, justement & religieusement; de donner l'exemple de la crainte de Dieu, de l'amour du prochain, de l'obéissance à notre Souverain, & de la sobriété.

2°. Comme le Sauveur nous apprend que la prière & la lecture de la parole de Dieu, sont les moyens les plus efficaces de nourrir la piété, & de remplir nos importans devoirs; tous les matins & tous les soirs chacun de nous, à la tête de sa famille, adressera à nôtre Dieu & souverain bienfaiteur ses adorations, ses louanges & ses prières, & lira autant qu'il lui sera possible, quelques morceaux choisis de nos Saints Livres, & pour répondre aux vûes sages & tendres de nôtre Père céleste, chacun fera exact à sanctifier le jour du repos, & se rendre régulièrement dans la maison de Dieu, pour louer, pour bénir d'un cœur & d'une bouche nôtre Père commun, pour nous édifier les uns les autres, pour conserver, pour augmenter nos connoissances dans la science du salut.

3°. La prudence chrétienne exigeant que l'homme évite les tentations, auxquelles il succombe si aisément, non seulement nous nous éloignerons des mauvaises compagnies & de tout ce qui pourroit nous faire tomber dans le mal, mais encore nous éviterons les cabarets qui sont des lieux de juremens, de dissolution, pernïcieux à la piété & à la

vertu ; si nos affaires nous mettent dans la nécessité d'y aller , nous ferons très attentifs à nous garantir de l'ivrognerie.

4°. Les procès entretenans dans l'ame des sentimens d'irritation , si contraires à la charité chrétienne , & étant d'ailleurs ruineux pour les familles , nous les éviterons autant qu'il sera possible , nous exécuterons fidèlement les travaux & les ouvrages de nôtre vocation , nous rejetterons tous gains ou profits déshonnêtes , & si nonobstant ces précautions , nous avons quelque difficulté avec un de nos frères , nous essayerons au moins de les terminer , en les soumettant à quelques personnes éclairées & sages.

5°. Le premier & le plus important devoir de l'homme , étant l'éducation de ses enfans , d'où dépend leur bonheur , & la prospérité de toute la société , nous donnerons tous nos soins à former de bonne heure nos enfans à la piété & à la vertu , à pénétrer leur cœur de l'esprit de l'Évangile , qui est la charité ; nous les enverrons régulièrement dans les écoles , nous les accoutumerons au travail , nous les éloignerons du mal & de la mendicité , qui est une source d'oisiveté & de vices.

6°. L'Évangile nous recommande non

seulement de travailler à nôtre salut , mais encore de contribuer autant qu'il nous sera possible à celui de nos frères , comme c'est le plus grand bien que nous puissions leur faire , c'est aussi l'acte le plus essentiel de la charité , ainsi nous donnerons des marques de nôtre estime & de nôtre amitié , nous encouragerons tous ceux d'entre nous qui se distingueront par leur piété , par leur application au travail & par une conduite sage , nous les inviterons de se joindre à nôtre société sur tout les jeunes gens , & quand à ceux dont la conduite est dérégée , nous leurs adresserons des représentations prudentes & charitables , nous employerons tous les moyens qui sont en nôtre pouvoir pour les ramener dans le chemin du salut.

7°. La paix , singulièrement dans les familles , étant un des biens les plus précieux de la vie , J. C. nous exhortant si expressément de la procurer , nous interposerons nos bons offices pour rétablir la paix dans les familles , pour réunir nos frères divisés , nous donnerons l'exemple en les supportant , en pardonnant généreusement les offenses que nous pourrions recevoir , afin que nous soyons les enfans du Dieu de paix & de miséricorde.

8°. Nous ne négligerons pas la bénéfi-

cence & la communication si fort recommandés dans nos Saints Livres , nous rendrons de bon cœur à nôtre prochain tous les services qui dépendront de nous , nous lui communiquerons , sans réserve , toutes les découvertes que nous pourrons faire , nous lui donnerons dans ses maladies nos soins pressés , nous nous intéresserons à leur procurer des médecins , en éloignant les meiges dont l'ignorance & la mauvaise foi ont produit tant de maux , nous leur fournirons tous les secours qui sont en nôtre pouvoir , & quand nos facultés ne nous permettront pas de les soulager suffisamment , nous nous adresserons à des personnes plus riches que nous , en un mot , nous ne souffrirons pas que dans nôtre village , personne pâtisse faute de nourriture ou de soins.

9°. Nous nous assemblerons tous les Dimanches après midi dans le lieu qui nous sera le plus commode , nous inviterons Monsieur nôtre cher Pasteur de venir dans nos assemblées , afin de nous éclairer de ses lumières , & de nous diriger par ses conseils.

10°. Dans ces assemblées , chacun aura la liberté de proposer ce qu'il croira utile , ou aux membres de la société , ou à la communauté en général , il n'y aura de différence entre nous que les égards dûs à l'âge , les plus âgés opineront les pre-

miers , les autres membres diront leur avis successivement , la pluralité des suffrages décidera , & si l'on avoit agité une question importante & dont la décision méritât d'être conservée , quelqu'un d'entre nous sera chargé de la coucher dans le livre de la société.

11°. Dans le cas que l'on adressât une exhortation à l'un des membres de la société , chez lequel on auroit remarqué quelque vice , le plus âgé le fera avec ménagement & douceur , & chacun de nous promet d'écouter ses exhortations avec docilité , & de faire tous ses efforts pour en profiter.

12°. Pour nous occuper utilement & agréablement dans nos assemblées , nous lirons les Mémoires économiques de la Société de Berne , & nous réfléchirons sur ce qui peut avancer les progrès de l'Agriculture.

13. Nous recevrons avec plaisir dans notre société , toutes les personnes de bonnes mœurs , qui ayant du goût pour nos occupations , désireront de se joindre à nous

14. Nous promettons de cimenter entre nous une amitié que rien ne pourra rompre , chacun de nous aura la discrétion de ne pas révéler les choses qui se seront passées dans la société , celles au moins qui pourroient nuire à quelqu'un des membres.

Nous implorons la bénédiction de Dieu sur notre présente association , pour qu'elle tourne à sa gloire , à l'avancement de la vertu , & à notre salut.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux témoigner notre reconnoissance à ce pieux & respectable Pasteur , qu'en communiquant au public ces deux pièces , & en l'assurant qu'elles ont fait passer dans nos ames la chaleur & la joye dont la sienne étoit animée. Nous osons espérer qu'elles feront la même impression sur un grand nombre de nos lecteurs. Nous sommes bien éloignés de croire que l'honnêteté & l'amour de la vertu soient aussi rares dans la société qu'on affecte de le dire. Dans tous les ordres , dans celui même où la frivolité , les plaisirs & la vanité semblent avoir plus particulièrement établi leur empire , nous connoissons une foule d'ames honnêtes & sensibles , sur lesquelles le beau moral , la vertu & la Religion n'ont pas encore perdu leurs droits , & qui en entendent la voix avec émotion. Nous savons que ces personnes pardonnent à nos feuilles , le défaut de n'être ni pétillantes d'esprit , ni sottifières , ni impies , & que rendant justice à nos intentions , à cet amour tendre & sincère de l'humanité & de nos Citoyens , qui est notre seul mobile , elles les lisent avec intérêt , & qu'elles ôtent braver avec nous , le ridicule & le mépris que le bel esprit & les tranchantes décisions du bon ton , cherchent à répandre sur des feuilles morales. C'est à ces personnes que nous osons communiquer avec confiance , la lettre de notre estimable correspondant , & les résolutions de ces simples & honnêtes villageois. Nous espérons que cette lecture leur fera éprouver , la douce satisfaction & l'attendrissement que nous avons éprouvés nous mêmes. Ces sentimens ne sauroient être réveillés dans des circonstances plus convenables , que celles de notre jeûne & de nos communions.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
LE C I T O Y E N.

XII. D I S C O U R S.

du 13. Septembre 1766.

Populus me sibilat , at mihi plaudo. H O R.

Le peuple me sifle , mais je m'applaudis.

C E n'est pas le tout de porter , ou de prendre un grand nom , il faut savoir le soutenir. Maxime souvent prêchée & plus souvent oubliée , mais qui n'en est pas moins incontestable. Je me trouve dans le cas de me l'appliquer , d'autant plus que je n'ai pas encore aquis assez de droits sur l'indulgence publique , pour pouvoir esperer qu'on me pardonniât de la négliger. C'est par choix , & de ma propre & privée autorité , que j'ai pris le nom d'un vertueux Athénien ; je dois donc au moins me le proposer pour modèle. Et puisque je m'avise de prêcher la vertu , il semble que je suis obligé de la pratiquer.

Pénétré de ce sentiment , j'ai examiné la vie D'ARISTIDE , j'ai pensé aux moyens de l'imiter , & j'y ai cherché les

M

traits que je pouvois m'approprier. En voici un qui se trouve en quelque maniere à ma portée, & dont j'ai résolu de faire usage, quoiqu'il en puisse couter à mon amour propre.

Le Peuple d'Athènes étoit assemblé pour choisir un sujet, sur qui il put faire tomber la foudre de l'ostracisme, chacun devoit donner son suffrage de condamnation par écrit. Un Citoyen se présente qui mal-habile à se servir de la plume, prie Aristide, qu'il rencontre, de vouloir bien écrire pour lui le nom de celui qu'il a résolu, dans sa tête, de bannir des terres de la République. Aristide se prête à ce qu'on exige de lui, mais quelle est sa surprise de s'entendre nommer soi-même; il demande à l'inconnu quel sujet il a de se plaindre d'Aristide: Aucun, lui répond-il, je ne le connois pas. Le vertueux Athénien écrit sans repliquer son propre nom, & signe en même tems sa condamnation.

Voyons de quelle maniere je puis m'appliquer ce trait de candeur.

L'incognito que je garde, m'expose à entendre bien des critiques, que la politesse du siècle m'épargneroit si j'étois connu. Dans le nombre de mes Aristar-

ques , il y en a peut-être plusieurs qui ne savent pas écrire ; leur suffrage doit-il être perdu ? Il y en a même qui ne me connoissent pas , & qui m'ont jugé sans me lire ni m'entendre , mais ne font-ils pas autorisés par l'usage , & me conviendrait-il de contester le privilège qu'a tout homme libre de juger ses semblables , sans être assujetti à toutes ces petites formalités de justice.

Je dois donc en conscience , & suivant le devoir du nom que j'ai pris , publier les differens jugemens que je puis savoir qu'on a porté sur mon compte ou celui de nos feuilles , quelque peu favorables qu'ils puissent être , soit qu'ils aient été prononcés sur le vû des pièces , soit qu'ils aient été rendus sur des ouï dire , ou de simples informations. C'est à quoi je vais m'occuper aujourd'hui , sous le bon plaisir de mes Lecteurs , qui sans doute , ne feront point fâchés de voir exposer au grand jour leurs propres pensées , les suppliant d'un autre côté de ne pas trouver mauvais , si j'essaye de me justifier sur les points où leur jugement m'auroit paru trop rigoureux ou précipité.

Voici un singe du spectateur — C'est la première décision dont ma curiosité ait

été régaler. Je n'ai garde d'en appeler ; mais comme il y a finge & finge , je demande qu'il soit furcis à l'exécution des peines portées contre les finges , jusques à ce qu'il soit connu si je suis des bons ou des mauvais. Du reste j'ai lieu d'espérer que je ferai jugé par mes Pairs.

Cela est trop grave. — C'est suivant l'humeur du jour , mais voici la pierre de touche. Si j'ai causé une seule vapeur à qui que ce soit , ou si (ce qui pour bien des gens est la même chose) j'ai fait faire une seule réflexion sérieuse , je consens à être puni suivant l'exigence du cas.

Cela n'est bon à rien. — L'événement en décidera , s'il ne répond pas à nos vœux , il restera encore à juger à qui en est la faute , & le pis aller pour nous , c'est que le Citoyen soit rangé dans la Classe des Inutiles , à moins qu'il ne prouve qu'il a enrolé quelque Inutile dans la Classe des Citoyens.

J'aurois dû traiter quelque autre sujet moins rebattu. — Je n'y aurois pas manqué si j'avois cherché à faire la fortune de mon Libraire.

Cela est trop long. — Les jours ne sont pas encore bien courts , & je crois

que sans être un liseur infatigable, on peut bien parcourir dix à douze pages d'un samedi à l'autre. Mais l'homme ne connoit pas ses forces.

Il n'y a rien de neuf. — Si par ce mot on entend ce qui n'a point encore servi, je pense que plus d'un Lecteur pourroit être dans le cas de trouver du neuf dans ce recueil.

J'en viens au reproche le plus général & le plus souvent répété, & de bouche & par écrit. C'est que cela ressemble trop à des Sermons, & que nous avons déjà assez de Sermons.

Voici entr'autres ce qu'on nous écrivoit dans une Lettre qui nous fut adressée il y a environ un mois.

On a beaucoup pleuré aux Sermons des Bourdaloués, des Massillons & des Saurins, mais vous m'avouerez qu'ils n'ont jamais produit l'effet qu'ont operé les Comédie des Molières & des Regnards, de là on doit nécessairement conclurre, que la vertu pour être excitée a besoin d'exemples &c.

Tout conchuant qu'est ce raisonnement, il l'auroit été encore d'avantage si l'Auteur l'eut appuyé de son propre exemple, cela auroit fait sans doute un mor-

ceau bien intéressant , & digne de trouver place dans les fastes de Thalie.

Pour ce qui est de nous , quelques flattés que nous soyons de la ressemblance de nos feuilles avec des Sermons , ce n'est point à ce genre de gloire que nous aspirons ; mais si jamais la fantaisie nous prenoit d'entrer dans une si noble carrière , nous déclarons qu'au lieu des Maffillons , des Saurins & des Bourdaloues , ce sera le petit Père André que nous prendrons pour modèle.

Je fais grace à mes Lecteurs de toutes les censures isolées que chacune de nos feuilles prises séparément a pû enluyer. Ce sont affaires personnelles , pour lesquelles le Corps n'a point jugé à propos de prendre fait & cause , & qu'il laisse démêler à chacun , pour ce qui peut le concerner. Elles méritent d'autant moins notre attention , que le plus souvent elles font l'effet de la disposition du moment , enforte que j'ai vû plus d'une fois la même sentence cassée , confirmée , & de nouveau revoquée dans l'espace de vingt - quatre heures. Une légère indigestion , une mauvaise nuit , un petit désordre domestique , le moindre contre-tems ont souvent accidé du sort de nos

feuilles dans une maison , quelquefois même dans tout un quartier. Il n'est pas au pouvoir d'aucun Ecrivain de se garantir de cet accident.

Il est vrai , qu'il ne tiendrait qu'au Lecteur , si la chose en valoit la peine , de se préserver lui-même de ces jugemens de circonstances ; il n'auroit pour cela qu'à se défier de toute prévention accidentelle , & ne lire ou ne juger que dans les momens de calme & dans le silence de l'humeur.

Ainsi , je prierois Madame P A R T N E R de ne jamais nous lire immédiatement après une partie malheureuse , ou du moins de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'elle eut pris sa revanche.

Je recommanderois à Monsieur D U R E C O U R S de s'abstenir de la lecture de nos Discours , au moins pendant la quinzaine après la perte d'un procès , ou même d'un incident.

Je supplerois B E L I S E de ne pas s'en prendre à nos feuilles si elle n'est plus invitée au bal.

J'exigerois de Z E L I E qu'elle ne jugeat point du mérite de nos essais , les jours que son miroir auroit été plus désobligeant qu'à l'ordinaire.

Je conseillerois à PAMPHILE lorsqu'il voudroit nous lire , de s'enfermer dans sa chambre , crainte d'être interrompu par des créanciers.

Quant aux esprits naturellement désapprobateurs , il est absolument indifférent à quelle heure du jour ils lisent & ils jugent. J'en dis de même de ces gens , qui accoutumés à regarder en pitié les productions du crû de leur pays , n'estiment que ce qui leur vient de dehors , & ne peuvent se persuader qu'un morceau de papier , qui ne coute qu'un fol , puisse valoir quelque chose. Permis encore aux Perfideurs de s'égayer à nos dépens , quand ils n'auront rien de mieux à faire , aux Puristes d'exercer contre nous les rigueurs de la Grammaire , au froid raisonneur de nous juger suivant les règles du Port-Royal. Il est juste que chacun puisse faire son métier , & personne ne doit être troublé dans l'exercice de sa profession.

Il me semble que c'est assés parler de soi & de ses œuvres. Cependant puisque je suis en train d'ingenuité , il ne faut pas en faire à deux fois. Voici encore une Lettre qui me paroît bien faite pour

paroitre à côté des jugemens flatteurs que je viens de rapporter.

M E S S I E U R S ,

„ Je vous demande la grace de ne pas
 „ trouver mauvais si je n'augmente pas
 „ le nombre de vos Lecteurs. Ce n'est
 „ pas assurément que je ne fasse de vos
 „ Discours tout le cas qu'ils méritent.
 „ Mais je vous avoué que je n'aime pas,
 „ comme on dit , acheter chat en poche.
 „ On assure que vos feuilles ne se sou-
 „ tiendront pas , & déjà on annonce
 „ leur chute prochaine. D'ailleurs , j'ai
 „ déjà tant d'autres choses à lire & tant
 „ d'autres dépenses à faire , que mon
 „ tems & mon argent ne pourroient y
 „ suffire , si je voulois me procurer tout
 „ ce qui paroît de nouveau. Il est bon
 „ de vous dire que je prens la Gazette ,
 „ le Mercure & la feuille d'Avis. Un
 „ seul article de cette derniere m'a don-
 „ né occasion de faire un marché avan-
 „ tageux qui me dédommage amplement
 „ de tout ce que cette lecture peut , &
 „ pourra me couter dans la suite ; ainsi
 „ je ne dois pas y avoir regret. Comme
 „ je n'ai pas lieu d'esperer le même avan-

„ tage de celle du Citoyen , je la laisse
„ à ceux qui pensent y trouver leur
„ compte , & n'en suis pas moins ,

Vôtre très - humble serviteur

J. T.

NOus ne saurions nous offenser de la déclaration de Mr. J. T. & il peut être persuadé que nôtre amour propre sera bien moins mortifié du petit nombre de nos Lecteurs que du peu de fruit de ce que nous leur donnerons à lire. Je trouve d'ailleurs sa conduite très sennée & je ne puis m'empêcher de la proposer pour modèle à nos Lecteurs eux-mêmes , au risque d'en perdre quelques uns. Il seroit à souhaiter en effet , que toutes les actions de la vie , sans en excepter les lectures , pussent être assujetties au calcul , tout comme les entreprises d'économie ou de commerce. Pourquoi avant que d'acheter un Livre & de le commencer , ne compareroit-on pas le bien qu'on peut raisonnablement en attendre , avec la valeur de l'argent & du tems que l'on y destine ? J'avoue qu'à

ce dernier égard la balance peut être difficile à établir. Je m'explique , il y a telle personne dont un mois de tems ne vaut pas une heure de telle autre , enforte que la premiere pourroit lire un - infolio à aussi bon compte que la seconde une brochure. Cependant par une bizarrerie dont il seroit difficile de rendre raison , ce sont précisément les personnes dont les momens sont les plus précieux , qui trouvent du tems pour tout , même pour des amusemens innocens & raisonnables. Je suis informé en particulier , que cette feuille a beaucoup mieux pris chez les gens occupés que chez nos désœuvrés , & j'aime à en conclure que les premiers en font un délaînement , tandis que les derniers en regardent la lecture comme une occupation sérieuse , ce qui ne s'éloigne point du but que nous nous sommes proposés.

Pour ce qui est de la chute de nos Feuilles que l'on ôse déjà nous prédire ; Quoi ! s'appercevrait - on quelles commencent à changer de couleur , & trouverait - on qu'Aristide baisse ? Mais non , je crois plutôt qu'on s'imagine que nous manquons de matériaux , ou du moins que nous n'en avons pas pour long-tems.

Il faut donc rassurer nos Lecteurs sur cet article. J'ai fait la revue de nôtre Magazin , j'y ai trouvé encore trois ou quatre légers ridicules , ou pour m'exprimer plus poliment , trois ou quatre petits vices particuliers ou nationaux , que nous nous proposons de traiter , mais toujours de maniere que chacun puisse y reconnoitre son ami , son parent ou son voisin , & jamais lui-même. Après quoi viendra l'abondant article de nos perfections , qui , à vue d'œil , pourra bien fournir jusqu'à la fin du siècle , si nous avons le bonheur d'y arriver.

Au reste , s'il est permis de jouer sur le mot , je dirai qu'il ne tiendrait qu'à nous de conserver à nos Feuilles toute leur verdeur , en les faisant participer de la nature du Houx , mais comme nous souhaittons qu'elles soient toujours aussi agréables au toucher , que plaisantes à la vue , nous n'uferons de nôtre secret qu'à la dernière extrémité.

ARISTIDE

OU

LE CITOYEN.

XIII. DISCOURS.

du 20. Septembre 1766.

MESSEURS,

„ **A** Mis de la patrie & de l'humanité,
„ vous n'apprendrés pas avec indif-
„ férence les succès que vous avés droit
„ d'attendre de vos travaux. C'est dans
„ cette idée que je prends la liberté de
„ vous écrire, après avoir lû vos dix
„ premiers Discours avec ce plaisir vif &
„ pur, qu'ils doivent faire ressentir à tout
„ homme qui aime & respecte la vertu.
„ Je suis Citoyen d'une petite Ville
„ peu éloignée de Laufanne, né dans
„ une médiocrité obscure, appelé à par-
„ tager mon tems entre de petits Emplois
„ Civils, l'agriculture & le commerce;
„ âgé seulement de vingt-cinq ans, j'ai la
„ satisfaction de me voir bientôt père de
„ trois enfans; tous mes désirs tendent
„ à leur véritable bonheur. Leur éduca-
„ tion sera donc désormais pour moi

N

„ l'objet le plus important. Ennemi du
 „ luxe & de la mollesse , content de mon
 „ fort , je me laissois cependant aller aux
 „ opinions & aux maximes d'aujour-
 „ d'hui , jusques à regarder comme une
 „ nécessité de les expatrier de bonne
 „ heure , & de leur faire chercher dans
 „ le dehors , des ressources que je ne
 „ voyois pas ici.

„ Il y en a cependant , vous me les
 „ avés montrées , vous m'avés décidé en
 „ leur faveur , elles sont plus sûres , plus
 „ dignes de la recherche d'un homme
 „ sensé , plus propres à faire des hom-
 „ mes vertueux & par conséquent heu-
 „ reux. Ces ressources sont le mépris du
 „ faste & de l'orgueil de la vie , l'estime
 „ d'un travail honnête & assidû quel qu'il
 „ soit , l'amour de la simplicité , de la
 „ frugalité , un attachement inviolable à
 „ la patrie , & s'il le falloit enfin , le cou-
 „ rage d'être pauvre & de n'en pas rou-
 „ gir ; ce sont là les ressources que je
 „ vais présenter à mes enfans , c'est à
 „ ces vertus que je vais les former , &
 „ c'est ainsi que j'espère pouvoir les con-
 „ server à la patrie , & vous témoigner
 „ un jour , Messieurs , la reconnoissance
 „ avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c. &c.

Turpe est diffluere luxuria , & delicate ac molliter vivere. Cicer. off. l. 1. 30.

Une vie molle & efféminée est une vie honteuse.

M E S S I E U R S ,

IL y a quelques années que me trouvant dans une ville de France , je fus témoin d'un évènement qui attira toute mon attention , & qui n'est peut-être pas indigne de la vôtre & de celle du public.

Deux Négocians avoient un procès très-considérable ; l'équité , la loi , le Président & la moitié du tribunal étoient pour Mr. N*** , il fut condamné avec dépens. Mr. D. l'un des Juges ; avoit fait la veille quatre fois le tour de son jardin , au lieu qu'ordinairement il ne le faisoit que trois ; cet excès d'exercice l'échaufat si fort , qu'il ne put s'endormir que tard , & il falut recouvrer le matin le sommeil qu'il avoit perdu à l'entrée de la nuit. Les Juges du parti contraire qui ne s'étoient pas fatigués jusques à l'insomnie , firent le plus grand nombre , & M. N***. perdit cent mille livres , parce-

que le plus éclairé & le plus intègre de ses Juges avoit fait , quelques heures auparavant , deux ou trois cent pas de trop.

Cet événement n'apporta pas un bien grand changement dans sa fortune , mais il doit faire une impression bien triste & bien effrayante , sur toutes les personnes qui conservent quelque sentiment d'équité , & qui voyent , d'un coup d'œil , toutes les suites qui peuvent découler du même principe.

A un Millionnaire qui poursuit une petite partie de son superflu , substitués un honnête & pauvre artisan , à qui l'on refuse le juste salaire de son travail de ses mains , & que le deni de justice va plonger dans la misère , que le propriétaire de la maison qu'il habite mettra à la rue , que son boulanger fera jeter en prison , ou une foule d'autres créanciers le feront écrouer , & qui laissera sa femme & ses enfans sans logement , sans subsistance , sans secours , sans appui , sans autres ressources que celles de la charité , du vol , ou de l'infamie , & vous frémirez en pensant aux influences que peut avoir la mollesse ; vous plaindrez les hommes en réfléchissant aux causes qui décident de leur sort , & ce qui mettra le com-

ble à votre affliction , c'est que loin de faire cette impression à laquelle on devoit s'attendre , cet événement n'en fit aucune sur les personnes qui n'y étoient pas intéressées. On ne fut point surpris qu'un homme qui n'avoit pas bien dormi , se dispensa d'assister dans une chambre où son devoir l'appelloit , & où sa présence devoit faire triompher la justice & punir la fraude. Mr. D. lui-même , qui passe pour un homme vertueux , ne soupçonna pas seulement qu'il put avoir quelques reproches à se faire ; il est resté , à cet égard , dans la plus parfaite sécurité , & aura continué , le reste de ses jours , sans aucun scrupule , à sacrifier à sa mollesse , ses devoirs les plus sacrés , parce que dans un homme gâté par ce vice , le bien être de son corps est le premier de ses devoirs.

• Tout ce qui l'incommode le plus légèrement lui est insupportable ; tout ce qui ne l'affecte pas agréablement lui est fâcheux. La nature qui ne vouloit , ni rendre l'homme malheureux par une succession de peines , ni l'user par une continuité de plaisirs , a fait pour lui beaucoup de situations neutres , & la mollesse n'en voudroit que d'agréables ; elle

est mécontente de l'ordre naturel des choses, elles voudroit en créer un autre, dans lequel tous les objets fissent une impression délicieuse; mais elle est dupe d'elle même; ces nouveaux besoins qu'elle s'impose, font de nouvelles peines qu'elle se prépare, & elle est toujours malheureuse, parce que quand les besoins n'ont point de fin, le bonheur n'a point de commencement.

Elle paroît fille du désœuvrement, & le luxe paroît être son frère. L'homme qui n'a rien à faire tombe dans l'ennui, qui est de toutes les peines, celle qu'on peut le moins supporter; les âmes fortes imaginent différens moyens pour s'en tirer, elles se créent des occupations, que leur situation paroïssoit leur refuser, & trop souvent, elles ont préféré la carrière même du vice, au vuide affreux de l'inaction.

Les âmes foibles qui n'ont pas pû sortir d'elles mêmes, se sont occupées, pour tromper leur ennui, de leur façon d'être, que l'homme actif ne sent pas; & des petites choses qui les entourent que l'homme occupé ne regarde pas. Cette femme qui se bleissoit, en restant tout le jour assise, fit un effort pour préve-

nir ce malheur , & imagina le premier couffin ; la route fut ouverte jusques aux derniers raffinemens de la mollesse. Des êtres qu'on ne voyoit pas , parce qu'ils n'étoient rien , s'entourèrent d'objets brillants pour fixer les yeux , ils réussirent , on regarda & on vit toute leur nullité , que le luxe met au grand jour.

La mollesse s'accroît d'elle même ; l'on est incommodé aujourd'hui de ce qui n'incommode personne ; demain on le fera de ce dont on ne l'est pas aujourd'hui , à la fin on ne trouve plus que des situations pénibles ; le changement même de situation devient une peine , & par une progression , plus vraie que vraisemblable , cette mollesse , à laquelle on s'est peut-être livré pour prévenir l'ennui , parvient à faire préférer un ennui tranquille , à la peine de changer de sensation ; être reployée sur elle même , & ne rien faire , devient le comble de sa volupté , elle croit quelquefois s'être amusée pendant qu'elle a été en léthargie. L'homme bien constitué craint de passer de l'existence au néant ; on pourroit dire que le mol (a) craint de passer

(a) On a préféré le terme de mol à celui de mou , il a paru plus expressif & peut être plus exact.

du néant à l'existence ; les mouvemens même nécessaires pour satisfaire aux besoins de la nature lui coutent, & l'antiquité nous a conservé le souvenir de cet homme , qui se plaignoit sérieusement , de ce que pour se débarasser du résidu de ses alimens , il ne suffisoit pas de sortir du lit le bout du pied.

Avoir envisagé la mollesse sous son vrai point de vue , c'est avoir arraché le masque à un monstre , on découvre d'abord toute sa laideur & tout son danger.

La douleur rend l'homme incapable de la plûpart de ses devoirs , & la mollesse qui change en douleur presque toutes les impressions ordinaires , rend son esclave inepte à tout.

Que peut-on attendre de gens dont la façon de penser dépend de tout ce qui les entoure. Ne leur parlés point de vous rendre service dans ce moment , un peu de fumée échapée les étouffe , la vapeur de ce poêle leur fait tourner la tête , leur justaucorps les serre , un soulier mal fait les met à la torture , un cheveu plus tiré que les autres les fait souffrir depuis deux heures , comment s'occuperoient-ils du plaisir de faire le

bien, pendant qu'ils souffrent tant de maux.

Savés vous pourquoi, cette femme charitable vous a mal accueilli, les deux fois que vous lui avés parlé de concourir à cet établissement avantageux, en faveur d'un de ses voisins dont elle se croit la protectrice? Ce n'est pas qu'elle fut occupée du jeu, il faut y penser, elle ne l'aime pas; c'est que la première fois elle étoit assise sur un fauteuil, dont les pieds étoient trop hauts d'un demi pouce, & dans lequel on avoit mis une once de crie de trop; la seconde fois une rose qu'elle venoit d'apercevoir, dans un vase, à dix pas d'elle, la mettoit trop mal à son aise, pour qu'elle pût penser à quelque chose; comment vous auroit-elle écouté, le fauteuil & la rose lui coûtèrent plusieurs fiches dans chaque séance.

Tirés Mr. D. de la chambre de Judicature où vous l'avés vû siéger, ou plutôt ne pas siéger, pour le mettre à la tête des affaires, poste auquel il pouvoit parvenir, & supposés-le occupé de quelque entreprise très considérable, irés-vous lui dire, on n'attend que vôtre inspection pour commencer les travaux, &

tout est prêt pour qu'elle ait lieu demain à une telle heure ? Non , on ne parle point ainsi à Mr. D. , il ne connoit pas les heures fixes ; mais , après vous être bien assuré qu'il est dans une position assez commode pour écouter attentivement , vous pourrés lui dire , si vôtre souper ne vous a point causé un sommeil pénible , si vôtre lit a été bien fait , si aucun bruit imprévu n'a troublé vôtre repos , si vous jouissés d'un parfait bien-être à vôtre réveil , si un barbier mal-adroit ne vous fait point quelque légère coupure qui craigne les impressions du grand air , s'il ne fait point un soleil ardent , si le ciel est très-calmé , si l'on n'a point à craindre quelque ondée subite , & si tous les ressorts de vôtre dormeuse se trouvent en bon état , peut-on espérer que vous voudrés bien , à la plus belle heure du jour , vous rendre à mille pas de vôtre hôtel , pour décider d'un travail , qui va influer sur le bien être de deux ou trois millions d'ames.

Peu d'hommes sont occupés d'aussi grands objets , mais tous ont des devoirs à remplir , & beaucoup ont ce même degré de mollesse , qui est un obstacle insurmontable à en remplir aucun.

Si l'on rétablissoit l'utile emploi de Censeur des mœurs , je voudrois que toutes ces molles machines , fussent portées dans des boëtes exactement fermées ; un héraut les précéderoit , & crieroit à haute voix , fuyés élémens , un tel craint le feu , l'air , la terre & l'eau.

Si quelqu'un avoit conjuré contre la vertu des hommes , il devoit leur donner la mollesse. Si quelqu'un avoit conjuré contre leur bonheur , la mollesse est encore le présent qu'il devoit leur faire. Quand l'exercice de la vertu devient si pénible elle s'anéantit ; le bonheur s'évanouit quand il a tant d'entraves.

Si ces hommes , que leur incapacité naturelle rend impropres à tout , étoient les seuls esclaves de la mollesse , on s'en allarmeroit moins ; mais elle est malheureusement contagieuse , elle gagne de proche en proche , & la force de l'exemple , jointe à celle de la mode , qu'elle a appelé à son secours , subjugue & lui asservit , tous les jours , les hommes les moins nez pour cet esclavage ; & la société gémit , en voyant l'élite de ses membres , métamorphosés en vrais sybarites.

*On trouve chés les Editeurs de cette
feuille les Livres suivans.*

- Commentaire sur le livre des délits & des peines
par Mr. de Voltaire 8. 1766. L. . . 12.
- Daira, histoire orientale, 8. 2. vol. Carlsruhe 1764.
L. 1. 15.
- De l'Esprit de la législation, pour encourager l'Agricul-
ture &c. 8. Berne 1766. L. 1. 10.
- Hau Kiou Choan, Histoire Chinoise, traduite de
l'Anglois 12. 4. vol. avec figures L. 6. . .
- Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des
Sciences de Montpellier, qui peut en même tems
servir de suite à celle de Paris; 4. Tom. I. L. 10.
- Ancienne, par Mr. Rollin, 12. 14. vol.
nouvelle & belle édition L. 18. . .
- Générale & particulière, avec la Descrip-
tion du Cabinet du Roi par Messieurs De Buffon
& d'Aubenton, &c. 4. les six premiers volumes,
avec beaucoup de figures, que l'on distribue par sous-
cription, pour le prix de L. 30. de Suisse, on four-
nira la suite à mesure qu'elle paroitra. Il est aisé
de voir que ce prix est au-dessous de la moitié de
l'édition de Paris.
- de Lucie Wellers, écrite par une Dame,
traduite de l'Anglois par Mr. R^{*.*}. 12. 2. vol.
L. 2. 10.
- Leçons de Physique de Mr. l'Abbé Nollet, 12.
6. vol. figures, L. 12. . . .
- idem du même Livre, le Tome sixieme sé-
paré L. 2. 10.
- Mémoire sur l'état de la population dans le pays
de Vaud par Mr. Muret, 8. Yverdon 1766. L. 1.
- Mémoires & observations recueillies par la Société
Oeconomique de Berne l'année 1766. complet L. 4.
On en peut fournir la I. Partie à présent, & la
suite à mesure qu'elle paroitra.

A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Compagnie

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XIV. D I S C O U R S .

du 27. Septembre 1766.

*Cet article
de Tissot.
sa Vie par M.
Ch. Eymar*

Le luxe Enfant des Arts , & sa sœur la Mollesse
Par le vice engendrée au sein de la richesse
Enervent nôtre corps & corrompent nos mœurs.

Epit. à MONTULÉ.

N On seulement la mollesse empêche
de faire le bien dans le moment ,
mais elle détruit jusqu'à la capacité d'en
faire ; l'inaction ôte la force d'agir à l'a-
me & au corps ; autant l'ame s'enflamme
pour le bien en le faisant , autant elle
s'attiedit en cessant de le faire ; penser
devient même , à la fin , un supplice.

Mais quand on parviendroit à détruire
la mollesse de l'ame , les corps qu'elle a
énervé resteroient mols par une nécessité
physique ; ils ont perdu la force de se
mouvoir , & de soutenir les impressions
externes , inévitables pour ceux qui sont

appellés à remplir les devoirs que la société impose ; une ame forte seroit entravée dans de tels corps , dont les forces ne répondroient point à ses volontés , & ne soutiendroient point ses travaux. L'on a écrit pour prouver que les gens de lettres devoient chercher à se procurer toutes les aisances de la vie , ce conseil est sans doute destiné à ceux qui font des livres par métier , mais qu'il convient peu au caractère d'un véritablement grand homme ; on ne l'est point , quand un degré de plus ou de moins dans la hauteur du thermomètre , quand la régularité d'un cuisinier , quand mille autres petites misères , peuvent ralentir ou varier le torrent des idées. ARCHIMEDE , dont on renverse l'appartement sans qu'il l'entende ; VIETTE ou VALLIS qui ne s'aperçoivent du besoin d'alimens , que quand ils tombent en foiblesse après plusieurs jours de jeûne ; DESCARTES qui court les rues de Stockholm , avant jour , au milieu de l'hyver ; MONTESQUIEU qui défend de faire du feu dans son cabinet , parce que la fumée incommode quelquefois son voisin , ignoroient , imbecillement , que pour penser il faut être tranquille , bien

repu & au chaud. Beaucoup de gens de lettres le favent aujourd'hui, & si la pof-térité les connoit, on verra qu'ils l'ont fû ; la molleffe eft empreinte fur leurs productions.

Après avoir détruit la fanté de quelques particuliers, elle a ôfé attenter à celle du public, en jettant du ridicule fur la fanté même ; déjà vous voyés des gens affés imbécilles pour rougir de fe bien porter ; mais, graces à des mœurs efféminées, on n'aura bientôt plus à rougir, & on chercheroit aujourd'hui une fanté, prefqu'auffi inutilement que Diogène cherchoit un homme.

Le fcélerat qui brave tous fes devoirs, paroît d'abord, & avec raifon, plus coupable que l'homme mol qui les néglige, fans croire même que c'eft un crime, ou qui s'eft fait une obligation d'un genre de vie incompatible avec toutes les autres ; mais le premier peut devenir capable du bien, & le fecond eft incapable de tout.

L'on a écrit, que le luxe étoit néceffaire à quelques états ; c'eft faire en même tems l'apologie de la molleffe ; l'un & l'autre peuvent être utiles à ceux qui, dans l'état, veulent le mal de l'état, parce que les hommes perdus de luxe

& de mollesse font incapables de toute considération utile ; mais ils font le malheur de l'état même , & font les instrumens qu'on employe pour le détruire.

Dans quelque poste que vous placiés l'homme mol , sous quelque relation que vous l'envifagiés , vous le trouverés inhabile à tout , dangereux par tout.

Qu'elles sinistres influences la mollesse n'a - t - elle pas chez l'homme d'Eglise ? Je ne crains point de le dire , ce n'est ni de son savoir , ni de son éloquence , que dépend le bonheur du précieux dépôt qui lui est confié ; c'est de sa vigilance & de son activité : ce n'est point en ornant un Sermon , dans l'ombre d'un cabinet , qu'on éclaire le peuple ; ce n'est point les Sermons qu'on débite dans les Temples , qui font pour lui , les Sermons les plus efficaces. Quand il n'entend les vérités saintes , quand il ne voit l'homme chargé de les lui annoncer , que dans ce lieu sacré , il ne les en sort point , mais il vient leur faire une visite de cérémonie le dimanche suivant. C'est au milieu de son champ , c'est quand il repare ses hayes , c'est quand il se repose sur la porte de sa grange , c'est quand la rigueur de la saison le retient dans sa maison , ou quand il arrive chez ui quel-

que événement un peu considérable, que vous pouvés esperer, hommes sacrés, de lui inculquer ces vérités, qui doivent servir de guide à cette conduite, qui s'élévera un jour en témoignage pour, ou contre vous.

Si vous voulés l'instruire, associez la vérité, ses devoirs, vôtres idées, à ses travaux journaliers; que la recolte de son champ, lui rappelle la conversation que vous eutes avec lui, quand il ensemençoit; que la coupe de ses reguins, le ramène aux idées que vous dévelopates chez lui dans le tems qu'il fauchoit ses foins; en un mot, qu'il vous retrouve par tout, & que par tout il aime à vous retrouver; mais comment cela se peut-il, si vous n'êtes aller nulle part; comment l'attacherés vous à ses devoirs, en paroissant si peu occupés du soin de les lui faire aimer? Comment ne craindra-t-il pas son joug, (& cette crainte est la peste des vertus), si vous craignés si fort d'y toucher; comment ne haira-t-il pas son état, si ceux qu'il regarde comme les heureux, s'en éloignent avec tant de soin?

Le désordre dans la société, la fraude, l'oppression, l'iniquité, sont les fruits de

la mollesse chez le Magistrat ; elle l'empêche de s'instruire , elle l'empêche d'exécuter. Les loix , qui ne vivent que par lui , tombent dans l'inaction ; & les passions & les intérêts particuliers , qui vivent toujours , regissent & bouleversent.

La mollesse fera-t-elle moins dangereuse dans celui de tous les états qui est le plus opposé à ceux de l'Ecclésiastique & du Magistrat ? On a crû qu'elle pouvoit s'allier à la bravoure ; & je veux croire qu'un homme mol & efféminé peut , entraîné par l'exemple , courir à l'ennemi ; mais celui qui craint le chaud & le froid , le soleil & la pluye , qui ne dort que dans son lit , qui ne marche que dans sa chaise , peut-il jamais être véritablement militaire ? Ou il ne fait point son devoir , & tout va mal , ou son devoir le tue , & tout va mal parce qu'il a péri.

Envisageons ce même homme sous la relation la plus importante. Père , s'il lui est resté assez de vigueur pour le devenir , & créer des enfans qui se ressentiront toute leur vie de sa mollesse , il sera incapable d'en remplir les devoirs les plus importants. On ne les élève qu'en vivant avec eux ; lui ne peut , ni entendre leurs

cris quand ils font dans la première enfance , ni souffrir leur bruit quand ils font un peu plus grands ; comment partagera - t - il toutes les circonstances de leur vie qu'il ne devrait point perdre de vue ? Comment leur apprendra - t - il à ne rien craindre , lui qui craint tout ? Comment leur persuadera - t - il , que le véritablement honnête homme sacrifie toutes ses aises , au plus petit de ses devoirs , lui qui sacrifie tous ses devoirs à ses aises ?

Si cette femme dont la physionomie , le maintien , la démarche , le langage font l'image de la mollesse , a la force de concevoir , & de porter son enfant jusques au terme , aura - t - elle celle de croire qu'elle doit le nourrir ; & si elle a le courage de l'entreprendre , pourra - t - elle l'exécuter ? Ce peu de vigueur qui lui reste , s'écoule avec son lait , les apparences même de la santé s'évanouissent , la langueur , le dépérissement leur succèdent , ses nerfs ébranlés , pour le reste de sa vie , donnent la même instabilité à son ame ; la foiblesse & l'humeur vont présider à l'éducation de toute sa famille , ou plutôt , un ou deux enfans autour d'elle , lui feront tourner la tête ; elle les éloignera , & leur éducation fera

remise à des mercenaires , qui se font un jeu de leur inspirer des vices ; ils feront méchants par institution , & la nécessité de se masquer , les rendra bientôt faux.

Mais sans parler de l'éducation des enfans , ce premier , ce sacré devoir d'une mère , si l'on peut appeller de ce beau nom la femme qui s'est mise hors d'état de le mériter , directrice d'une maison nombreuse , comment remplira-t-elle les fonctions de cet état , comment verra-t-elle , comment suivra-t-elle les détails de l'administration intérieure ? Il faut des idées , des soins , du mouvement , des égards , du support , elle en est incapable ; aller du haut en bas de sa maison , faire le tour de ses appartemens , font des voyages qui surpassent ses forces & la jettent dans l'épuisement ; l'ordre se déränge , la maison se détruit , les espérances de sa famille sont frustrées , ses établissemens rompus , & , comme tout est lié dans l'ordre des choses , les événemens les plus grands & les plus sinistres , peuvent dépendre de la mollesse d'une petite femme , qui se rendoit assés de justice pour ne pas prévoir qu'elle auroit une aussi grande influence.

Il en est de la mollesse, comme de tous les autres vices que l'usage autorise & que la mode accrédite ; on ne pense plus qu'ils sont vices ; on est bien éloigné de prévoir leurs dangereuses conséquences ; si on vouloit la poursuivre dans tous les états, dans tous les ordres, dans tous les âges, on feroit un livre, & je n'en veux point faire : mais il pourroit-être utile d'avoir présenté les traits essentiels du tableau ; ils suffiront pour faire connoître tout ce qu'elle a de funeste, & il faut espérer, que tel qui, en s'y livrant, ne l'avoit envisagée que comme une façon d'être plus agréable pour lui, sans penser à ses conséquences, l'abhorra quand il la connoitra mieux. J'aime à croire, que la plupart des hommes, se laissent aller à des usages criminels, sans savoir qu'ils le sont ; il suffit de le leur apprendre pour les en détourner.

Parents, qui évitez tout ce qui peut occasionner quelque sensation légèrement désagréable à vos enfans, qui leur faites envisager comme un malheur considérable, tout ce qui leur procure un instant de malaise, qui faites un crime capital, à ceux qui sont chargés de leur conduite, de leur laisser éprouver des sensations :

inévitables , ou de permettre qu'ils sortent de cet état funeste d'inaction & d'impassibilité qui tuë l'ame & le corps , vous ignorés sans doute , tout le mal que vous faites à la société ; & tous les malheurs que vous leur préparés à eux mêmes : Pensés que le germe de leurs vertus , de leur santé & de leur bonheur est entre vos mains , & prenez garde que votre aveugle tendresse ne vienne enfin à le détruire.

Je suis &c.

A V I S

M On premier mouvement en recevant les deux pièces suivantes , a été celui de l'indignation. Mais après y avoir regardé de plus près , j'ai cru y appercevoir un sens mystérieux , qui pourroit amuser la pénétration de mes Lecteurs.

M E S S I E U R S ,

„ Nous nous adressons à vous , par
 „ préférence , pour faire parvenir au Pu-
 „ blic l'Avis ci-joint , que nous vous
 „ prions de vouloir bien inserer dans
 „ vos feuilles. La liaison qui doit régner

entre les beaux Arts , ne nous permet
pas de douter que vous ne vous prêtés agréablement à ce petit office , &
que vous n'imitiés en cela nombre d'Écrivains qui , non seulement ne se font
fait aucune peine de nous rendre le service que nous vous demandons ,
mais qui encore se font offerts de débiter eux-mêmes nos drogues. Nous
vous offrons en reconnoissance tout ce qui peut dépendre de nous , & en particulier de nous charger d'un certain nombre de vos feuilles , dont nous pourrons nous servir pour envelopper nos paquets.

„ Nous avons l'honneur d'être &c.

P. . . 10. Septembre 1766.

Les héritiers EXILI & GLAZER.

AVIS AU PUBLIC.

Inde animi caligo.

LEs Héritiers des Sieurs (*) EXILI & GLAZER donnent avis qu'ils continuent à distribuer toutes sortes de poisons les mieux choisis & les mieux préparés dont ils ont un

(*) Voyez Causes Célèbres T. I.

assortiment le plus complet qu'il soit vu jusqu'ici. Possesseurs de divers secrets de famille qu'ils ont infiniment perfectionnés, ils se feront toujours une gloire de servir le Public avec autant & plus de zèle que jamais.

Les - dits Poisons uniquement composés de dissolvans agissent également sur le cœur & sur le cerveau, & en général sur toutes les parties nobles, mais d'une manière si douce, que malgré leur efficace, ceux qui les prennent ne s'aperçoivent presque point de leur action. La composition en est si savante, qu'il est impossible d'en faire l'Analyse. Quoiqu'on n'ait rien négligé pour les rendre aussi agréables au goût que possible, on avertit qu'il ne faut point se rebuter pour quelque soulèvement de cœur, ou quelque frémissement, soit frisson, que l'on éprouve aux premières prises. Les doses doivent être variées suivant les tempéramens & le degré de promptitude que l'on peut désirer dans leur effet. Ils peuvent être administrés avec succès à tout âge, mais ils opèrent sur tout merveilleusement sur les jeunes gens. D'ailleurs ils n'affujettissent à aucun régime; seulement est-il nécessaire d'observer que comme le propre des dits poisons est de procurer une douce insensibilité, il convient de la ménager avec soin en éloignant tout ce qui pourroit en tirer, jusques à ce qu'on ait atteint le degré de stupeur nécessaire pour pouvoir braver tous les contrepoisons, & parvenir enfin à l'anéantissement désiré.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XV. D I S C O U R S .

du 4. Octobre 1766.

M E S S I E U R S ,

MA profession est le commerce : mais quelque envie que j'aye de m'enrichir , je déteste les gains illicites. Je consulte souvent ma conscience , & graces à Dieu , je ne suis pas de ces négocians avides , qui préfèrent leur fortune à leur devoir , & qui , poussés par la cupidité , hazarderoient , comme disoit ce commerçant du tems du Roi Guillaume , d'aller bruler leurs voiles au feu de l'enfer.

Si cette façon de penser me met bien avec moi - même , elle me brouille quelquefois avec la fortune. J'ai depuis quelque tems dans mon magasin un dépôt considérable de marchandises , dont l'entrée n'est point deffendue dans le pais ; mais dont l'usage vient d'être interdit par de nouvelles loix somptuaires. Les ferai-

je passer dans des pais où elles abondent ? Les renverrai-je à mes Commissionnaires ? L'un & l'autre de ces partis me causeroit une perte très considerable. D'un autre côté, il se présente une occasion de les vendre dans ma patrie. Je ne balancerois pas à profiter de cette ouverture favorable, si je n'étois arrêté par un doute, qui m'expose à la mauvaise humeur de mes associés, & aux railleries de mes confrères ; mais qui paroitra de quelque poids aux yeux de ceux qui préfèrent comme moi, le bonheur public à leur intérêt particulier. Qui ne fait, Messieurs, que le luxe, dans les Républiques, est regardé comme l'ennemi le plus redoutable des mœurs & de la félicité publique. Puis-je donc, sans blesser ma conscience, y débiter des marchandises de ce genre, & qui outre cela, sont prohibées par le Souverain ?

C'est à vous, Messieurs, à me déterminer par vos sages conseils, & à décider entre les répugnances de ma délicatesse & les broccards de mes confrères.

Je dois rendre la justice à ces mêmes personnes qui se môquent si impitoyablement de mes scrupules, qu'ils sont d'ailleurs de très honnêtes gens. Quelle est

donc la cause de cette différence extrême de leurs sentimens aux miens , dans une affaire qui intéresse si directement la probité ? Oserai-je le dire , c'est qu'il me semble qu'il n'est pas toujours si aisé qu'on se l'imagine , d'appliquer les règles de la morale aux circonstances particulieres de la vie.

Il me semble , Messieurs , que la tâche que vous vous êtes prescrite , vous appelle à faciliter cette application si nécessaire. Souffrés que je vous y invite , & foyez persuadés que vous rendrés un très grand service à vos semblables , si vous avés le bonheur d'y réussir.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Nous nous faisons un devoir de publier cette lettre , & de donner à la délicatesse de son Auteur , les éloges qu'elle mérite. Il ne fauroit mieux faire que d'écouter la voix de sa conscience éclairée , & nous invitons les personnes de la même condition que lui , à suivre un exemple si louable & si rare. Nous conseillons aussi à cet excellent homme , de dé-

daigner les vaines railleries dont il se plaint. Elles sont dignes de mépris, & rejaillissent toujours sur leurs auteurs, quand elles tombent sur des objets sacrés ou utiles. Quel est l'homme sage, qui n'aimera mieux avoir pour lui des actions vertueuses, que la troupe insensée des rieurs.

Il est vrai que l'homme sage est rare dans toutes les professions. Combien de négocians, qui par cupidité, ou par défaut de réflexion, se livrent à des entreprises qui n'augmentent la masse des richesses d'un Etat, qu'en diminuant la masse plus précieuse encore des vertus publiques. Ce dernier objet n'entre presque jamais dans leur calcul, mais qu'il est important ! Veulent-ils s'en convaincre, qu'ils jettent un moment les yeux, sur les funestes conséquences qu'auroit la démarche qu'on conseille à cet honnête homme.

Le premier pas qu'il auroit à faire, seroit de verser les effets prohibés dans les boutiques des détailliers, & le premier pas seroit un mal. Il n'est pas permis de s'écarter de l'intention connue du Souverain & d'éluder ses loix. Mais le crime augmente, quand on entraîne les

autres dans le même désordre ; on est responsable de sa propre défobéissance & de celle de tous ses complices.

Le mal ne s'arrêteroit pas là. Du magasin de l'acquereur , il se répandroit comme un torrent dans la société , ces marchandises funestes irriteroient les desirs du public , par l'attrait si séduisant de la prohibition. Les femmes , les jeunes gens , tous ceux qui aspirent à la distinction , (& qui n'y aspire pas) ? se les procureroient avec avidité , autant d'acheteurs , autant d'atteintes portées à l'autorité du gouvernement ; la loi seroit foulée aux pieds , le Magistrat toujours indulgent fermeroit les yeux , ou le nombre des réfractaires leur assureroit l'impunité. Que résulteroit - il de là ? On ne peut y penser sans effroi. Le peuple étoit soumis aux loix , bientôt il apprendroit à les mépriser , en aprenant qu'il peut les violer sans danger. Il aimoit la simplicité , & voilà le germe du luxe qui fermenteroit dans tous les cœurs. Tous les vices naîtroient bientôt de ce principe destructeur , & comme l'infatigabilité est son caractère distinctif , qui de nous pourroit fixer le terme de son accroissement & de ses ravages ?

C'est ainsi qu'une seule démarche qui pourroit paroître fans conséquence à des hommes superficiels ou peu délicats , seroit capable d'ouvrir la porte à mille désordres , dont la conscience de son auteur resteroit chargée , fans pouvoir jamais y remédier.

Mais comment irons nous au devant de ce danger toujours renaissant ? Avons nous de nouvelles lumières à procurer aux hommes. N'a-t-on pas tout dit en morale ? L'affirmative est dans la bouche de tout le monde ; mais n'en concluons pas pour cela en faveur de son évidence. Cette proposition seroit incontestable , si tous les hommes étoient arrivés au but où la morale désire de les amener ; mais si tout étoit dit , d'où vient resteroit-il encore tant à faire , & si cette matière intéressante n'est pas aussi épuisée qu'on affecte de le croire , hâtons-nous de rectifier une opinion si propre à arrêter nos progrès.

Ne soyons pas injustes. On a beaucoup fait pour la science des mœurs. Tous les principes généraux en sont connus & développés. Les anciens sages les ont apperçus , la révélation les a placés dans le plus grand jour , les Philo-

sophes modernes s'aident de cette lumière, même en affectant de la mépriser. On aime les entendre parler de la vertu. On aime mieux encore la voir pratiquer au chrétien. Ainsi s'élève d'âge en âge, sur la pierre fondamentale de l'Evangile, l'édifice auguste de la religion pratique, chaque génération fera jugée sur ses progrès; mais vraisemblablement, il ne parviendra à son comble qu'à la consommation des siècles.

Cependant, qu'est-ce que la connoissance des règles générales de nôtre conduite, si l'on n'a pas l'art de les appliquer aux circonstances particulières où l'on se trouve, & cet art a-t-il été assez approfondi? Est-on entré dans tous les détails nécessaires? A-t-on suivi le citoyen dans toutes les situations possibles?

Qu'on ne nous objecte pas les nombreux volumes de certains Docteurs. Ils connoissoient trop peu le monde pour en parler. Aussi paroissent-ils avoir eu plutôt en vue de diriger le fidèle, que de conduire le citoyen. Leur exemple cependant, ne doit pas être méprisé; mais en suivant leur méthode, il faudroit la corriger. Il faudroit que chaque

profession fit pour elle-même , ce que ces hommes zélés ont voulu faire pour toutes les professions , sans les connoître assez.

Combien , dans toutes les vocations de la vie , d'hommes estimables par leurs vertus & leurs lumières , qui ont des vues nouvelles , qui découvrent des devoirs qui n'avoient pas encore été aperçus , qui imaginent des moyens nouveaux de faire le bien ou le mieux , de prévenir ou de corriger les abus. Quelle source d'instructions & de richesses nouvelles pour la morale , si ces hommes vouloient communiquer au Public , ces fruits de leurs réflexions & de leur expérience , qui malheureusement , sont presque toujours perdus pour la société.

Monsieur d'Aguesseau , ce Ministre éclairé , dont le siècle passé & le nôtre se disputent la gloire , a paru sentir l'utilité de ce que nous proposons , en traçant d'une manière lumineuse dans ses discours & dans ses mercuriales éloquentes , les devoirs du Magistrat qu'il a rempli lui-même avec tant de sagesse & de vertu ; mais malgré la beauté de cette esquisse , on sent bien qu'elle seroit

devenuë un tableau encore plus achevé, si plusieurs Magistrats de la trempe de celui-ci s'étoient réunis pour l'étendre & la perfectionner.

Les hommes ne sont pas aussi méchants qu'on le pense. Leurs fautes, leurs vices mêmes sont souvent une suite de leurs erreurs. Qu'on les éclaire sur leurs devoirs, & les crimes bientôt seront plus rares sur la terre. Le moyen le plus sûr de les garantir des écueils sans nombre, dont est parsemée la mer orageuse sur laquelle ils navigent, est de les leur faire connoître, & de lever une carte exacte, qui trace à chaque citoyen la route particulière qu'il doit tenir.

En divisant ainsi la morale, en autant de branches séparées, qu'il y en a de classes comprises dans la grande échelle de l'ordre social, on rempliroit deux objets également importants, chaque condition, chaque profession, chaque métier auroient une direction particulière, & l'ensemble de tous ces différens systèmes, répandroit un jour nouveau sur le système général de la morale.

Les loix instituées pour nous rendre meilleurs, en servant de règle à nôtre

conduite , ne prononcent pour l'ordinaire que sur des actes & sur des formes. Elles paroissent plus attentives à punir qu'à prévenir les crimes , cependant la sagesse du Législateur consiste principalement , dans l'art sublime de détourner les hommes du vice , moins par la voye des châtimens , que par la crainte d'être privés des avantages & des douceurs essentiellement attachées à la pratique de la vertu.

L'Europe fourmille de sociétés , qui se proposent pour but , la perfection & l'encouragement des sciences & des arts , & pour faciliter aux hommes les moyens de se rendre plus habiles. Pourquoi ne s'en formeroit-il pas pour les rendre meilleurs ? Pourquoi négligeroit-on de porter dans le monde moral , ce flambeau de l'observation à l'aide duquel on est entré si avant dans le monde Physique.

De telles sociétés inviteroient les personnes éclairées & bien intentionnées , de toutes les conditions & de tous les métiers , à leur envoyer des mémoires réfléchis , sur le bien à faire , sur le mal à éviter & sur les abus à redresser dans

leurs états respectifs , & ce ne feroit qu'après des observations multipliées , qu'elles pourroient parvenir à donner un jour , une direction particulière à chaque classe des citoyens. C'est ainsi que l'ensemble de ces systèmes particuliers , tous tirés de la nature des diverses conditions , formeroient un Code de morale , appuyé sur la base la plus solide , & le plus propre de tous à étayer les loix.

En attendant que nos vœux sur ce point soient remplis , nous ôsons inviter ici tous ces hommes vertueux & intelligens , dans tous les états & toutes les conditions , qui auront des observations de ce genre , qu'ils ne jugeront pas à propos de publier eux mêmes , de vouloir bien nous les adresser. Nous les recevrons avec toute la reconnoissance , que méritent des présens aussi précieux , & nous en enrichirons nos feuilles & le public , avec cette satisfaction & cet empressement qu'excitera toujours chez nous le désir sincère & ardent de faire le bien.

AVIS DES LIBRAIRES.

Nous venons de recevoir,

- Agriculture complète , ou l'Art d'améliorer les terres , traduit de l'Anglois , de Mr. Mortimer , 12. 4. *Vol. Paris* , pour le prix de L 8. en argent de Suisse.
- Agriculture Expérimentale , à l'usage des Agriculteurs , Fermiers & Laboureurs , par Mr. Sarcey de Sutieres , 8. 1765. L 12.
- Agriculture parfaite , ou nouvelles découvertes touchant la culture & la multiplication des arbres , des arbustes & des fleurs , 8. 2. *Vol.* avec beaucoup de figures , *Amst.* 1720. L 4. . .
- Agriculture & les moyens de la perfectionner , 8. L . . 10.
- Ami des Hommes , ou Traité de la population , par Mr. le Marquis de Mirabeau , 12. 5. *Vol. proprement reliez* , L 10. . .
- Amusemens de la Campagne , 12. 2. *Vol. figures* , *Paris* , L 5. . .
- Anti-Maquignonage , pour éviter la surprise dans l'emplette des chevaux , par Mr. le Baron d'Eisenberg , *fol. fig.* L 18. . .
- Art de faire éclore , & d'élever en toute saison des Oiseaux domestiques de toutes espèces , par Mr. de Reaumur , 12. 2. *Vol. fig. proprement reliez* , L 4. 10.
- le Baron Van-Hesden , ou la République des Incrédules , 12. 3. *Vol.* L 6. . .
- Bibliothèque de campagne , ou amusemens de l'esprit & du cœur , 12. 24. *Vol.* L 30. . .
- Contes Moraux , par Mr. Marmontel , 12. 4. *parties* , L 3.
- Contes Philosophiques & Moraux , par M. de la Dixmerie , pour servir de suite aux Contes de M. de Marmontel , 12. 2. *Vol.* L 2. . .

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XVI. D I S C O U R S .

du 11. Octobre 1766.

Edera crescentem ornate poetam.

V I R G .

Jettès quelques fleurs sur ce jeune artiste.

JE ne doute pas , Messieurs , que vous n'ayés entendu le jeune MOZARD , & je suis persuadé qu'il aura fait sur vous la meme impression , que sur toutes les personnes à qui la nature a donné des organes capables d'apprécier les productions des beaux arts. Vous aurés vû avec autant de surprise que de plaisir , un enfant de neuf ans , toucher du clavecin comme les grands maîtres ; & ce qui vous aura encore plus étonné , c'est d'apprendre par des personnes dignes de foi , qu'il en touchoit déjà supérieurement il y a trois ans ; c'est de savoir que presque tout ce qu'il joué est de sa composition ; c'est d'avoir trouvé dans toutes

Q

*Cet article
a été pa
li. Mairan
reproduit
la gazette
L'Anjou
16 oct. 1766
pas que
Doret,
l'attribua
Tissot.*

ses pièces, & même dans ses fantaisies, ce caractère de force qui est le sceau du génie, cette variété qui annonce le feu de l'imagination, & cet agrément qui prouve un goût sûr; c'est enfin de l'avoir vu exécuter les morceaux les plus difficiles, avec une aisance & une facilité qui surprendroit même chez un musicien de trente ans; & vous vous ferés peut-être fait la même question que j'ai oui faire à nombre de gens; *le comprenés-vous.*

Il me semble qu'il y a autant de sottise à ne s'étonner de rien, qu'à s'étonner de tout: Voir des phénomènes sans chercher à s'en rendre raison, est un caractère d'imbécillité. J'ai beaucoup vu notre jeune musicien, je l'ai observé attentivement, & je hazarde ici quelques idées qui ne sont peut-être pas aussi étrangères à votre plan, tel que je l'imagine, qu'elles le paroissent d'abord. La solution du jeune Mozard, si vous voulés me permettre cette expression, tient à la question générale de la liaison entre l'homme moral & l'homme physique, & est d'autant plus intéressante, qu'elle sert à expliquer ce qu'offrent d'extraordinaire, tous les autres enfans chez lesquels on a admiré des talens précoces, pour quel-

que branche de science , ou pour quelqu'un des beaux arts ; & rend en même tems raison de ces hommes , chez lesquels une légère occasion a développé , quelquefois fort tard , un talent très supérieur caché jusques alors.

La même cause , qui ne permettoit pas à Ovide , encore enfant , de parler en prose à son père , en lui demandant pardon de ce qu'il faisoit trop de vers , & qui forçoit Moliere à faire des comédies au lieu de garnir des chaïses , a formé le jeune Mozard ; ils étoient nés Poètes . il est né Musicien . Mais qu'est - ce qui fait qu'on nait Poète , Musicien , ou Peintre ? Ce seroit à la Métaphisique à nous l'apprendre . Mais si d'un côté elle nous laisse ignorer comment l'action des objets extérieurs sur nos sens , se communique à l'ame , & laisse dans le cerveau des impressions capables d'en reproduire les images , en échange elle nous démontre plusieurs vérités d'expérience , qui , admises comme principes , répandent un grand jour sur les questions les plus intéressantes de la science de l'homme.

Une de ces vérités ; c'est que la différence des organes rend une personne plus sensible aux impressions qu'elle reçoit

par un de ses sens , qu'à celles qu'elle reçoit par les autres. De deux hommes qui passeront d'un cabinet de tableaux dans une salle de concert , l'un aura été enchanté de quelque chef - d'œuvre d'un grand maître, il continuera à s'en occuper , & n'entendra pas la musique ; l'autre , qui avoit regardé les tableaux sans les voir , en est dédommagé en sentant vivement toutes les beautés du concert.

Tel qu'une image mise en musique transporte , n'en est souvent que peu affecté , si elle est en vers ; & Iphigénie à l'autel peut arracher dans un tableau , des larmes à tel autre qui aura vû jouer celle de R A C I N E sans en être ému.

Une seconde vérité qui n'est peut - être qu'une conséquence de la première vérité ; c'est que le plus ou le moins de sensibilité dans un sens , & le plus ou le moins de disposition dans le cerveau à être affecté par les idées , dont ce sens est l'organe , font que le même objet est vû bien différemment par différentes personnes ; il y en a qui aiment les tableaux , sans y appercevoir autre chose qu'un mélange de couleur qui les flatte , tandis que l'œil peintre en saïlit sur le champ toutes les beautés ; & pour sortir des beaux arts , l'enfant ordinaire , en regardant avec plai-

fir un œuillet , voit seulement s'il est rouge ou blanc ; l'enfant destiné , par la nature , à être fleuriste , aperçoit quelques uns de ses caractères ; il lui en échappe un plus grand nombre que T O U R N E F O R T faisoit à sept ans , d'un coup d'œil.

Une autre observation importante , c'est que quoiqu'il ne soit pas ni certain , ni même probable , que les différentes classes d'idées aient leur département particulier dans le cerveau , la nature a cependant voulu , qu'il y eut un enchainement étroit entre les idées du même genre , entre celles que nous devons au même sens , entre celles qui nous sont arrivées en même tems , dans le même lieu , dans les mêmes circonstances , de façon que l'une venant à être réveillée rappelle toutes les autres.

Il est encore prouvé , que , comme une partie du corps acquiert , par la réitération fréquente de certains mouvemens , la facilité de les exécuter avec une vitesse , une force & une précision qui étonnent ; l'organisation , mot par lequel je désigne tout ce qui guide à la faculté de penser , l'organisation dis - je , qui n'est presque occupée que de sensations & d'idées d'un certain genre , peut

en tirer un parti que les personnes moins occupées de cet objet , ou dont cette partie de l'organisation est moins parfaite , ne peuvent pas comprendre.

J'ajouterai , comme une cinquième vérité , que les impressions très fortes , ont sur un cerveau sensible des effets coactifs , qui opèrent des mouvemens involontaires , qu'on ne peut point reprimer. La vue d'une machine nouvelle , dont on lui cache le secret , agite le grand Mécanicien jusques à ce qu'il l'ait découvert ; pourquoi l'idée d'un son , & à plus forte raison , un son quelconque , ne forceroient-ils pas un cerveau que les sons affectent vivement , à l'occuper de musique ?

Enfin , je puis établir ici , fondé sur plusieurs exemples , que chez les hommes doués d'un talent très supérieur , il semble que ce qui dans le cerveau est la cause de ce talent , soit la clef de tous les autres qui ne se manifestent que quand il est développé. CORNEILLE étoit un chétif Avocat , & passoit pour un homme fort au dessous du médiocre , quand il fit ses premiers vers ; qu'elle tête ces vers développèrent ! STONE à 28 ans étoit un garçon jardinier qui ne savoit pas lire , il vit calculer un maison , il étoit né

pour calculer , auffi , trois ans après c'étoit un favant diftingué qui éclairoit les plus grands Géomètres , fur ce qu'il y a de plus difficile en mathématiques : à quinze ans le plus grand Méchanicien de nos jours étoit inepte à tout , fa mère le menoit avec elle chez fon directeur , il l'attendoit dans une antichambre près de laquelle il y avoit un grand horloge ; le bruit du balancier fixa fon attention , il entrevit les rouages à travers les fentes de la caiffe , il fit bientôt ces chefs d'œuvres qui étonnèrent l'Europe , dont il eft aujourd'hui l'un des premiers Académiciens. Le père d'un des plus aimables Poetes d'Allemagne , défefféré de ne pouvoir rien apprendre à ce fils , l'envoya pour dernière reflource à la campagne , chez un homme renommé pour les éducations de cette efpèce , il ne fut pas plus heureux que les premiers maîtres ; mais un livre de Poëfie tombe entre les mains du jeune homme ; l'écorce qui couvroit le Poete s'éclate , il fait des vers , & acquiert rapidement toutes les connoiffances néceffaires à cet art. Je ne citerai point d'autres exemples , ils m'éloigneroient trop de nôtre petit Orphée , auquel il eft bien tems de revenir.

Il eft né avec une oreille exquife &

une organisation disposée à être fortement affectée par la musique ; fils d'un père grand Musicien , & frère cadet d'une sœur dont le jeu a partagé votre admiration , les premiers bruits qu'il a entendu ont été des sons harmoniques ; la corde sensible a été touchée chez lui dès son enfance , sur le champ elle a rendu des sons , & il doit avoir fait de la musique au moment où il en a entendu. Cet empire que l'ame exerce chez tout le monde , sur les organes de la voix , sans les connoître , elle l'exerce , chez un musicien sur les doigts , & l'on peut dire sur tout le corps ; l'instrument est si bien adapté à ses besoins , qu'il en connoît bientôt tous les usages. Il a reçu en naissant cette justesse & cette délicatesse d'organe que le moindre faux ton fait souffrir. C'est ainsi que l'oreille poétique est d'abord blessée par un mauvais vers , pendant que celui qui travaille des vers , & qui n'a d'autre Apollon que les règles , perd la plus grande partie de son tems à examiner s'il y a manqué. La sensibilité & la justesse de l'oreille sont si grandes chez le jeune Mozard , que des sons faux , aigres , ou trop forts font couler ses larmes. Son imagination est aussi musicale que son oreille , elle a toujours

présens une multitude de tons à la fois ; un seul ton donné , rappelle dans le même instant tous ceux qui peuvent former une suite mélodieuse & une symphonie complète. Chez les personnes qui ont quelque talent très supérieur , toutes les idées se présentent sous les rapports qu'elles peuvent avoir avec ce talent ; c'est ce qui étoit bien sensible chez nôtre jeune homme ; il étoit quelquefois porté involontairement , comme par une force secrète , à son clavecin , & en tiroit des sons qui étoient l'expression vive de l'idée dont il venoit d'être occupé. L'on pourroit dire que dans ces momens , il est un instrument entre les mains de la musique , & se le représenter comme composé de cordes montées harmoniquement , & avec un tel art qu'on ne peut en toucher une sans que toutes les autres se mettent en mouvement ; il joue toutes les images , le Poète les vérifie , le Peintre les colore.

Ce jeune enfant a beaucoup de naturel , il est aimable , il a des connoissances étrangères à la musique ; cependant , s'il n'étoit pas musicien , il ne feroit peut-être qu'un enfant très ordinaire. S'il n'étoit pas né fils de musicien , le talent n'auroit peut-

être pas eu occasion de se développer que tard , & ses autres facultés seroient restées enfouies jusques à cette époque.

L'on peut prédire , avec confiance , qu'il fera un jour un des plus grands maîtres dans son art ; mais n'a-t'on pas à craindre , que développé si jeune , il ne vieillisse de très bonne heure ? Il n'est que trop vrai que les enfans précoces ont souvent été usés à la fleur de l'âge ; des fibres trop travaillées , deviennent calleuses & incapables de fonctionner davantage ; mais l'expérience a aussi fait voir quelquefois , que les hommes nés avec un talent particulier pour quelqu'un des beaux arts , se sont soutenus très long - tems ; l'organisation faite pour ce talent joué avec une si grande facilité , qu'elle ne s'use presque point par l'exercice , & l'on voit que le travail ne fatigue point le jeune Mozard. L'œil myope fixé sur les astres se perd , la longue vue attachée à l'observation des insectes se détruit ; chaque espèce de vue fixée sur les objets qui sont à sa portée se conserve bien mieux. Ch. MARATTI fut grand peintre depuis onze ans jusques à 90. & à 70. ans , CORELLI , qui fut jouer du violon aussi-tôt qu'il fut parler , manioit encore à son gré l'ame de ses auditeurs.

Je vous ai entretenu bien long - tems , Messieurs , de l'enfant musicien ; je manquerois à ce que l'on doit à vos vues , si je ne vous rappellois pas un moment à l'enfant moral , qui a bien plus de droit de vous intéresser. Une tête bien organisée paroît faite pour une ame vertueuse & des mœurs douces ; l'expérience l'a vérifié chez plusieurs grands artistes , & le jeune Mozart en fournit une nouvelle preuve ; son cœur est aussi sensible que son oreille ; il a une modestie rare à cet age , rare avec cette supériorité ; on est véritablement édiifié de l'entendre rapporter ses talens à l'auteur de tout don , & en conclure , avec une aimable candeur & l'air de la plus intime persuasion , qu'il seroit impardonnable de s'en glorifier ; l'on ne voit point , sans émotion , toutes les marques de sa tendresse pour un père , qui en paroît bien digne , qui a donné plus de soins encore à la formation de son caractère qu'à la culture de ses talens , & qui parle de l'éducation avec autant de justice que de la musique ; qu'il en est bien recompensé par le succès ; & qu'il est doux pour lui , de voir ses deux aimables enfans plus flattés d'un regard d'approbation , qu'ils cherchent , avec une tendre inquiétude dans ses yeux , que des

applaudissemens de tout un public. Ce seul trait me paroît les caractériser bien avantageusement tous les trois, & ils fournissent deux réflexions, sur l'éducation, qui ne sont nouvelles, je l'avoue, que dans la pratique; l'une, c'est que beaucoup d'hommes qui pouvoient être excellens dans un genre, ne sont que très médiocres, parce que le genre auquel on les a voué n'est point le leur; cette considération, la première qu'on dev. oit faire en se décidant sur le choix d'une vocation, est celle qu'on ne fait presque jamais; au lieu d'essayer un enfant aux différens objets de vocation, comme on essaye le métal à la pierre de touche, pour en connoître la nature, les parens supposent ordinairement que leur volonté sera aisés efficace pour donner la capacité; le succès apprécie la justesse de ce principe. Une seconde réflexion, c'est qu'il seroit fort à souhaiter, que les pères dont les enfans ont des talens distingués, imitassent M. Mozard, qui loin de presser son fils, a toujours été attentif à modérer son feu, & à l'empêcher de s'y livrer; une conduite opposée étouffe tous les jours les plus beaux génies, & peut faire avorter les talens les plus supérieurs.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XVII. DISCOURS.

du 18. Octobre 1766.

*Instita sunt nobis, omnium ætatum omniumque artium
Semina, magisterque ex occulto Deus producit ingenia,*
S E N E C A.

Nous portons au dedans de nous le germe de l'immortalité, & le principe de tous les arts. C'est Dieu qui excite & qui produit le génie.

A Ristide cesse enfin de moraliser. Il ne nous ennuyera plus du panégyrique de sa triste vertu, & de la critique plus fastidieuse encore de nos vices & de nos ridicules. Il s'est jetté dans la métaphysique comme dans un fort, où personne ne prendra la peine de le suivre. C'est le cri de joye que nôtre dernière feuille a fait jeter à quantité de lecteurs. Qu'ils connoissent peu les moralistes! Ils ne rendent pas les armes si aisément. S'ils laissent respirer un moment le public, c'est pour revenir à la charge avec plus de vivacité. La résistance même les anime, en leur faisant connoître que tous leurs coups

R

ne portent pas à faux. Des éloges trop bruyans & trop soutenus pourroient seuls les arrêter. Ils se tairoient alors par modestie ; graces au Ciel , je prévois que nous ne nous tairons pas de long - tems.

Tout le monde n'a pas vû , ce que le jeune MOZARD avoi de commun avec le but que nous nous sommes proposé ; c'est que tout le monde n'a pas le coup d'œil moral. Ce phénomène me paroît tenir aux vérités les plus intéressantes. Que ne puisse je les développer comme je les sens ! Les fleurs dont nôtre Artiste a été couronné , ne seroient peut - être pas sans fruit pour nous.

Un Auteur grave a dit , que l'homme étoit fait pour vivre solitairement dans les forêts , pour marcher le plus souvent à quatre pattes , & ne développer que le degré d'industrie qu'il faut avoir pour satisfaire aux premiers besoins de la nature. Il est surprenant que cet écrivain plein de talens , s'en soit déclaré l'ennemi. Est-ce le langage de la modestie qui ne connoit pas ses avantages , ou qui craint d'en abuser ? Est-ce celui d'une vanité secrète , qui méprise , comme au dessous de soi , des qualités brillantes dont tant d'autres se croiroient honorés ? Est - ce un jeu philosophique , qui hazardé d'abord par plai-

fanterie , est devenu sérieux par entêtement ? Est-ce l'opinion d'un Misantrope , qui dégoûté des hommes , ne connoit qu'un seul mortel digne de penser , d'écrire & de marcher sur deux pieds ? Je n'entreprends pas de résoudre ce problème littéraire. Les Philosophes de nos jours sont en tout impénétrables.

✧ Sans talens , j'ose en soutenir la cause contre cet homme de génie qui l'abandonne. Les grands Artistes en tout genre , ces prodiges si peu communs de l'organisation humaine , me pénètrent d'admiration pour la main toute puissante qui les a formés. Je ne vois pas le Peintre , le Musicien , le Sculpteur. Je ne vois que le mécanisme inimitable de la nature. Mon ame se prosterne avec un respect religieux devant cet esprit créateur , qui se rend en quelque manière présent à mes sens par les vives émotions qu'il y produit. Ce n'est point un sentiment de terreur que j'éprouve , semblable à celui qu'excite l'éclair & la tempête , c'est un mouvement de tendresse & de reconnaissance qui me console , m'élève & me réjouit. La foudre m'annonce un maître redoutable , & le clavecin de Mozard , ou le pinceau de Le Brun , me montrent un père qui se familiarise avec ses enfans , & qui ne dédaigne pas

de jōuer pour ainsi dire , avec eux. Je bénis l'auteur de mon être , de ne m'avoir pas borné à mes premiers besoins , comme un vil esclave qui ne reçoit que sa subsistance la plus étroite , mais de m'avoir prodigué comme à un fils chéri , tout ce qui pouvoit m'intéresser à l'existence qu'il m'a donnée. C'est peu pour lui , de m'avoir accordé ces plaisirs de nécessité , que je partage avec les agents qui me sont subordonnés , plaisirs qui n'apprennent bien qu'il veut conserver son ouvrage , mais qui ne me disent pas encore qu'il a mon bonheur en vue , il m'a rendu capable d'un genre de sensations délicieuses , qui n'entraient pas nécessairement dans le plan de ma conservation , & que je ne puis envisager que comme l'effet d'une prévoyance attentive à mes moindres intérêts. Il a voulu que mes sens , ces sens qui accidentellement s'ouvrent si souvent à la douleur , fussent par un dédommagement avantageux toujours ouverts aux plaisirs , & ces plaisirs qui ne laissent après eux ni les regrets , ni l'accablement , ni l'ennui qu'entraînent à leur suite des ébranlemens plus violens , ces plaisirs qui recréent mes forces au lieu de les afoiblir , qui suspendent mes inquiétudes sans me préparer des remords ; ces plaisirs si doux , si légiti-

mes, si variés, ont encore ce caractère touchant, qu'ils semblent être particuliers à mon espèce. Ils tiennent à l'organisation autant qu'à l'intelligence. Les créatures dégagées de la matière, en paroissent aussi peu susceptibles, que celles qui sont soumises au joug de l'instinct. Cette réflexion me fait entrevoir les ressources de ma nature, & m'annoblit à mes propres yeux. Je ne me plains plus de la portion de biens que j'ai reçue, & du corps auquel je suis enchainé. Qui peut concevoir de quoi mes organes, perfectionnés à un certain point, sont capables? Il est apparent que dans toute la suite des générations humaines, on n'a point encore vû dans aucun mortel, l'artifice de ses sens porté au plus haut degré d'énergie qu'ils puissent acquérir. S'il est possible que ce prodige paroisse un jour sur la terre, heureux le siècle qui le produira! Il verra l'homme, tandis que les artistes les plus célèbres ne nous en montrent que de foibles esquisses. Mais cette capacité qui est dans le plan de la nature, y a-t-elle été mise en vain? Le principe des talens a-t-il été placé dans notre constitution pour y demeurer oisif? C'est ce qu'il faut soutenir pour nous condamner à une vie solitaire & sauvage, qui ne fauroit les développer.

La lumière des beaux arts ne se leva jamais dans les affreuses solitudes des Caraïbes. Jamais ces peuples féroces ne prêtèrent l'oreille aux tendres accords de la mélodie , & n'admirent les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Ils ne connoissent de la peinture que les bizarres couleurs dont ils défigurent leurs traits. Les accents bruyants de leur joye farouche , confondus avec les cris des malheureux dont ils vont faire leur repas , forment la plus ravissante symphonie qui puisse les frapper. Tous ces plaisirs qui dépendent de la délicatesse du sentiment , autant que de celle de l'organe , ces plaisirs que la nature tient en dépôt pour ceux qui la cultivent , & qu'elle refuse à ceux qui la négligent , sont perdus pour eux. En vain elle en a fait les fraix avec une magnificence digne d'elle , ils ne soupçonnent pas même ses intentions , & sont bien éloignés de s'attendrir sur ses bienfaits. Bornés aux mêmes sensations que les singes ou les perroquets , leurs idées & leurs espérances doivent avoir à peu près les mêmes limites. La religion s'élève à proportion qu'on connoit mieux sa dignité , mais quelle opinion ces hommes barbares peuvent - ils avoir de la leur ? Plus foibles , moins agiles , plus dénués , que la plûpart des autres espèces qui peu-

plent avec eux les forêts , ils ne peuvent leur disputer , tout au plus , que l'art de nuire & la férocité.

Une vie qui enfouit ainsi les dons de la nature , feroit-elle l'état de la nature ? Non , nous sommes nés pour vivre en société. C'est dans la fermentation d'un commerce libre avec nos semblables , que s'allume le feu sacré du génie , que se développent & se perfectionnent les talens , que naissent en foule les grandes idées , les sentimens généreux , les actions sublimes. Si R O U S S E A U eut toujours vécu loin des hommes , nous aurions été privés de ce qu'il y a de plus beau dans ses ouvrages , & s'il eut été plus sociable , ses paradoxes en morale & en religion n'auroient jamais paru.

Mais quelles que foyent les ressources de nôtre état actuel , il faut avouer que nos talens y restent bien au dessous du point , où la nature semble avoir eu en vue de les amener. Mille causes inévitables & qui échappent à toute la sagacité humaine , étouffent le germe des plus heureuses dispositions , & ne font sortir le plus souvent qu'un homme ordinaire , du même moule qui produit quelquefois des génies supérieurs. Serai-je donc pour toujours la victime de cette combinaison mal-

heureuse qui présida à ma naissance. Pourquoi des talens qui m'étoient destinés comme à tous mes semblables , formeroient-ils le partage exclusif d'un petit nombre d'hommes privilégiés ? En les admirant , ferai-je réduit à m'affliger sur moi-même , enfant disgracié de la nature , qui méritois d'autant moins ses rigueurs , que je respecte davantage tous ses dons ? Non , elle remplira tôt ou tard son plan. Elle saura dégager mes organes du sédiment grossier qui en altère la délicatesse & la pureté. La même révolution qui perfectionnera mes sens , élèvera mes idées. Je ferai délivré du poids de ma médiocrité , pour la vertu comme pour le plaisir. J'écoute avidement les promesses mystérieuses de la religion. Ma raison elle-même , les appuye. Je dirai plus , le sentiment , cette voix intérieure & puissante de l'ame , qui parle quelquefois lorsque la raison se tait , ou plutôt qui fournit à la raison les premiers principes sur lesquels celle-ci s'appuye , pour s'élever à des vérités plus éloignées , le sentiment m'entraîne invinciblement à penser , que mon état présent n'est qu'une ébauche grossière d'un état plus parfait. Je reconnois le cri de la nature , qui demande le développement de ses forces , à cette émotion involontaire , qui me saisit à la vue des hom-

mes supérieurs. Lorsque je vois le jeune Mozard , créer en badinant ces symphonies tendres & sublimes , qu'on prendroit pour le langage des immortels , toutes les cordes de mon organisation résonnent , pour ainsi dire , l'immortalité , comme toutes les puissances de mon esprit la désirent. Emporté par une délicieuse illusion , au-delà de cette sphère étroite qui borne mes sens , peu s'en faut , que je ne prenne cet enfant chéri du ciel , pour un de ces génies purs qui habitent l'heureux séjour qui m'est destiné.

Si les talens distingués peuvent nous inspirer cet enthousiasme d'admiration & de confiance religieuse , qui oseroit encore les mépriser ? Qui pourroit nous exhorter sérieusement à un genre de vie qui les excluroit tous ? Ils nous soutiennent contre le mépris de nous-mêmes , ce poison de nos espérances & de nos vertus ; en relevant l'espèce , ils relèvent l'individu , qui se console de sa foiblesse actuelle , par l'idée des forces que la nature lui tient en réserve. On peut dire , que les hommes heureusement organisés , font pour nous , dans le système de l'humanité , le même effet que les astres dans celui de l'univers. Ils nous en font concevoir l'immensité , que sans eux nous n'aurions pas soupçonnée.

Non seulement les beaux arts nous montrent de loin , la perfection dont nous sommes susceptibles , mais ils rendent aux mœurs le service qu'ils en ont eux mêmes reçus : fruits de l'urbanité , ils l'entretiennent & l'augmentent. Ils jettent dans les esprits des idées d'élégance & de proportion , qui par une gradation insensible , s'étendent jusques sur nos rapports moraux. L'homme est fait pour sentir vivement le beau , où qu'il se trouve. Il semble que le goût pour l'harmonie , dans les choses naturelles , tienne au même principe qui nous la fait aimer dans l'ordre social , & qu'un de ces sentimens ne puisse être mis en jeu , sans donner à l'autre plus d'activité , comme on ne peut toucher une corde , sans ébranler celles qui sont à l'unisson. Il est difficile de concevoir , qu'un homme puisse avoir ce coup d'œil rapide , qui mieux que la pesante analyse des règles , apprécie les beautés de la nature , sans avoir en même tems cette finesse de tact qui , mieux que la froide raison , fait les bienséances du devoir. Celles-ci peuvent , il est vrai , céder à l'impression plus puissante des passions. Mais quoi de plus propre encore à les affoiblir , ces passions dangereuses , que les douces occupations de l'artiste. On ne peut fixer sa vuë sur les prodiges de symétrie & de régularité , que la sagesse infinie produit de toutes parts , & appliquer toute son industrie à les imiter , en recherchant les principes sur lesquels elle se dirige , & les loix qu'elle suit , sans se pénétrer en quelque manière , de l'esprit de ce grand Etre qui vivifie , qui conserve , qui embellit tout ce qu'il touche , & comment une ame une fois embrasée de ce beau feu , pourroit-elle brûler de ces goûts

féroces & grossiers , dont l'effet naturel est de défigurer la terre , & de désoler l'humanité ?

L'expérience a , dans tous les tems , justifié ce raisonnement. On fait , avec quels soins & quel succès , les Grecs cultivèrent les beaux arts. La musique chez ce peuple , philosophe autant que sensible , entroit comme partie essentielle dans l'éducation du Citoyen. Ils ne croyoient pas , qu'une ame accoutumée aux douces sensations qu'elle excite , put supporter les mouvemens impétueux & discordans de la sédition & de la cruauté ; & il faut convenir , qu'aucune nation ne porta plus loin la douceur des mœurs , la délicatesse des sentimens , la généreuse amitié , la bienfaisance , & toutes les vertus de la société.

N'outrons pas cependant à cet égard : S'il est bon pour l'honneur de l'humanité , qu'il y ait quelques artistes illustres , répandus sur la face de la terre , il faut pour son bonheur , qu'il y ait infiniment plus de laboureurs , de manœuvres & d'artisans. Peu de mortels sont heureusement nés pour les beaux arts , & l'éducation ne sauroit suppléer à ce défaut naturel. On voit quelquefois des hommes sans talens , réussir à force de travail , à donner une certaine correction à leurs ouvrages , mais jamais il ne leur imprimeront le caractère original du génie , ce sceau de l'immortalité , qui ne peut être ni contrefait , ni méconnu. Le même degré d'application sur des objets plus utiles ou plus à leur portée , les auroit mis en état de servir la patrie avec succès. Ils auroient été citoyens & ils ne sont rien ; ils auroient mérité l'estime du public , & ils ne s'attirent que le mépris des connoisseurs. Qu'un écrivain qui consacre ses travaux à l'utilité de ses compatriotes , en-

nuye quelquefois ses lecteurs, on doit le lui pardonner. Il n'avoit pas promis du plaisir, il vouloit instruire & corriger, & dans un projet de cette nature, il est toujours beau d'avoir ôsé. Mais qu'un artiste, qui n'a de mérite qu'autant qu'il plaît, prétende à mon admiration sans avoir le secret de m'intéresser, je m'irrite autant de l'insulte qu'il fait à mon goût, que je suis indigné de sa ridicule présomption. Pésés cette réflexion, parens prévenus à l'excès pour vos enfans, qui souriés avec tant de complaisance à leurs plus foibles essais, qui dans tout ce qu'ils font, croyés voir ces traits de force & d'énergie qui décèlent les talens, qui ne parlés que d'eux, afin qu'on ne parle que de vous. Je les plains; ils tiendront leur vocation de vôtre orgueil, & non de la nature; & le succès en sera aussi humiliant, que vos espérances étoient fastueuses. Vous voulés leur donner des ailes, & ils n'apprendront pas même à marcher.

Il est un talent commun à tous les hommes, c'est celui de faire le bien. Pour réussir dans cet art, il ne faut que le vouloir. Il est en même tems, & le plus aisé & le plus glorieux, & c'est en l'exerçant, qu'on peut esperer de voir se ranimer un jour, ce feu primitif du génie, qui languit sous la cendre, en attendant que des circonstances plus heureuses lui permettent d'éclater. Hommes médiocres, tournons de ce côté là tous nos vœux & tous nos efforts. Le champ est immense, & jamais la Grèce ne décerna de plus belles couronnes, que celles qui nous attendent.

A Lausanne, chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

A R I S T I D È
O U
L E C I T O Y E N .

XVIII. D I S C O U R S .

du 25. Octobre 1766.

M E S S I E U R S ,

JE suis un bon Campagnard, ni noble, ni païfan, d'un bon âge encore, jouissant d'une santé ferme & d'un joli Domaine, sans dettes, sans procès, sans reproche du côté de la probité, avec assez de bon sens pour faire, (suivant moi) moins de folies que mes voisins, & pour ne pas me mêler trop de leurs affaires. Il semble qu'avec cela je devrois être heureux, point du tout. J'ai le malheur d'être mari d'une femme qui a été élevée en ville, & pere de deux filles qui voudroient y être élevées aussi. Vous voyés déjà par là toute l'étendue de mon malheur; sans détester absolument le séjour de la ville, je préfère de beaucoup celui de la campagne, que je ne pourrois quitter sans me ruiner absolument. Ma

les plaisirs , s'imagine qu'elle feroit beaucoup mieux en ville ; & ses filles , (car je n'ose les apeller miennes) , comme de vrais enfans gâtés , voudroient changer de sejour comme de poupée. J'aime ma femme & mes filles , malgré leurs défauts , mais j'aime aussi leur vrai bonheur , qui se trouve en oposition avec leurs désirs , & j'aime encore par dessus tout la paix & la tranquillité ; le moyen de concilier tout cela ? Du matin au soir ce sont des raisonnemens , des exemples , des crialleries , des supplications , des menaces & des bouderies qui ne finissent point. “ Comment , me dit ma chère
 „ femme en se rengorgeant , est - il possible qu'on m'enterre ainsi dans un
 „ trou de village ! moi qui n'y étois point acoutumée ; voilà pourtant ma cousine
 „ G . . . qui n'est pas plus que moi qui a engagé son mari à demeurer à L ;
 „ j'y ai toutes mes amies , mes connoissances , & ici pas une ame à voir ” .
 Et puis , voilà des fleuves de larmes , & mes filles qui se mettent aussi à pleurer ; enforte que moi qui suis bon dans le fonds , je suis sur le point de faire *chorus* , & de me laisser séduire par ce Trio féminin ; je n'ai d'autre parti à prendre

que de me fauver, & d'aller dans mes champs déplorer inutilement le malheur que j'ai de n'être pas vieux garçon.

Un autre jour on m'entreprend avec des raisons plus spécieuses; " Nous avons
 „ deux filles, dit-on, qui promettent
 „ pour la figure & le génie, (notés
 „ que ma femme trouve qu'elles lui res-
 „ semblent); il faudroit pourtant leur
 „ donner une certaine éducation, des
 „ maîtres à danser, & à chanter; je
 „ voudrois qu'elles fussent la Phisique,
 „ se tenir droites, & se présenter com-
 „ me il faut dans les bonnes compa-
 „ gnies; elles n'auront pas du bien, mais
 „ si elles étoient un peu bien élevées,
 „ elles trouveroient des bons partis, auf-
 „ si bien que Mademoiselle.... & Ma-
 „ demoiselle.... qui sont à présent de
 „ grosses Dames". Nos filles qui sont
 tout oreilles à ces beaux propos, ne man-
 quent pas d'apuyer leur folle de mere,
 & de me sauter au cou: *Ah! mon cher
 Papa, s'il vous plait, je vous aimerai tant,
 allons demeurer à L....; Ma sœur, nous
 irons à L...., nous aurons de belles ro-
 bes, de belles coeiffures, & nous verrons
 tant de belles choses....; J'ai beau repré-
 senter que tant de science & de belles*

manières ne sont pas nécessaires à des filles de campagne, qui seront fort heureuses d'épouser leurs semblables ; que pourvû qu'une femme sache tous les ouvrages nécessaires, lire, écrire, chiffrer, tenir en ordre son ménage, donner les premiers principes d'éducation, cela suffit ; *c'est bon pour des manans*, me dit-on, en levant les épaules. Je prends la liberté, avec le respect & l'humilité convenables à un mari, de rapporter quelques exemples de filles de ville très bien élevées, sachant la physique &c. &c. &c., & qui se font très mal conduites, de filles de village dépaissonnées par des Messieurs de ville qui se moquent d'elles, & mangent leur bien, de bonnes ménagères de campagne qui valent bien pour le moins ces fines Dames de ville ; je prie de considérer que tout le revenu de nôtre domaine ne suffiroit pas pour la moitié des dépenses superflues de la ville, & que pour vivre honorablement, il faut premièrement pouvoir vivre &c. : On ne m'écoute pas, je suis un *ridicule*, un *païsan*, un *avare* ; je me tais & je suis encore.

Hier, ce fut bien pis ; Madame ma femme étoit allée avec une de ses Dames du voisinage qui passe l'hyver en ville,

& l'été à la campagne, pour le coup on eut dit que la tête lui avoit tourné. On avoit proposé une partie de Wisk que par fausse honte elle n'avoit osé refuser, & n'y entendant rien, elle avoit perdu sa prise, comme de raison. Sa fille y avoit fait la plus sotté figure du monde, & son air gauche comparé avec les façons aisées des Demoiselles de la maison avoit fait sur la mere la plus douloureuse impression. On s'en prit à moi, j'eus recours à ma ressource ordinaire, celle de la fuite.

Enfin, j'ai pensé à vous écrire, Monsieur, pour vous demander conseil, & pour vous prier d'inferer ma Lettre dans quelqu'une de vos feuilles; car ma femme a voulu les avoir, sans doute, parce qu'elles viennent de la ville, & elle les lit avec ses filles avec autant de dévotion que la Bible, pour le moins. Peut-être que l'exposition fidèle de ses raisonnemens ridicules, la frapera plus que les miens les plus sensés, surtout si vous y ajoutés vos bons avis dont elle a grand besoin. Je pourrai aussi dans la suite vous communiquer mes réflexions sur cette fureur qu'ont tous nos campagnards d'aller demeurer en ville, manie ruineuse qui dépeuple les villages, détruit l'agricultu-

re , & peuple les villes de fainéans ; en attendant , aidés je vous supplie , dans cette circonstance critique ,

Votre très-malheureux serviteur

à M..... le 8. Aoust 1766.

CLAUDE RUSTIQUE.

R E P O N S E.

VOtre stile naïf me plaît , Monsieur Rustique , votre candeur & cette bonne humeur à l'épreuve de tant de tracasseries domestiques , mériteroient sans doute un meilleur sort , vous êtes à plaindre , mais permettez moi de vous le dire avec franchise , la bonhomie a été chez vous poulée à l'excès.

Vous me marqués de la confiance , & je vous dois mes *bons avis* plutôt qu'à Madame votre épouse , c'est à vous à lui donner les vôtres , puisque vous devés être le premier de ses amis.

Ce prétendu *amour de la paix* dont vous vous parés , n'est à mes yeux qu'une coupable indolence , une foiblesse qui per-

pétue la guerre, & donne prise chaque jour sur vous à cette ennemie de votre tranquillité, que vous n'osés combattre qu'en fuyant.

Vous aimés, dites vous, *vôtre femme*, & vous souffrés qu'elle passe sa vie dans l'oubli d'un de ses premiers devoirs ! C'est avec le ton le plus sérieux & le plus ferme, qu'il falloit le lui représenter dès la première année de votre mariage ; il s'agit pour vous de la chose du monde la plus importante, de votre état dans la société : Cet état que vous aimés, elle voudroit vous le faire perdre, & peut-être vous en donner un indigne de vous.

Vous lui avés laissé prendre pour la ville & ses plaisirs les plus frivoles, un goût d'autant plus fort & plus difficile à détruire, qu'il paroît plutôt fondé sur son imagination séduite & frappée dans sa jeunesse, que sur la réalité.

Les ames de vos filles ont été nourries dans ce goût, joint à des idées d'ambition aussi vaines que ridicules, pendant que votre séjour à la campagne vous fournissoit une heureuse occasion de leur donner sans obstacle, la plus

excellente éducation , & de leur inspirer ces principes sûrs & ces goûts solides , sur lesquels se feroit établi le bonheur de leur vie entière,

N'avez-vous point trop attendu ? Serait-il tems de ramener vôtre femme en la faisant remonter aux grands principes de ses devoirs , aujourd'hui que l'habitude du dégoût de son état est enracinée ?

Embarassé de vôtre situation malheureuse , je viens d'en parler à Madame N.

„ Nous pensons différemment Madame Rustique & moi , m'a - t - elle dit ,
 „ mon goût pour la campagne est aussi
 „ décidé que sa passion pour la ville ,
 „ mais je n'ai garde de le faire connoître à un mari complaisant , qui ne
 „ pourroit voir sans peine , mes goûts
 „ en opposition avec ses devoirs. Je l'épousai campagnard , nous vivions heureux ; des occupations importantes l'ont attiré en ville , il y est établi d'une manière plus avantageuse à sa famille , & il y sert plus utilement sa patrie. Dans ces nouvelles circonstances , nous nous sommes fait un autre genre de bonheur , le goût de la campagne me reste , mais sommes nous

» au monde pour y satisfaire tous nos
 » goûts , plutôt que pour y faire tout
 » le bien possible , chacun dans sa po-
 » sition ? Si tout homme est obligé d'ai-
 » mer cet état qui le rend utile , toute
 » femme est obligée d'aimer celui de son
 » mari , elle n'en a point d'autre ; l'in-
 » fluence d'une femme dans l'enceinte
 » de sa famille & de sa maison , plus
 » grande peut-être que celle de l'hom-
 » me , est bien marquée & bien recon-
 » nue , mais au dehors , quelles sont nos
 » relations , que pouvons-nous & que
 » sommes-nous sans nos maris ? C'est
 » en nous attachant à eux , en les ai-
 » dant de tout ce qui est en nôtre pou-
 » voir , que nous acquerrons une exis-
 » tence réelle dans la société.

» Une femme , qui pour satisfaire ses
 » caprices , voudroit faire abandonner à
 » son mari l'état qui le rend utile , ne
 » se rend-elle pas bien coupable ? ne
 » se dégrade-t-elle pas elle-même avec lui ?

Si Monsieur Rustique avoit présenté à
 tems ces idées à sa femme , jamais elle
 n'auroit pensé à faire un joueur de Wisk
 de ce sage campagnard.

Ces réflexions de Madame N... m'ont
 paru très sensées ; mais peut-être que

quelques exemples que je pourrois y ajouter , frapperoient encore plus efficacement Madame Rustique.

Lifette , cette blanchisseuse si jolie & si propre , s'est mariée à un ferrurier ; deux jours après la nôce elle recula quelques pas , en voyant la noirceur de son mari ; elle l'avoit toujours vû dans ses habits les plus propres , du moins ne lui avoit-il jamais laissé appercevoir l'empreinte du charbon sur son visage ; peu à peu elle s'accoutume à cet objet , elle ne voit bientôt en lui qu'un homme utile à la société & à sa maison ; habile dans son art , il est recherché de chacun ; elle prend son parti de bonne grace , elle établit son étendage loin de la forge de son époux , ils se revoient avec tendresse dans les heures des repas & du repos , ils font dans l'aisance , ils ne craignent point une famille nombreuse , ils chomment gayement les jours de fete avec leurs parens & leurs amis , ils vivent heureux.

Des exemples tirés de ces états , moins faciles à supporter que celui de Madame Rustique , ne pourroient-ils pas contribuer à reformer ses idées ? Ils fournissent sans doute des objets de dégoûts

plus prochains & plus réels que ceux que pourroit offrir la vie des champs, cette vie qui a tant d'attraits pour de certaines ames, dont les plaisirs sont vrais, sans mélange, & toujours renaissans.

Madame Rustique qui a déjà un peu respiré l'air du beau monde, ne fera pas touchée peut-être, d'un exemple aussi subalterne. Ofrés à ses yeux celui de Julie; elle étoit l'ornement de la société, la gloire & les délices d'une famille nombreuse & chérie; aujourd'hui elle vit à la campagne avec son mari, leurs enfans sont élevés dans les principes de cette éducation vertueuse qu'ils tiennent de leurs ancêtres; là elle nous fait voir que ce siècle heureux, célébré par les Poëtes, où les graces de la politesse & du sentiment s'allioient à la simplicité & à l'innocence, ne doit pas être placé au rang des fables.

Son époux n'a pû servir son Prince ni dans le militaire, ni dans les emplois civils; il s'est retiré dans ses terres: Pere de chacun de ses Vassaux, il les soulage dans leurs maux, il leur aide à perfectionner sous ses yeux l'agriculture & la vertu, il augmente leur prospérité,

leurs revenus , les siens , & ceux de l'état ; sa digne Epouse partage tous ses soins ; elle s'occupe avec un tendre intérêt du bien de ces chers laboureurs , & de concert avec lui , elle travaille à former des enfans capables de leur succéder dans le noble emploi de rendre des hommes heureux , & de servir la patrie.

Puissent ces exemples & ces réflexions , contribuer à vôtre tranquillité , & à celle de tous les maris dont les femmes ne sont pas raisonnables !



*A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.
 Chez qui on trouve un grand assortiment de Li-
 vres en Latin, en Italien, en François & en Es-
 pagnol, à très-juste prix.*

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XIX. D I S C O U R S .

du 1. Novembre 1766.

„ V Ous avez , Messieurs , invité dans
„ votre programme le Cultivateur ,
„ le Médecin , le Botaniste , le Pharma-
„ cien , le Citoyen reformateur sans vo-
„ cation , le Champion de la religion ,
„ l'Observateur , l'Antiquaire , le jeune
„ Poète &c. à vous faire parvenir leurs
„ idées , en les assurant que vous vous
„ feriez un devoir de les communiquer
„ au Public. Il ne faut pas douter qu'il
„ ne vous soit parvenu bon nombre de
„ pièces , que le public auroit peut-être
„ reçues avec autant de satisfaction , que
„ celles que vous lui avez données de
„ votre propre fonds. En les publiant ,
„ vos feuilles n'auroient peut - être pas
„ été plus goûtées , mais vous auriez
„ au moins intéressé les Auteurs de ces
„ pièces à la lecture de vos feuilles. J'en
„ juge par moi-même ; j'ai pris la li-
„ berté de vous adresser quelques pages
„ de mes idées , je ne dirai pas sur quel
„ sujet , j'en croyois la matière impor-
„ tante , je les croyois solides & passa-

„ blement écrites ; il est plus que proba-
„ ble que je me suis trompé , puisque
„ vous n'en avez pas fait usage. Je me
„ flattois chaque samedi de me voir im-
„ primé , & je ne recevois jamais vos
„ feuilles sans quelque émotion. Un jour
„ j'allai la prendre moi - même , celui qui
„ me la remit me dit beaucoup de bien
„ de la feuille du jour. C'est sûrement
„ mon ouvrage , me dis - je en moi-mè-
„ me. Jugez de ma surprise en voyant
„ que je m'étois trompé. Cela fut cause
„ que je trouvai vôtre feuille détestable ,
„ je le dis sans détour à Mr. Grasset ,
„ qui m'assura que je serois content de
„ celle du samedi suivant ; je ne doutai
„ pas cette fois , que cette feuille an-
„ noncée avec tant d'emphase , ne fut
„ admirable en effet , puisque je m'atten-
„ dois à y trouver mon ouvrage , si non
„ en entier , du moins en partie. Sur
„ la fin de vôtre dixieme discours , vous
„ demandés des excuses à ceux qui vous
„ avoient adressé des Lettres , de ce que
„ vos arrangemens ne vous avoient pas
„ permis de les publier , je pris ces ex-
„ cuses pour moi , espérant de voir re-
„ parer au plutôt ce retard , d'autant
„ plus que mon petit essai ne renfermoit
„ rien de ce que vous avez si sagement
„ proscriit dans vos feuilles , il n'atta-

„ quoit ni la Religion , ni les bonnes
 „ mœurs , il n'étoit ni fatirique (a) ,
 „ ni malicieux , ni médifant ; j'aime à
 „ croire qu'il s'est perdu par quelque ac-
 „ cident : mais j'ai trop d'amour propre
 „ pour m'exposer à un nouveau refus ,
 „ & à me voir préférer quelques Let-
 „ tres pareilles à celles des empoison-
 „ neurs de vôtre quatorzieme discours ,
 „ dont je vous avoué que j'ai été très
 „ mécontent , je suis perfuadé qu'elle
 „ renferme un grand sens , mais j'ai été
 „ humilié de ne pouvoir pas le faifir.
 „ Je voudrois , Messieurs , avoir l'hon-
 „ neur de vous connoitre tous , ou feu-
 „ lément quelqu'un d'entre vous , pour
 „ vous en demander l'explication , que
 „ personne n'a pû me donner jusqu'à
 „ présent , non plus que de quelques
 „ autres endroits de vos feuilles , qui
 „ m'ont paru obscurs. Je vous crois con-
 „ vaincus de cette vérité , que la clarté
 „ fait le premier mérite du ftile , & si
 „ j'ai eu le malheur de ne pas vous en-
 „ tendre , je n'en accuse que mon peu

(a) Vous ne voulés pas Messieurs , qu'on
 vous adresse des traits fatiriques & malicieux ,
 vous avez raison. Quelques personnes ont
 pourtant trouvé , tant le monde est méchant ,
 ce petit défaut sur la fin de vos onzieme &
 douzieme Discours.

„ de pénétration. J'espère que si vous
 „ avez été choqués de ma présomption ,
 „ lorsque je me suis attendu que vous
 „ inférieriez mon foible essai dans une
 „ de vos feuilles , vous louerez d'un au-
 „ tre côté ma modestie , lorsque je me
 „ mets pour la pénétration , au dessous
 „ du simple payfan. Il n'est pas douteux
 „ que vous ne foyez très intelligibles ,
 „ puisqu'il paroît par vôtre onzieme Dif-
 „ cours que de simples Villageois vous
 „ comprennent fort bien , & qu'ils font
 „ par la lecture de vos feuilles , plus que
 „ par celle de la Sainte Ecriture , em-
 „ brafés de l'amour de la vertu , au point
 „ de former un établissement très louable
 „ & fans exemple , pour la réuffite du-
 „ quel je m'intéresse infiniment (b) , de
 „ même qu'au bon succès que vous de-
 „ vez attendre de vos veilles , ayant l'hon-
 „ neur d'être très parfaitement ,

*Vôtre très - humble & très-
 obéissant serviteur ,*

STUPIDE.

(b) On auroit généralement souhaité de sa-
 voir quelle est la Communauté qui , sous la con-
 duite de son respectable Pasteur , donne un si bel
 exemple à tout le pays , & cela non point par
 une vaine curiosité , mais pour lui donner les
 éloges qu'elle mérite.

R E P O N S E .

M O N S I E U R ,

Eclairés par la lumière de l'amour propre, nous ne nous sommes pas mépris un seul instant sur le véritable sens de votre lettre, ni sur le ton désobligeant que vous feignés de prendre, pour exprimer avec plus de finesse des sentimens tout-à-fait flatteurs. Quand la chose ne parleroit pas d'elle-même, le nom que vous vous donnés au bas de votre Lettre, suffiroit seul pour faire juger dans quel sens il faut prendre ce qu'elle contient. Il fauto aux yeux que les jolies duretés que vous nous dites, & les traits satiriques que vous semblés nous décocher, ne partent pas plus du cœur, que l'aveu d'une stupidité dont vous êtes bien éloigné de convenir. Personne assurément ne prendra au pied de la lettre, le recit aussi agréable que naïf, que vous faites de votre impatience en attendant la publication de votre pièce, de votre émotion au moment que vous croyés la tenir entre les mains, de votre mauvaise humeur en voyant votre espérance trompée, de votre courroux contre nos feuilles & leurs Auteurs. Il faudroit être éfectivement stupide, pour ne pas sentir que le

ridicule que vous vous prêtés , est un jeu de vôtre imagination , & que celui que vous nous donnés , part de la même source. Qui pourroit se persuader , qu'ayant pris la peine de lire nôtre premier Discours , vous ayez cru y voir que nous invitons le Cultivateur , le Médecin &c. à nous faire parvenir leurs idées ? Qui pourroit s'être mis dans l'esprit que nous nous sommes assujettis à donner au Public tout ce qui pourroit nous être adressé , & à le donner au moment de la reception , comme si c'étoit des Lettres de change à vue. Qui ne riroit avec vous de l'impatience d'un Ecrivain amoureux de son ouvrage , qui s'écrie , que mes petits sont beaux ! & qui soupire après le moment où ils paroîtront au grand jour. D'un autre côté , vous êtes trop juste , Monsieur , pour attribuer à de mauvaises intentions , d'innocentes plaisanteries , ou quelques traits contre le vice , dont on défavoue toute application. Vous êtes trop instruit , pour n'avoir pas fait aussi bien que nous , le vrai sens de l'Avis sur les Poisons , & vous pensés trop bien , pour ne pas en approuver l'idée , en vous félicitant de n'être pas du nombre des empoisonnés. Enfin , pourquoi mettriez - vous dans le rang des chimères , l'établissement d'une société de payfans vertueux ? Pourquoi

regarderiez-vous comme impossible ; qu'un Pasteur eut pû prendre dans les écrits, ou dans la conversation de quelques amis de la vertu, l'idée d'un Institut tel que celui dont nous avons embelli nos feuilles. A propos, de quoi nous attribueriez-vous l'orgueilleuse bêtise, de prétendre que nos enais, que ces bons Villageois ne lisent point, ont produit plus d'effet sur leur esprit, que l'Écriture Sainte qu'ils lisent tous les jours.

Voilà des réflexions qui se présentent naturellement, mais que tout le monde n'auroit pas fait, si vôtre Lettre fut restée sans réponse. Seroit-ce lui ôter de son sel que de le faire appercevoir ?

M O N S I E U R A R I S T I D E ,

» **J**E vous lis, & qui plus est je vous
 » admire ; parler raison & vertu dans
 » un siècle, dans un pays où l'on ne s'en
 » soucie guères, & trouver des lecteurs,
 » c'est un problème que je donne à ré-
 » soudre à tous nos Prédicateurs. Vous
 » en conclués qu'il y a encore de bonnes
 » ames, & que vôtre feuille se soutiendra,
 » je le souhaite : mais je ne fais si ce rai-
 » sonnement est bien logique ; sans vou-
 » loir dénigrer trop le genre humain, il
 » est probable que beaucoup de ces hou-

„ nêtes gens vous lisent par ostentation ,
„ ou par goût pour la nouveauté, deux
„ girouettes qui tournent à tous vents.
„ D'ailleurs , sans exagérer , vos partisans
„ sincères ne font pas la milliême partie
„ du public , & pour peu qu'il s'en dé-
„ tache , il est à craindre que le tabac &
„ le poivre n'en reçoivent la plus grande
„ sanctification. Considérés encore que
„ ces honnêtes gens sont précisément ceux
„ à qui vos bonnes choses sont les moins
„ nécessaires , & que si leur vertu ne tient
„ qu'à des feuilles , elles pourroient bien
„ ne pas avoir la force de les soutenir.
„ Vous me direz qu'elles détermineront
„ les indéterminés entre le vice & la ver-
„ tu , à préférer cette dernière ; j'en dou-
„ te fort. Les meilleurs raisonnemens ne
„ tireront pas du doute & de l'irrésolu-
„ tion , ceux que l'Écriture Sainte , l'é-
„ ducation , les exemples , & leur pro-
„ pre expérience y ont laissé. Vous avez
„ encore , dites - vous , quelques unes de
„ nos vertus à présenter , & le magasin
„ abondant de nos vices & de nos ridi-
„ cules à épuiser ; je conviens qu'il y a
„ de quoi remplir bien des feuilles : mais
„ vous ne nous donnerés jamais tous les
„ éloges que nous croyons mériter , &
„ nous ne nous appliquerons pas un iota
„ du mal que vous dirés du genre hu-

„ main. Nous pourrons , il est vrai , y
 „ reconnoître nos chers parens , amis ,
 „ voisins , & connoissances , & rire à
 „ leurs dépens ; ç'est quelque chose : Mais
 „ il n'est point nécessaire d'aide & d'ai-
 „ guillon pour cela ; il n'y a point d'af-
 „ semblée , ni d'heure dans le jour , où
 „ nous n'ayons le plaisir d'entendre , &
 „ de dire tout le mal possible de nôtre
 „ prochain.

„ Par toutes ces considérations , il y a
 „ quelque aparence que vôtre ouvrage
 „ tombera s'il n'est pas mieux étayé ; ce
 „ seroit dommage , & comme je m'y in-
 „ tresse beaucoup , j'ai cru devoir vous
 „ proposer quelques expédiens , pour pré-
 „ venir cette chute presque inévitable ,
 „ pour en rendre l'attrait plus général , &
 „ le faire lire aux jeunes gens du bon ton ,
 „ & aux femmes du bel air , classe nom-
 „ breuse & lucrative ; (car quoique vôtre
 „ Libraire soit sans-doute , de ces honnêtes
 „ gens qui font le bien pour le bien même ,
 „ il ne convient cependant pas de le
 „ ruiner).

„ Or comme rien n'excite plus la curio-
 „ sité des hommes , que ce qui flatte leurs
 „ passions & leur donne les moyens de
 „ les satisfaire ; il me paroît qu'en leur in-
 „ diquant des voyes sûres , promptes & fa-
 „ ciles pour s'enrichir , s'élever , ou s'amu-

„ ser en se ruinant avec éclat , vous au-
 „ rés à peu près autant de lecteurs qu'il y
 „ a d'individus dans la société.

„ Vous pourriez par exemple , consacrer
 „ une centaine de feuilles aux moyens de
 „ s'emparer honnêtement du bien d'autrui ;
 „ donner les règles toutes calculées des
 „ fonds placés prudemment , des mono-
 „ poles , des falsifications , des ufures ,
 „ des prêts sur gâges , &c. le secret de ga-
 „ gner toujours au jeu , de ne point payer
 „ ses créanciers , d'attirer subtilement les
 „ héritages , & mille autres routes qu'un
 „ ARISTIDE doit se faire un devoir d'en-
 „ seigner à ses concitoyens.

„ Je crois que 80. feuilles suffiront à
 „ peine pour les moyens de s'attirer de la
 „ considération , de se donner un nom ou
 „ un titre qui vaille la peine d'être pro-
 „ noncé ; les livres , les projets , les voya-
 „ ges , les Brevets , les Patentes , les bâ-
 „ timens , les repas , les équipages , les
 „ habits , les domestiques , les singulari-
 „ tés en tout genre &c. Les routes fou-
 „ terraines , les brigues secrettes , les ca-
 „ lomnies adroites , les présens faits à pro-
 „ pos , les amitiés feintes , les offres de
 „ services , les menaces , les promesses &c.
 „ Voilà le plus beau champ du monde ;
 „ quand ces deux sujets seront épuisés , le
 „ troisième est inépuisable. Ainsi je ne ten-

„ terai pas seulement d'indiquer les divers
„ moyens inventés & à inventer , pour
„ tuer le tems , & pour répondre aux fan-
„ taisies infinies des sens & de la vanité ;
„ le goût seul fourniroit matiere à mille
„ volumes plus gros que le Cuisinier
„ François ; & si vous y joignés ce que
„ l'on appelle le bon goût , le bon ton &
„ les modes ; quel immense Magazin ! A
„ l'égard des modes , feriez-vous si mal
„ de joindre à chacune de vos feuilles , si-
„ non une Poupée , du moins une Estam-
„ pe de Paris bien enluminée , & avec les
„ explications nécessaires ? Je vous garan-
„ tiróis au moins dix milles souscriptions
„ feminines de plus. Je ne doute pas mê-
„ me que cette idée ne prit chez les hom-
„ mes , car il convient qu'ils soyent aussi
„ à la mode ; j'en atteste les petits cha-
„ peaux & les grandes bourses modernes ;
„ Dans ce cas là , il faudroit aussi une Es-
„ tampe masculine. Pour rendre ces nou-
„ veautés plus intéressantes , vous pour-
„ riez leur donner le nom de quelque na-
„ tion bien étrangère , ou plutôt bien
„ étrange ; ainsi au lieu de la Grecque qui
„ commence à s'user , quel plaisir de di-
„ re d'après vous , avec une emphase bien
„ dédaigneuse : *Madame K. . . . avoit hier*
„ *une Iroquoise d'un maussade superlatif ; le*
„ *petit Z. . . . s'est donné un Toupinambou qui*

„ *fait horreur* ; & quand les noms des na-
 „ tions vous manqueroient , vous auriez
 „ ceux des hommes ou des femmes célè-
 „ bres, & des événemens bons ou mauvais.
 „ Voilà une légère Esquisse , une idée d'idée ,
 „ que votre imagination pourra pousser aussi
 „ loin qu'il conviendra ; mais j'allois oublier
 „ une chose essentielle : Il faut absolument chan-
 „ ger votre stile ; il est d'une pesanteur affom-
 „ mante pour tout ce qui ne s'appelle pas gens de
 „ bon sens. Si vous voulez être lû , imitez nos
 „ inimitables modernes , le sublime ténébreux
 „ paradoxal d'*Héloïse* & d'*Emile* , le voluptueux
 „ turlupinage du *Dictionnaire Philosophique* , la
 „ fidélité falsifiante de la *Philosophie de l'His-*
 „ *toire* , & la causticité calomnieuse de l'*Es-*
 „ *pion Chinois* ; mais il importe sur-tout d'y
 „ glisser au moins à chaque page , des impié-
 „ tés délicates , de fines plaisanteries sur la Re-
 „ ligion & l'histoire des Juifs. Peut-être pour-
 „ res vous venir à bout par là , de faire défen-
 „ dre votre feuille ; & c'est précisément alors
 „ qu'elle sera couruë , & que vos presses auront
 „ peine à suffire.

„ En suivant ce plan , j'ose vous promettre
 „ un succès durable , sinon je crains pour vous ,
 „ par une raison toute opposée , l'Ostracisme de
 „ l'ancien Aristide , & que vous ne soyez pas
 „ si-tôt rapellé ; surquoi je demeure ,

„ *Votre très affectonné à vous servir* ,
 „ à S.... le 14. Septembre 1766.

BARDOPHYLAX.

Notre Réponse sera au commencement de la feuille
 suivante.

A Lausanne , chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

XX. DISCOURS.

du 8. Novembre 1766.

ON ne doit point se mêler de manier le sel, lorsqu'on n'en connoit ni les qualités, ni les doses. C'est la réflexion que nous avons fait en lisant la Lettre de Mr. Bardophilax. Vrai TIMON, il s'est permis vis-à-vis de sa Patrie & de son siècle, des libertés qu'il n'auroit ôsé prendre avec le moindre particulier. Ce n'est pas en offensant sa nation, qu'on parvient à la corriger. N'y a-t-il pas assez de Loups à chasser & à détruire, sans supposer encore des Hyenes imaginaires? Nous sommes bien éloignés d'approuver de pareilles licences. Si quelque chose peut faire excuser celle-ci, c'est le ridicule qu'il cherche à donner aux vices qu'il semble craindre, pendant que tant d'autres le font tomber sur la vertu. C'est à se garantir de ce dernier abus que sont destinées les réflexions suivantes.

Et malgré les plaisans , le bien est toujours bien ,

G R E S S E T.

PEUT-ETRE ne feroit-il pas difficile de prouver , que le goût du ridicule ne s'étend parmi les hommes , qu'à mesure qu'ils se corrompent. C'est qu'alors les faillies de l'esprit & le libertinage de l'imagination ont déjà rétréci le génie & éteint les sentimens du cœur ; c'est qu'alors on préfère déjà les vains raffinemens de l'art aux vraies beautés de l'inépuisable nature ; enfin , c'est qu'alors les goûts factices ont étouffé dans la plupart des âmes celui des plaisirs simples & naturels.

C'est donc vainement qu'on tenteroit dans le siècle où nous vivons , d'éteindre le goût du ridicule. Il est si généralement répandu , il entre si fort dans ce qu'on est convenu d'appeler le ton du grand monde , & il est tellement devenu l'occupation favorite de la plupart des Coteries , que ce seroit une témérité de vouloir l'abolir , aussi ne me hazarderai-je pas à le combattre. Mon dessein est seulement d'en corriger l'emploi , en l'appliquant aux objets qui lui sont véritablement propres. Son premier trait partit , sans doute , de la bouche sacrée de la

sagesse ; mais il semble que le vice a usurpé depuis lors le droit de s'en servir seul. Je m'estimerois donc infiniment heureux , si je pouvois lui arracher cette arme dangereuse , qu'il tourne sans - cesse contre tout ce qui est respectable , pour la déposer de nouveau , entre les mains augustes de la vertu.

Cependant , plus cette arme est tranchante , plus elle mérite d'être maniée par une main discrète. Semblable dans la morale , aux poisons actifs que la médecine employe avec tant de circonspection , & quelquefois avec succès , elle produit aussi comme eux , des effets heureux ou funestes , mais jamais indifférens , & presque toujours rapides.

Mais , qu'est - ce que le ridicule ? Je n'entreprendrai pas d'en donner la définition. Il suffit pour mon bât , d'observer que dans tous les objets du ridicule , on y voit une disproportion entre les causes & leurs effets , entre les fins & leurs moyens ; mais ce qui semble caractériser le ridicule avec plus de précision , c'est un contraste marqué & frappant , entre des prétentions & les raisons sur lesquelles on les fonde. Quoi de plus ridicule que la laideur qui prétend à la beauté , la sottise à l'esprit , l'ignorance au savoir ,

l'ineptie aux talens, l'air gauche & maussade à la politesse & aux graces, la foiblesse à la force, la petitesse à la grandeur, la bassesse à l'élevation, la poltronnerie à la valeur &c. &c. Le plaisant, le donneur de ridicule, si l'on peut se servir de ce terme, est celui qui joint à l'art de saisir ces disproportions & ces contrastes, celui de les présenter d'une manière frappante & risible.

De ces notions générales du ridicule, découlent, ce me semble, deux conséquences également malheureuses pour le plus grand nombre des railleurs, & très-choquantes pour leur vanité. L'une, que les choses qu'ils traduisent en ridicule, sont précisément celles qui sont les plus respectables & les plus dignes d'éloges; l'autre, que les choses qu'ils estiment & louent le plus, sont pour la plupart mauvaises & pernicieuses de leur nature, & seules dignes, par conséquent, de haine, de mépris & de risée.

Pour rendre ces deux vérités plus sensibles à tous nos lecteurs, nous n'avons qu'à faire passer sous leurs yeux, le tableau d'une partie des objets qui excitent la risée des moqueurs, & l'on verra avec une forte d'étonnement, que la dérision ne devrait tomber que sur leur fatal aveuglement.

Le Sophiste orgueilleux se jouë avec insolence , des mystères sacrés de la Religion ; mais ne feroit - ce pas à nous à rire plutôt , de sa folle présomption , qui lui fait à la fois méconnoître sa propre foiblesse , & l'impénétrable profondeur de la nature & des décrets du Tout - puissant ?

On écoute avec une sorte de prévention favorable , ces hommes vantés , qui soufflent la poison de l'erreur dans toutes les ames , en répandant les principes funestes d'un Pirrhonisme destructif ; mais quoi de plus ridicule , on le demande , que de les voir du sein même du doute , lancer sans - cesse des arrêts si décisifs , & par conséquent si contradictoires à l'esprit de leur propre secte.

Semblables aux enfans qui préfèrent ce qui les flatte à ce qui leur est véritablement utile , nous nous laissons éblouir par l'illusion d'un système trompeur , qui est à la fois , absurde en ce qu'il est en contradiction avec lui - même , destructeur en ce qu'il tend à renverser les fondemens de la Religion & de la société , fatal en ce qu'il corrompt les mœurs & encourage aux vices , & insuffisant , enfin , en ce qu'il n'est pas compatible avec tous les états ; Quelle imprudence ! Ne devoit - on pas opposer au contraire , le plus profond mé-

pris à ces raisonneurs déraisonnables, qui voudroient substituer un système d'incertitude & de désespoir, à la Religion la plus pure, la plus sublime & la plus utile dans tous les états & dans toutes les situations, à une Religion qui répand à la fois en nos cœurs, les consolations les plus douces & les espérances les plus ravissantes, à cette Religion enfin, dont la sainteté est la preuve invincible que Dieu lui-même a daigné l'instituer ?

Mais si, de l'élevation de ces objets augustes que le rire insolent des moqueurs ose profaner, on abaisse ses regards sur le train ordinaire du monde, on y verra avec la même surprise, que l'emploi du ridicule ne s'y fait pas moins à l'inverse de son application naturelle.

Tous les jours on rit avec les sectateurs de la volupté, qui insultent à l'homme de mœurs ; qu'on réponde toutefois, sur qui des deux le ridicule doit-il tomber, sur l'homme sage & modéré qui fait dompter ses passions, & qui réglant ses desirs sur ses facultés, se maintient dans la santé du corps & dans la vigueur de l'âme, ou bien sur le vil débauché, dont les desirs honteux s'élancent au-delà des bornes de ses facultés, & dont la vie abjecte dégrade l'esprit & énerve le corps ?

L'adolescent timide , qui porte sur son front modeste , l'empreinte aimable de la candeur & de l'innocence , devient l'objet de nos folles risées ; ne devoit-on pas les tourner plutôt , contre cette jeunesse éfrontée , qui ne rougit plus que de la crainte d'être soupçonnée de rougir encore , & qui , en méprisant la pudeur , cette vertu précieuse de son âge , s'accoutume à fécouer le respect même qu'on doit à la vieillesse & à la religion.

On tourne en ridicule l'union de deux chastes époux , dont l'amour mutuel fait le charme de la vie , mais n'est-ce pas le comble de l'ineptie , que de ridiculiser le bonheur , & ne devoit-on pas plutôt , faire tomber ce ridicule avec le mépris public , sur ce couple défuni , & accablé sous le poids de ses chaînes & de ses déréglemens ?

On montre au doigt l'époux vertueux , qui s'éforce de contenir dans l'ordre , une femme imprudente & légère , qui , en s'en écartant , renonceroit à la fois à la vertu & à sa propre félicité , pendant qu'il est évident , que c'est l'époux insensible qui négligeroit un devoir si cher , ou bien l'homme vil , qui faciliteroit à son épouse malheureuse , les moyens de se précipiter dans l'abîme du vice & de l'infortune , qui devoient être accablé & de brocards & de mépris,

On regarde comme un mortel facheux , ce vénérable pere de famille , dont les jours font confacrés aux foins d'élever fes enfans , de les instruire , de les former au bien & de les garantir du vice. Plusieurs se jouent de la docilité de ces derniers , & les plaignent même quelquefois avec une pitié cruelle , d'être soumis à une règle si sévère , comme si le blâme ne devoit pas être le prix de ces peres négligens , qui sans se soucier de l'éducation de leur famille , exposent ces enfans infortunés , à la corruption du monde , avant que de les avoir prémunis contre ses innombrables dangers , & , comme si l'indignation & le mépris ne devoient pas être le juste châtiment de ces séducteurs détestables , qui excitent les jeunes gens à se soustraire à l'autorité paternelle , & à étouffer de la sorte la voix sacrée de la nature.

L'on rit de cette femme œconome , de cette tendre mere , qui coule au milieu de ses paisibles foyers & de sa famille chérie , une vie active , heureuse & toute consacrée à la pratique de ses devoirs & des vertus domestiques , mais ne devoit-on pas plutôt employer les armes les plus tranchantes du ridicule , pour faire rentrer & fixer dans l'intérieur du ménage , cette mere dénaturée & dissipatrice qui , pro-

digne d'un bien qui ne lui appartient pas, aime davantage ses fantaisies passagères, que ses malheureux enfans, & qui est prête à sacrifier, à chaque instant, leur bonheur & leur fortune à ses plaisirs, toujours accompagnés de l'amertume des regrets ?

Le Magistrat respectable, ce génie tutelaire, dont l'œil attentif veille sans-cesse à l'observation des Loix, & dans le grand cœur duquel, l'amour de la Patrie, de l'ordre & de la justice, l'emportent sur toutes les affections & les considérations particulières, paroît trop rigide à la partie mal-saine de ce même public, au bonheur duquel il se dévoué, comme si le mépris ne devoit pas tomber sur le Magistrat indigne, qui sacrifie l'ordre à sa paresse, la justice à ses affections personnelles, & le bien de la Patrie à son intérêt & à ses vues particulières.

On ridiculise l'Ecclésiastique vénérable qui, pénétré de la grandeur de ses engagements, coule loin du tumulte, de l'illusion & des vanités de ce monde, une vie conforme à son ministère, tandis que l'indignation devoit-êtré la recompense de cet autre, qui, au mépris de son état, prostitue à l'ambition, aux richesses, aux plaisirs & au scandale, des jours qui devoient être consacrés à la prière, à l'é-

eude , à la pratique des vertus chrétiennes & à l'édification publique.

On se joue de la crédulité de l'homme de guerre , qui remplit les devoirs de la religion , & qui , plein de zèle pour le service de son Prince , observe rigide-ment , & fait observer de même à ceux qui lui sont subordonnés , les règles sévères de la discipline & des mœurs ; comme si les bonnes mœurs n'étoient pas la base de l'ordre & de la véritable discipline militaire , & comme si le courage de l'homme pouvoit être solide , quand il n'est pas fondé sur le repos de la conscience.

L'homme de Lettres , qui puise ses principes dans les sources abondantes & sacrées de la religion & de la morale , & qui fait tous ses efforts pour allumer dans les cœurs , l'amour de la Patrie , des vertus & des devoirs , est rangé dans la classe des esprits bornés & des Auteurs insipides , tandis qu'on devoit employer la dérision & le mépris , comme le moyen le plus sûr de condamner au silence , les écrivains téméraires qui se plaisent à consacrer leurs écrits dangereux , à l'irreligion , à la satire politique & à l'obscenité.

On ne considère pas le citoyen plein d'amour pour sa Patrie & pour son état , qu'il ne désire pas de changer , & dont

les jours paisibles & heureux sont voués au travail , au bonheur de sa famille & à l'observation des Loix qu'il respecte & qu'il suit : comme si le dédain ne devoit pas tomber plutôt sur ces citadins inconstans par oisiveté , & malheureux par ennui , qui se dégoûtent de leur premier état , parce qu'ils haïssent le travail , & qui , sans amour pour leur patrie , comme sans respect pour les Loix , sacrifient leurs jours à l'inutilité , & ne s'empresent de passer d'une situation à une autre , que pour rencontrer celle dans laquelle ils espèrent de pouvoir s'endormir plus à leur aise dans les bras de la mollesse.

L'homme honnête , mais d'un esprit borné , est ordinairement l'objet le plus exposé au persiflage des moqueurs , comme si les efforts redoublés qu'ils font pour accabler un ennemi sans défense , n'étoient pas une marque insigne de lâcheté , & comme si l'honnêteté du cœur n'étoit pas préférable à la finesse de l'esprit.

Ils accueillent avec un rire choquant & barbare , ces hommes dont la figure est si malheureusement disgraciée de la nature : comme si le ridicule ne devoit pas frapper les vices de l'ame , dont chacun peut se garantir , plutôt que les dé-

fauts du corps , qu'il n'est au pouvoir de personne d'éviter.

On dédaigne l'honnête homme , que l'infortune contraint à se jeter dans une condition inférieure à celle que le hazard souvent a choisi pour lui : comme si la pauvreté oisive , n'étoit pas la pire de toutes les conditions humaines : comme s'il subsistoit dans la société quelque état avoué qui fut incompatible avec la vertu : comme si l'homme qui fait également les remplir tous , n'étoit pas infiniment préférable à celui qui , ne sachant se tenir que dans une seule & unique position , devient , s'il en tombe , le plus misérable des mortels , & comme si celui qui , dans un état obscur , gagne son pain à la sueur de son front , n'étoit pas plus digne de respect , que ce Grand qui n'a pas honte d'exposer aux yeux du public , l'exemple fatal de ses vices , de son luxe & de son oisiveté fastueuse.

C'est ainsi que le vice se joue insolemment de tout ce qui est respectable par sa nature.

Il ne manque pour mettre au jour toute son ineptie , que de faire voir qu'il respecte & qu'il admire tout ce que la raison devoit lui apprendre à mépriser.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE OU LE CITOYEN.

XXI. DISCOURS.

du 15. Novembre 1766.

C'est la voix du public, elle ne trompe guères.

GRESSET.

Nous avons déjà parlé quelquefois à nos correspondans & de nos correspondans, nous sommes obligés de le faire encore, & pour eux & pour nos lecteurs.

Nous avons reçu & nous recevrons toujours avec reconnoissance, les pièces que des personnes bien intentionnées nous font parvenir pour en enrichir le *Citoyen*; nous en avons publié quelques unes, peut-être trop; nous en publierons d'autres, mais nous sommes très éloignés de vouloir les publier toutes. Les unes quoique destinées au public, ne nous paroissent pas faites pour lui être présentées; l'on peut penser très bien, sans avoir l'habitude de donner à ses idées l'ordre nécessaire pour paroître au grand jour. Les autres sortent de nôtre plan, ou ne sont point dans le goût de ces feuilles; ce plan & ce goût pourroient sans doute être meilleurs; mais des raisons qui nous ont

paru folides , nous ayant déterminé à les préférer , nous ne fommes prefque plus les maîtres de nous en écarter , auffi long-tems que nous n'en verrons pas réfulter des inconvéniens dangereux ; & cela fait que nôtre choix n'eft point toujours décidé uniquement par le mérite intrinfèque des pièces ; il l'eft auffi par un mérite relatif aux matières auxquelles nous nous fommes bornés , & au genre d'écrire que nous avons adopté. Mais fi nous fommes les maîtres de n'être les éditeurs que de ce qui nous paroît conforme à nos vuës , & nous ne penfons pas que quelqu'un nous contefte ce droit , les Auteurs des pièces que nous ne publierons pas , le font , fans doute , en les publiant eux-mêmes , de dédommager le public des torts que nous lui faisons ; nôtre rejection fera , aux yeux de bien des gens , un titre certain de mérite. Nous devons cependant dire ; que les pièces que nous retenons , ne nous font pas toutes inutiles ; les unes pourront nous fournir des penfées heureufes dont nous ornerons nos feuilles ; les autres , des fujets intéreffans auxquels nous n'aurions peut-être pas penfé. La lettre fage & fenfée d'une Dame , à une de fes amies , qui avoit affecté un mépris choquant pour les fentimens du pu-

blic sur son compte , est dans ce cas , nous n'avons pas pû la publier , mais elle nous a fait sentir l'importance de la matière du *qu'en dira-t-on* , sur laquelle nous hazarderons quelques idées.

LE CRIME public , & surtout le crime impudent , sont l'objet du scandale , que le juge des mœurs reprime. Des démarches équivoques , une conduite ambiguë , des apparences qui permettent de soupçonner le crime , sont les objets propres du *qu'en dira-t-on* , qu'on pourroit définir le jugement du peuple dans les cas relatifs aux mœurs , dont la loi ne connoit pas ; elle ne peut saisir le vice que par de certaines anses , qui , manquant très souvent , ne lui laissent point de prise ; le *qu'en dira-t-on* qui n'a pas besoin de ces anses , est le supplément , & un supplément nécessaire de la loi ; il parle quand elle se tait , & il seroit très fâcheux que , parcequ'il n'a pas le droit des peines inflictives , il perdît son autorité. Le public fait louer ; l'on seroit très fâché qu'il ne louât pas ; on lui assure par là le droit de blâmer.

Dans chaque vocation , la primauté a des récompenses ; le Prédicateur le plus éloquent , le Magistrat le plus éclairé , le meilleur Officier parviennent aux pré-

mieres places ; le plus grand Poëte jouit de la plus grande célébrité ; le Négociant le plus entendu , l'artiste le plus adroit font la plus brillante fortune ; la récompense extérieure des mœurs la plus flatteuse , c'est l'approbation publique ; si l'on cesse de la priser , les mœurs se relâchent nécessairement , & la société , si fort intéressée à la conservation , au moins de ce qu'il nous en reste , ne sauroit trop témoigner son mépris aux personnes qui se soustraient à son jugement sur cet objet. Les mœurs sont la science de tout le monde , chacun a droit d'en connoître & d'en juger , & l'être sur cet article par le Public , c'est l'être par ses pairs ; quel titre auroit-on pour décliner ce tribunal ? Méconnoître son autorité , c'est afficher l'égarement de son esprit ou la dépravation de son cœur. S'il y a dans le monde une idée folle , dans le vrai sens de ce mot , c'est de se croire supérieur à tous ; qui ne riroit de voir une petite feuille d'un chêne , parcequ'elle a perdu ses couleurs naturelles , mépriser l'arbre dont elle est souvent la partie la moins importante. S'il y a un caractère décidé d'avilissement , c'est le mépris de l'estime publique ; mépris feint quelquefois , & semblable à celui du re-

nard pour les raisins qu'il ne pouvoit atteindre.

Thémis est trop souvent sans bandeau, elle voit la distinction factice des rangs, il en est sur lesquels elle craint d'étendre son glaive ; le *qu'en dira-t-on*, par une heureuse compensation, voit les objets au travers d'un verre qui les lui grossit à proportion du rang des personnes ; & plus on est à l'abri de la censure des tribunaux, plus on est exposé à la sienne ; il est le seul frein qui contienne ceux qui, chargés du dépôt sacré de la justice, s'en font une égide contre laquelle les traits qu'elle lance viennent retomber sans les atteindre. Si j'avois des conseils à donner à un de ces hommes, qu'un des malheurs de leur état met, non pas au-dessus de la loi, qui pourroit y être, mais à même de l'é luder aisément, je l'accoutumerois à fixer sans cesse les yeux sur ceux du Public, à y lire le jugement des plus petites démarches de sa vie, & à le révé rer comme son mentor le plus fidèle.

Cette attention pour les jugemens du Public n'a-t-elle cependant point de bornes ? Il me semble qu'on doit le traiter comme les grands respectables, le respecter, mais ne pas trembler à la moind-

dre marque de son improbation ; il est , comme eux , quoique plus rarement , sujet à se tromper , & l'homme sur qui tombe sa censure a bien le droit d'examiner , impartialement , jusques à quel point elle est juste : qu'il l'évite quand cela est possible ; mais il est des cas dans lesquels il ne le doit pas , & où pour paroître vertueux , il faudroit cesser de l'être. Les jugemens du public peuvent être erronés , parcequ'il juge sur ce qu'il voit , & qu'il ne peut pas toujours tout voir ; l'action la plus honnête ne doit quelquefois être vue qu'à moitié , & cette partie isolée présente des démarches très équivoques ; le blâme qui en résulte vous arrêteroit - il ? Non , c'est un de ces obstacles placés inévitablement sur la route de la vertu , qu'il est de la vertu même de surmonter ; mais ne vous en allarmés point , ou les circonstances éclairées , ou le reste de votre conduite feront votre justification. Il est vrai que tout le monde ne doit pas se conduire de la même façon ; il y a des démarches que l'homme qui n'a pas eu le tems ou l'occasion d'affermir sa réputation , doit presque absolument s'interdire & laisser au Pasteur , au Magistrat , au particulier même , qui ont blanchi dans l'exercice de la vertu , &

qui se sont acquis l'estime de tout un peuple ; on ne les juge plus sur leur conduite , on juge leur conduite sur eux. Mais observés ces hommes vénérables , ils n'en sont pas moins attentifs à respecter ce *qu'en dira-t-on* ; eux seuls lui sont supérieurs , ils s'y soumettent scrupuleusement quand leur devoir le leur permet. Chargés du dépôt de la confiance du Public , ils croiroient la trahir si leur exemple laissoit quelque prétexte pour persuader qu'on peut se soustraire à ses jugemens ; quel tort ne feroient-ils point par là à la société ? Quel tort ne feroient-ils point à la vertu , si le public pouvoit les soupçonner d'y manquer ? eh ! qui voudroit encore y croire ? Mais le nombre de ces hommes est rare , tel qui croit être sur cette liste , se trompe ; l'on se persuade trop aisément , que les dignités dont on est revêtu , emportent cette considération qui ferme les yeux sur ce qu'il peut y avoir d'équivoque dans nôtre conduite ; cette erreur est funeste : quelques emplois fixent , il est vrai , l'attention du public , mais sa considération n'est jamais que personnelle , il ne la donne que quand on l'a méritée , & le *qu'en dira-t-on* s'acharne avec plus de fureur , sur ceux dont les mœurs lui paroissent en contraste avec

l'idée qu'il s'est faite de celles qu'exigent leur état. Il adore ceux qui forcent son estime, il méprise ceux qui n'en sentent pas le prix ; & il fait très bien la retirer quand on cesse d'en être digne. On a vû telle personne , après avoir subjugué la considération publique , en courant dans la carrière de la vertu , se pervertir tout-à-coup , rire de ce qu'elle avoit respecté , badiner avec les bienséances , se mettre au dessus du *qu'en dira-t-on* , & perdre toute considération. Les bords de l'Isle qu'habite la réputation ne se terminent pas en fuyant par une pente douce , ils sont taillés perpendiculairement dans le roc , & le plus léger faux pas précipite sans espoir de retour.

Femmes aimables & respectables , à qui le public fait l'honneur de demander encore plus de décence qu'à nôtre sexe , hommes d'Eglise qui êtes chargés de veiller à nos mœurs , vôtre vie est pure : mais dans vôtre conduite , n'y a-t-il rien qui laisse quelque prise au soubçon , & le témoignage de vôtre propre sentiment vous suffira-t-il ? non ; faits pour mériter l'approbation générale , il est dans l'ordre des choses qu'elle vous flatte délicieusement , & s'il vous échape une seule fois de paroître n'en faire pas cas , c'est

dans un de ces accès de mal-aise , ou de ces momens d'humeur dont personne n'est à l'abri ; mais qu'ils ne reviennent pas souvent , surtout qu'ils n'influent pas sur vos démarches ; vous vous prépareriez des regrets qui seroient inutiles ; le public n'est pas prodigue de son estime , & il y a une foule de gens qui n'estiment que malgré eux ; ce sentiment leur est pénible , ils ne demandent qu'à s'en débarrasser. Je bannis Aristide , parceque je suis ennuyé de l'entendre appeler le juste , dit à Aristide lui-même un Athénien qui ne le connoissoit pas ; qu'il auroit été content si dans ce moment Aristide avoit commis une iniquité.

C'est sur la façon dont on remplit les devoirs de sa vocation , & surtout le devoir le plus essentiel de cette vocation , quoiqu'il ne soit pas toujours le plus essentiel de l'homme , que chacun doit principalement consulter les jugemens du public , parceque c'est l'objet le plus particulier de son attention. Ministres , que votre Religion , Magistrats , que votre intégrité , Femmes , que votre honneur , Militaires , que votre bravoure ne puissent jamais être soupçonnées ; ces taches seroient inéfacables. **A R I S T I D E** , dont l'état étoit d'être Philosophe , ayant en

quelques démêlés avec ESCHINE , s'aperçut qu'on en plaifantoit , il alla d'abord chez lui ; permettrons-nous , lui dit - il , en restant brouillés , qu'on rie de la vertu ? Quels biens ne produiroit pas cette façon de penser si elle devenoit plus générale ? Plus on envisagera les effets de l'attention sur le *qu'en dira-t-on* , & plus on se convaincra que cette attention est le moyen le plus sûr d'affermir dans les sentiers de la vertu , & de détourner de ceux du vice ; je crois même qu'on peut observer assés généralement , que les gens véritablement heureux , sont des gens bien imprimés dans l'esprit du public , tant il est vrai , qu'être bien avec lui , c'est être bien avec soi-même ; aussi quand je parlerai de la vertu à des enfans , je leur imprimerai avec soin , un juste respect pour ses jugemens ; je les accoutumerai à l'entendre & à profiter de ses leçons ; je leur dirai combien il est clairvoyant ; je leur prouverai , par une multitude d'exemples , qu'il voit tout , que ses yeux percent dans les ténèbres qui couvrent les débordemens les plus secrets ; qu'il démêle les manœuvres obscures de l'envie & de la méchanceté , à travers les apparences de la droiture & de la candeur , & qu'il nomme le malhonnête homme

déguisé sous le masque de la vertu. Il flétrit le Magistrat prévaricateur ; il est instruit des dissensions domestiques ; il méprise le maître d'ur ; il apprécie la ridicule vanité de l'homme qui croit être tout , & qui n'est rien ; en un mot , rien ne lui échape , & rien de ce qui est digne de blâme n'évite sa censure. Je voudrois ôser l'inviter à mettre ses procédés à l'unisson de ses jugemens , & à conformer sa façon d'agir à sa façon de penser , en prouvant son indignation par sa conduite , à ceux qui paroissent ne pas l'apercevoir dans ses discours.

Quand il juge de ce qui n'a point de rapport aux mœurs , il est hors de son barreau , & s'ingère dans les affaires étrangères ; on ne doit point les mêmes égards à ses décisions ; mais alors même , on ne doit peut-être point trop les mépriser. Dans les affaires de mode & d'usage , ne vous laissés jamais imposer de ces gênes qui tendroient à troubler vôtre bonheur ou à déranger vôtre santé : mais ne vous conduifés pas non plus de façon à vous attirer , pour des bagatelles , le titre , plus dangereux qu'on ne croit , d'homme singulier ; il vous nuiroit & plus encore au bien que vous pourriés faire. Dans les établissemens , dans les projets domestiques ,

écoutés encore ce même *qu'en dira-t-on* ; il jugera mal très souvent ; cependant l'attention à ne pas le braver trop légèrement , jette dans la conduite de chaque particulier une habitude de circonspection , qui ne peut que lui être utile ; & je n'aime point à entendre dire , trop aisément , que le public se mêle de ses affaires ; mais gardés-vous bien de confondre le *qu'en dira-t-on* avec le *ridicule* ; l'un est le jugement de tout le Public , qui pris en gros est presque toujours vertueux & éclairé ; l'autre est l'instrument de la vengeance de quelques particuliers , ou tout-au-plus , d'un ordre de la société qui plaifante de tout ce qui fait disparate avec ses mœurs , avec ses usages , avec ses propres ridicules , je dirois presque avec ses marottes. Autant le juste respect pour le *qu'en dira-t-on* nous rapproche du vrai , autant la crainte du ridicule de nos jours nous en éloigneroit ; heureux le siècle & le pais où ces deux sentimens n'en feront plus qu'un , & où l'on trouvera beaucoup de ces hommes qui , comme M. D E F O N T E N E L L E , pourront se glorifier en mourant , *de n'avoir jamais jetté le plus petit ridicule sur la plus petite vertu.*

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XXII. D I S C O U R S .

du 22. Novembre 1766.

SI le ton que j'ai pris dans l'avant dernière feuille a paru trop sérieux à ceux qui ne lisent que pour tuer le tems, c'est, je l'avoue, que je ne possède pas l'art de m'égayer sur ce qui fait gémir, de rire de ce qui mérite des larmes, & de m'amuser du malheur des hommes.

On dira que j'ai gravement écrit sur le ridicule, & ce fera là une espèce de ridicule qu'on ne manquera pas de me donner. J'y consens; j'aime mieux qu'on se moque de l'humeur que me donnent les travers de l'humanité, que m'exposer au reproche affreux d'une odieuse insensibilité.

Je crains de n'avoir pas pris dans cette seconde feuille un ton plus conforme au goût de mes Lecteurs, mais sans aspirer à l'honneur de les amuser, je ferai du moins tous mes efforts pour ne leur pas

être inutile , & j'ose me flater que malgré la répugnance naturelle qu'on a toujours à convenir de ses propres ridicules , l'analyse rapide que je leur présenterai des objets divers de leurs respects & de leurs éloges , les convaincra de l'absurdité de la plupart de leurs jugemens. L'empire de l'opinion s'offre à mes regards ; le premier objet que j'y découvre , c'est une foule insensée qui court au Temple de la fautive philosophie , pour s'y prosterner devant l'irréligion , & y encenser cette Idole orgueilleuse dont la tête superbe s'élève avec audace. Le masque de la sagesse couvre son visage hideux ; mais son œil baissé , sa paupière tremblante ne sauroient soutenir l'éclat de la lumière. Sa bouche souffle sans - cesse le poison de l'erreur , ses bras s'étendent au loin ; de l'une de ses mains téméraires elle secoue & brise les chaînes de la société , tandis que de l'autre elle s'efforce , mais envain , d'ébranler le Throne sacré de L'É T E R N E L lui - même ; un nombre infini de vices & de crimes forment son exécration cortège , & tandis que la multitude imbecille fixe ses regards stupides sur les autels sacrilèges de ce monstre nourri de sophismes , l'Idole couvre d'un voile épais ses pieds chancelans , dont l'un est appuyé

sur l'incertitude , & l'autre sur le malheur public ; à ce spectacle je pâlis d'effroi , les expressions se refusent aux idées qui s'élevent dans mon esprit , & , saisi d'horreur , je détourne ma vue sur d'autres objets.

Je vois des hommes aveugles admirer & prodiguer des titres de gloire à des Tirans belliqueux , qui foulent aux pieds l'humanité , & dont les mains ne sont armées que des foudres de la guerre , à ces Conquerans rapides , ces fléaux de la terre , qui s'apèsantissent sur leurs peuples , désolent les nations voisines , ravagent & ensanglantent tous les lieux où ils passent , comme si la véritable gloire pouvoit jamais devenir le prix de l'ambition féroce , du crime & de la désolation publique , & comme si ces fortes d'éloges n'étoient pas d'autant plus criminels & plus insensés qu'ils sont plus propres à pervertir les chefs des nations , & à nourrir dans leurs ames enivrées , le goût , destructeur , de la guerre & des vains triomphes de l'insatiable cupidité.

On vante ces hommes publics qui ne pensent qu'à leur élévation particulière , s'occupent sans - cesse à agrandir le cercle du département confié à leurs soins ; mais cette ambition déplacée n'est - elle pas la preuve la plus convaincante qu'ils igno-

rent l'étendue de leurs devoirs , & la preuve la plus sûre , par conséquent , de leur insuffisance ? N'est-ce pas le comble du ridicule , de voir un homme grave méconnoître sa portée , & semblable à un enfant , faire des efforts puériles pour soulever un fardeau que ses foibles mains ne fauroient déplacer.

On applaudit à la noble ambition du subalterne qui , las d'obeir , veut s'élancer tout d'un coup jusqu'au faite des honneurs militaires , comme si l'obéissance n'étoit pas une des premières vertus du soldat , comme s'il ne devoit pas lui paroître également honorable de servir la patrie , quel que soit le poste qu'elle daigne confier à son zèle , & comme si ces désirs effrénés n'étoient pas une marque évidente d'une blâmable présomtion , & de l'injuste préférence qu'on donne à sa fortune particulière , sur l'équité du service & sur la gloire de l'Etat.

Le Magistrat qui ne s'est élevé aux premières dignités qu'en sacrifiant sans cesse l'intérêt général à sa fortune particulière , n'en est pas moins environné d'une Cour nombreuse , comme si les degrés de son élévation n'étoient pas précisément ceux de sa honte , & comme si cette même honte ne réjaillissoit pas aussi

sur la tourbe de ces vils courtifans du vice heureux devant lequel ils rampent.

On vante, & l'on regarde comme un homme de bonne société, le Magistrat qui ne craint pas de s'écarter dans les petites choses de la sévérité des loix : comme si la loi n'étoit pas toujours la même, comme si ce n'étoit pas toujours un crime de l'enfreindre, quelque petit que soit l'objet qu'elle statue, & comme si ce même crime ne devenoit pas plus grand dans la personne d'un Magistrat, fait pour veiller à l'observation des loix, auxquelles il est lié par la religion du serment.

Dans la distribution des emplois, il est des Magistrats, qui ne favorisent jamais les candidats les plus dignes, mais toujours ceux qui leur sont le plus fortement recommandés par leurs parens ou par leurs amis ; honteuse prévarication ! La volonté de la Patrie, qui demande dans tous les cas, les sujets les plus méritans & les plus vertueux, n'a-t-elle pas prévenu toutes les autres recommandations, de quelque nature qu'elles soyent. Sa voix auguste n'est-elle pas infiniment plus respectable & plus touchante que celle d'une épouse ou d'un ami, & les loix sacrées de l'honneur & de la reli-

gion ne doivent-elles pas l'emporter sur des sollicitations toujours intéressées & souvent injustes.

On lit avec complaisance, on s'amuse même, des livres marqués au coin de l'obscénité, du libertinage, comme si les choses qui blessent la pudeur & la délicatesse, pouvoient paroître agréables aux âmes sensibles & délicates, comme si celles qui pervertissent les mœurs, pouvoient mériter jamais l'approbation des honnêtes gens, comme si l'approbation qu'on leur accorde n'étoit pas une marque certaine d'un cœur gâté, & comme si les auteurs de ces ouvrages méprisables ne devoient pas être regardés comme de vils corrupteurs, dignes par conséquent, du mépris le plus profond.

On court en foule, & on comble d'éloges, ces chefs-d'œuvres dramatiques, ces tragédies célèbres où l'auteur déploie toute la force de son génie & toute la magie de l'art, pour intéresser le spectateur en faveur d'un scélérat illustre, & le rendre en quelque sorte complice de ses forfaits éclatans, comme si l'essence de ce spectacle defectueux en ce point, mais auguste sans-doute, s'il étoit tel qu'il devrait être, n'étoit pas de peindre

le vice dans toute sa laideur & la vertu dans toute sa beauté.

On applaudit avec plaisir aux comédies qui flatent le goût & les mœurs du public; c'est-à-dire, les vices dominans qu'elles présentent sans-cesse sous le vernis le plus agréable : mais au lieu de flater le goût général, la comédie ne devoit-elle pas plutôt le redresser. Au lieu de ridiculiser les vertus & les mœurs, ne devoit-elle pas, en frappant le vice, mériter qu'on la regardât comme une école de mœurs & de vertus? Le devoir de tout honnête homme, qui se fait auteur, n'est-il pas d'écrire pour l'avantage du Public, &, est-il possible qu'une ame sensible & vertueuse, balance un instant, entre la gloriole de quelques applaudissemens éphémères, & la véritable gloire de contribuer à rendre les hommes meilleurs.

On admire la magnificence de ce grand Seigneur, qui achette au poids de l'or des chiens, des chevaux, des courtisans & l'ennui, ce compagnon inséparable de la fausse grandeur, comme si cet homme frivole n'étoit pas très blâmable, de préférer une vaine profusion à la bienfaisance & au noble plaisir de faire

des heureux , une pompe ridicule à la véritable gloire , le vuide insupportable de l'ennui à des jours marqués par des bienfaits , & le malheur enfin au comble de la félicité humaine.

On tolère , que dis - je , on caresse le vil séducteur qui se plaît à porter le désordre & le crime dans le sein des familles , caprice déplorable de l'opinion , qui consacre ce que toutes les loix ont flétri. Le promoteur du parjure & des dissensions domestiques , n'est - il pas le plus coupable des mortels ? N'est - ce pas le comble de la lâcheté , d'abuser de la foiblesse d'un sexe qui n'a d'autre gardien que la pudeur , & d'autre défense contre le danger , que l'innocence & la simplicité , qui ne lui permettent pas toujours de l'apercevoir ; & ne faut - il pas avoir abjuré tout principe d'humanité , pour se faire un jeu de corrompre des ames honnêtes & de les précipiter , en les détournant du chemin de la vertu , dans un abîme d'opprobres & de malheurs ?

On rit des traits envenimés qui sortent de la bouche du railleur , qui sacrifieroit tout , & l'honneur même de ses amis , au plaisir de dire un bon mot. Ah ! l'indignation peinte sur tous les visages devroit - plâtôt le faire rentrer en

lui-même, & le réduire au silence; il est affreux de se réjouir de ce qui peut nuire à autrui, & tels sont les dangers de la médifance, qu'il est impossible de prévoir où s'arrêteront les effets funestes qu'elle aura produits.

On proportionne dans les capitales le lustre d'une femme du monde à ses faiblesses. Elle regarde ses défaites comme des victoires, & les dépouilles de ses amans nombreux, comme autant de trophées élevés à sa gloire. Ce sont plutôt autant de monumens de son infamie; la conduite de ces femmes, qu'on encense, n'est-elle pas précisément la même que celle des victimes infortunées de l'incontinence publique, (qu'on méprise) avec cette seule différence, que le rang, la fortune & l'éducation des premières les rendent infiniment plus condamnables, que ne le sont ces filles malheureuses, que l'ignorance & la misère ont jetté dans le dérèglement?

On admire ces femmes prétendues savantes, qui s'occupent davantage à connoître la carte des Cieux que l'intérieur de leur ménage, & les langues savantes que la langue expressive de leurs tendres enfans, comme si le premier de tous les devoirs, n'étoit pas d'acquiescer les con-

noissances relatives à son état , & comme si ce n'étoit pas le comble de la sottise , d'ignorer ce qu'on est indispensablement obligé de savoir , & de ne savoir que ce qu'on peut ignorer sans danger.

Dans les grandes villes on ménage , on flatte ces femmes commodes , ces confidentes banales de toutes les intrigues galantes , dont la maison est le rendez-vous des jeunes gens qui veulent s'amuser ; écoles scandaleuses , où l'on conjure le désordre , le deshonneur & la ruine des familles. Est-il quelque épithete assez odieuse , pour caractériser ces assemblées ténébreuses , & les complaisantes personnes qui y président ?

Les duels , les rencontres , les affaires particulières , comme il vous plaira les nommer , également défendus par la Religion , par l'humanité & par les loix de tous les pais du monde , sont eux mêmes devenus , pour ainsi dire , une loi générale , dont il paroît qu'on ose d'autant moins s'écarter , qu'elle contredit davantage toutes les loix fondamentales , comme si l'on pouvoit se deshonorer en obéissant à la religion & aux loix , comme si cette espèce d'honneur , qui fit naître cet usage barbare , & qui se joue insolemment de tout ce qu'il y a de plus

facré parmi les hommes , n'étoit pas lui-même un crime abominable ; comme si cet usage sanguinaire & féroce , n'étoit pas directement opposé à l'esprit de chaque société , en ce qu'il arme les hommes contre les hommes , & que chaque individu , chaque membre du corps public rentre par là dans l'état de la nature , & d'une manière d'autant plus dangereuse , qu'il y apporte , pour se vanger , des armes que la patrie ne lui avoit confiées , que pour la défendre elle même , contre ses ennemis , & comme si le devoir de tous les Princes de la terre , faits pour veiller au maintien de la religion & des loix , & à la conservation des Citoyens , ne leur prescrivoit pas de se réunir & de se concerter entr'eux pour abolir cet usage destructeur , en couvrant d'infamie , ceux qui prétendent s'en garantir par des moyens aussi criminels.

Malgré cela , on donne autant d'éloges à l'homme dénaturé , qui se vange avec éclat d'un outrage , qu'on témoigneroit de mépris à celui qui refuseroit de se battre pour un mot imprudemment lâché. Mais est-il donc un mot dans quelque langue que ce soit , qui ait le pouvoir magique de changer tout-à-coup le caractère des hommes , & de mettre un

tigre altéré de sang à la place d'une ame sensible & honnête ?

Est-il un terme dans aucun pais , qui mérite d'être suivi de la mort ? Ne faut-il pas plus de courage pour pardonner que pour punir ? & l'expérience ne prouve-t-elle pas , que ces vils spadassins , si prompts à proposer un défi , sont pour la plûpart , de lâches soldats & le rebut des armées ?

Dans les pais où le jeu est défendu , ou dans ceux où le Souverain a jugé à propos de le limiter , on se fait un plaisir & même une gloire d'é luder la loi , comme si des ames sensées pouvoient balancer entre leurs devoirs & des plaisirs si minces , comme si tous ceux qui contreviennent aux loix , n'étoient pas de mauvais citoyens , & comme si la qualification de mauvais citoyens n'étoit pas la plus honteuse de toutes les qualifications.

C'est ainsi qu'on respecte communément ce qu'il y a de plus vil & de plus méprisable sur la terre , & qu'on ridiculise au contraire tout ce qu'il y a de plus estimable & de plus sacré parmi les hommes : O siècle de la Philosophie & de l'urbanité , vante apres cela tes lumières & tes vertus !

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XXIII. D I S C O U R S .

du 29. Novembre 1766.

M E S S I E U R S ,

J'Ai lû avec autant de plaisir que d'attention celui de vos Discours (*), où vous invités tous les honnêtes gens de quelque condition & profession qu'ils puissent être, à vous fournir des Mémoires propres à perfectionner la morale de chaque état & de chaque métier. Votre but, à ce qu'il paroît, seroit de former, de l'assemblage des morceaux les plus choisis en ce genre, une espèce de Code plus sûr, plus exact & plus complet que tous les traités que nous avons jusqu'à présent sur cette matière. Ce projet est beau sans doute, & vraiment digne de vous; une Encyclopédie morale

(*) V. le Discours XV.

bien exécutée feroit assurément un excellent ouvrage. Mais à qui en confiés vous l'entreprise ? à ceux même qui remplissent les différentes professions dont vous souhaitez de perfectionner les principes. Il me paroît, je vous l'avoué, que vous pourriés vous adresser mieux, & je crois que vous courés risque, si vous vous en tenés là, de ne pas atteindre à cette perfection que vous désirés.

Pour peu qu'on ait d'expérience, & qu'on connoisse le cœur humain, il est facile de remarquer que chaque homme est entraîné par une pente invincible à se préférer aux autres. C'est en sa faveur qu'il prononce toujours, non seulement toutes choses égales, mais dans tous les cas douteux, & dans ceux même où il est douteux, s'il y a du doute. Une poussière imperceptible s'attache sans - cesse au bassin de la balance où il est placé, & la fait pancher de son côté, dans le tems même qu'il croit l'avoir remise entre les mains de la justice la plus impartiale. Ce mot, *je me mets à sa place*, est dans la bouche de tout le monde ; mais on ne perd jamais de vue la sienne, & l'on commet l'iniquité sans le savoir.

Ce sentiment de préférence né avec

L'homme ne se borne pas à son seul individu ; il embrasse la classe entière dans laquelle la Providence l'a placé , & plus particulièrement encore les différentes subdivisions auxquelles il est attaché , & dont les intérêts ne fauroient que lui être chers , parce qu'il les regarde comme les siens propres. Ainsi chaque sexe , chaque âge , chaque état , chaque profession trouve un défenseur dans chacun des individus qui composent ces diverses classes , dont il s'éforce d'augmenter les prérogatives & de diminuer les charges.

Ce n'est donc pas tel ou tel état , telle ou telle profession que je voudrois consulter sur les devoirs de cette profession ou de cet état ; c'est le moyen de n'avoir qu'une morale boiteuse ; à moins que d'un autre côté je ne prisse le sentiment de l'état relatif à celui dont je veux connoître les obligations.

Voulés-vous vous instruire à fonds des devoirs des maîtres , faites jazer les domestiques ; voulés-vous connoître ceux du Médecin , écoutés les malades ; voulés-vous être au fait de ceux du Juge & de l'Avocat , interrogés les plaideurs. Et s'il est permis de parler de la plus noble & la plus importante des profes-

sions ; à qui vous adresseriez-vous pour la compilation du Code moral des Souverains ? Serait-ce aux Princes de la terre , serait-ce à leurs Ministres actuellement en place ? En ce cas , je doute que les Peuples consentissent volontiers à admettre le royal ouvrage , que sous le bénéfice de la clause , sauf erreur & omission.

Il m'est arrivé une fois en ma vie de bâtir , c'étoit merveille de m'entendre discourir sur les devoirs des ouvriers , de la fidélité , de l'exactitude qu'ils doivent apporter dans leurs ouvrages , & de la ponctualité à les rendre au tems convenu. J'aurois pu vous fournir alors d'excellens morceaux sur la morale du maçon , du menuisier & du ferrurier , mais si pour leur donner plus d'autorité , il eut fallu les munir de l'approbation des maîtres jurés , je doute à vous dire vrai que j'eusse pu l'obtenir.

Je me souviens d'avoir fait dans ma jeunesse , d'admirables réflexions sur la conduite que doivent tenir les pères à l'égard de leurs enfans , & en particulier sur l'obligation où ils sont de leur donner beaucoup de liberté , & encore plus d'argent , & de leur pardonner

leurs sottises. Aujourd'hui que je suis devenu père à mon tour , j'ai considérablement rabattu de mes idées à cet égard ; il est vrai d'un autre côté , que j'ai bien plus approfondi les devoirs des enfans envers ceux qui leur ont donné le jour.

Il y a quelque tems qu'il s'émut une petite dispute entre ma femme & moi. Comme j'étois persuadé que j'avois raison , j'en pris occasion de lui faire une espèce de dissertation sur les obligations qu'une femme contracte au moment qu'elle s'unit avec son époux ; j'établis trois ou quatre principes lumineux , d'où découloient naturellement une foule de conséquences , toutes à l'avantage du mari. Il n'y avoit rien à repliquer à mes raisonnemens , aussi ma chère moitié ne repliqua - t - elle point ; mais à quelques jours de là , un léger diférend s'étant élevé entre nous , comme cette fois elle n'avoit pas tout - à - fait tort , elle sentit son avantage , & voulut prendre sa revanche. Au lieu d'employer comme j'avois fait , les armes de la dialectique peu faites pour le beau sexe , elle me régala de cinq ou six exemples d'époux inimitables , dont les excellens procédés faisoient l'admiration de tout le monde. Je

ne chicanai point sur la différence des circonstances , je ne contestai pas même l'application tacite de ces recits , j'applaudis au contraire à la conduite de ces merveilleux maris. Il est inutile de vous dire quel fut l'effet de ces leçons reciproques , cela est étranger à mon but ; seulement je me contenterai de vous faire observer , que si chacun de nous eut traité la matière de ses propres devoirs , il est plus que vraisemblable , qu'il y auroit eu divers points oubliés , qui ne le furent pas , attendu l'intérêt que chacun de nous avoit à établir des règles de perfection , dont il étoit le premier à profiter.

Je me trouve actuellement dans un cas qui mettra peut-être cette idée dans un plus grand jour , & qui n'est pas , je pense , absolument indigne de votre attention.

Soit foiblesse de jambes , soit foiblesse d'esprit , je me suis mis en tête d'avoir un carosse , & par conséquent des chevaux. Un de mes parens instruit de ma fantaisie , & qui fait d'ailleurs profession d'être de mes amis , me dit l'autre jour qu'il avoit justement mon fait , & que je pouvois m'en rapporter à lui. Ennemi des embarras , peu connoisseur , & rem-

pli d'ailleurs de confiance pour mon parent, j'acceptai son offre, & j'étois sur le point de conclure, lorsque me trouvant dans une compagnie où l'on parloit de chevaux, & de gens qui y avoient été attrapés, quelqu'un dit, qu'il étoit établi, qu'en ce fait, il étoit permis de tromper jusqu'à son frère. Je voulus me récrier contre cette maxime, que je ne trouvois pas trop morale; on me rit au nez, on me cita vingt exemples qui apuyoient cette décision. Il me falut rire comme les autres, mais je vous avoue que cela me donna à penser, & je conclus en moi-même qu'il ne falloit pas se presser.

Voilà donc une exception à la règle qui défend de tromper son prochain, autorisée par le bel usage, & reçue parmi ce qu'on appelle les honnêtes gens; enforte que si jamais, maquignon venoit à nous donner un mémoire sur les devoirs de sa profession, il y a tout lieu de croire qu'il placeroit cette dispense de probité, sinon dans les privilèges exprès, du moins dans les franchises tacites de son état.

Seroit-il au dessous de vous, Messieurs, de combattre un préjugé qui,

suivant moi , n'honore pas ceux qui s'en prévalent , & qui dans la réalité , est infiniment défavantageux à ceux en faveur de qui il paroît être établi , puisqu'il leur ôte absolument la confiance.

L'article dont je parle , fait une des branches les plus considérables du commerce de ce pais. Voyés , je vous prie , quel honneur il en reviendroit à nôtre nation , si se ressouvenant de son antique candeur , l'infidélité dans ce genre , aussi bien que dans tout autre , étoit absolument inconnue. Quel avantage ne seroit - ce pas pour nôtre patrie , si le seul nom de Suisse portoit avec lui une assurance parfaite contre toute espèce de dol. Il pouroit arriver à la vérité , que les autres nations instruites par l'expérience , chercheroient à soutenir la concurrence en nous imitant , mais nous aurions au moins la gloire de les avoir précédé dans le chemin de la probité & de l'honneur. S'il est quelque peuple au monde à qui on dût accorder la honteuse prérogative de pouvoir tromper impunément , ce ne pouroit être qu'à cette nation déjà si méprisée , & à qui il ne manque pour combler son ignominie ; que de jouir exclusivement de cet infame privilège.

Il me paroît d'un autre côté infiniment dangereux , d'accorder à quelque profession que ce puisse être , la liberté de s'écarter des regles de la bonne foi. Si on ne fait que rire d'une tromperie de maquignon , pourquoi ne riroit-on pas aussi de l'infidélité d'un Orfèvre ? Et pourquoi me feroit-il défendu de tricher au jeu celui qui m'aura trompé en me vendant un cheval ? Vous sentés jusqu'où pouroit aller le droit de représailles.

Vous trouverés , je m'assure , cet objet d'autant plus digne de vôtre attention , que la profession dont je parle , n'est pas exercée seulement par les gens du commun , chacun fait que la Noblesse & les grands Seigneurs même , ne dédaignent pas de s'en mêler. Je ne désapprouve point l'usage qui a ennobli ce métier ; mais en même tems , je souhaitterois qu'on ne le dégradât jamais par des maximes contraires à la délicatesse , dont tout homme de condition doit se piquer.

Je ne verrois rien de si agréable & en même tems de si avantageux , pour cette classe , que de pouvoir tenir pour constant qu'on achète toujours sûrement d'un gentilhomme. La chose une fois bien

établie, la Noblesse ne tarderoit pas à être seule en possession de cette branche de commerce ; on ne s'informerait pas de la race du cheval , mais de la naissance de celui qui le vend , on s'éviteroit l'ennui des marchandemens , parce qu'un mot suffiroit , & cet ordre respectable éprouveroit la vérité de cette maxime ;
LA PROBITE' EST LA PLUS SURE, COMME LA PLUS NOBLE DES INDUSTRIES.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PHILIPPE.

P. S. Je n'attens pour faire emplette , que la publication de vos idées sur cette matière.

Nous sommes obligés de convenir avec le sage auteur de la lettre qu'on vient de lire, qu'il n'est pas toujours sûr de s'en rapporter aux intéressés en ce qui regarde les devoirs de leur état. La crainte de gâter, comme on dit, son métier, fait souvent qu'on le deshonne. De-là, tant de licences tolérées, tant d'abus privilégiés, tant de dispenses autorisées qui altèrent insensiblement les principes de la morale, & augmentent sans-cesse la masse de la corruption. Ames honnêtes de tout ordre, vous ne sauriés apporter trop d'attention à vous garantir de cet écueil.

C'est mériter de sa Patrie que de lui rappeler son ancienne candeur, & c'est rendre service à la Noblesse que de l'entretenir dans ces sentimens de loyauté qui distinguent l'Ordre Equestre des autres Ordres. La sentence qui termine cette lettre, est au pied de la lettre une sentence dorée qui mériteroit d'être écrite à l'entrée de tous les lieux où l'on trafique : mais si jamais les idées de l'Abbé Coyer venoient à prendre faveur, elle devrait être la devise de la Noblesse commerçante.

Pour ce qui regarde les intérêts de notre estimable Correspondant , nous croyons y pourvoir en publiant sa Lettre , & nous sommes persuadés qu'il peut acheter en toute sûreté , moyennant qu'il fasse lire cette feuille au vendeur. Dans la supposition même que son parent auroit eu quelque tentation d'abuser de sa confiance , nous ne doutons point que cette lecture ne fuffit pour le faire rougir d'en avoir eu même la pensée.

Nous avons reçu nouvellement ,

- L'Amour de la Patrie , Sermon prononcé le 12. Décembre 1765. au Temple neuf à Genève , par Mr. Francillon , Pasteur de Chancy 8. L... 5.
 Dictionnaire Ecclésiastique & Canonique portatif par une société de Religieux & de Jurisconsultes 8. 2. vol. Paris 1766. L 4 ...
 le Solitaire Espagnol ou Mémoires de D. Varasque de Figueroas 8. 2. vol. L 3 . 10.
 Sevigniana ou Recueil de Pensées de Madame de Sévigné 12. L... 8.
 Lettres secrettes de Mr. de Voltaire publiées par Mr. L. B. 12. L... 12.
 la Communion dévote par la Placette 12. 2. Partie L 2 ...
 de la Desertion par Mr. D** 8. L... 5.
 la Reine Fantastique , Conte , par Mr. Rousseau de Genève 8. L... 5.
 Essai historique & chronologique sur les principaux événemens du monde , jusqu'à nos jours 8. L 1 .. 10.
 A Lausanne , chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

ARISTIDE

OU

LE CITOYEN.

XXIV. DISCOURS.

du 6. Décembre 1766.

Un homme qui, avec tout l'esprit du monde entreprendroit de se jouer de la sagesse, de tourner la probité ou la bonté en ridicule, se rendroit sans doute fort ridicule lui-même.

SHAPBURY CHARACTER.

LA trop grande sensibilité au ridicule n'est pas un vice, il est vrai, c'est une foiblesse, mais cette foiblesse tient à des vices, & dans ses effets elle se ressent beaucoup de son origine. Elle nuit à la société, parce qu'elle est peut-être dans nos mœurs un des plus grands obstacles à la vertu, & parcequ'elle est une des principales sources des haines & des vengeances, qui divisent & déchirent la société; mais elle nuit surtout au malheureux qui en est la victime, elle empoisonne les plaisirs qu'il goûte dans le monde, & loin qu'elle le garantisse du ridicule, cette extrême sensibilité est elle-même un des plus grands ridicules. L'homme exempt de cette foiblesse, l'homme

A a

supérieur au ridicule , qui rit le premier & de bon cœur de la bonne plaisanterie dont il est l'objet , est peut-être l'homme qui ne se trouve point , ou du moins très rarement. Il faut pour former un tel homme plusieurs qualités de l'esprit & du cœur dont l'assemblage est difficile , & de plus un grand usage du monde. On voit cette foiblesse partout , avec toutes les différentes fortes d'esprit & de caractère , dans tous les ordres de la société , & dans tous les âges , autant & peut-être plus encore , chez les gens d'esprit que chez les fots ; les plaisans de profession sont surtout ceux qui souffrent le ridicule avec le plus d'impatience. Mais la sensibilité au ridicule & à toute espèce de ridicule est-elle donc toujours un défaut ? Quand & jusques où cette sensibilité sera-t-elle permise ou défendue ? Quelle est la meilleure conduite que l'on puisse tenir avec les bons ou les mauvais plaisans ? Quelle est la défense la plus convenable qu'on doive opposer au ridicule ? Voilà sans-doute des questions intéressantes , qui méritent d'être discutées & approfondies , & que nous traiterons peut-être un jour dans quelqu'une de nos feuilles. En attendant , donnons aujourd'hui quelque chose qui vaudra mieux peut-être que la

plus belle théorie , un exemple. C'est le premier devoir d'un Aristide , le seul moyen peut - être , ou du moins le plus sûr , de rendre sa morale utile. Un de nos Correspondans nous procure aujourd'hui cet avantage.

Ce terrible Bardophilax , qui a si rudement traité le public , a été piqué de la liberté avec laquelle nous avons pris sa défense , & ôsé désapprouver l'amertume d'une satire outrée , vague & inutile.

Cet homme redoutable se retourne sur nous avec tous les traits d'un amour propre blessé , il retire tous ses témoignages d'estime , il persifle nôtre bonhommie , & nous accable sans pitié , de sarcasmes & de ridicule.

C'est cependant cette lettre que nous ôsons donner aujourd'hui au public , & nous prions nos lecteurs de s'en souvenir , lors qu'Aristide leur donnera ses conseils sur la trop grande sensibilité au ridicule : moins blessés de l'acrimonie des sarcasmes , que réjouis & amusés de l'esprit , de la bonne plaisanterie & de la gayeté de cette lettre , nous en avons ri de bon cœur & nous voulons que nos lecteurs en rient aussi ; dans sa première lettre , Bardophilax verboit gravement sur le public une satire amère & mordicante , le public s'est

faché ; dans celle-ci , il nous brocarde gayement & plaifamment , nous avons ri , il est bien juſte que le public en rie avec nous.

L'on nous a accusé de vanité , pour avoir inferé dans nos feuilles quelques lettres où l'on louoit nos intentions & nôtre travail , l'on est même allé jusques à nous foubgonner de nous les être écrites à nous-mêmes , nous nous flatons d'être aujourd'hui à l'abri de ce reproche. Peut-être même que cette lettre adoucira nos censeurs ; si aucune de nos feuilles ne leur a encore paru digne de leur aprobation , nous ôsons au moins y compter avec une modeste confiance pour celle-ci. Nous devons aussi quelque dédommagement , à ceux de nos lecteurs qui se plaignent que nôtre morale n'est point comique , & ne les fait pas assez rire. Eh bien , Messieurs , nous vous ferons fête aujourd'hui , nous vous donnons Bardophilax , qui vous fera rire , & sans aucun mélange de morale. Enfin , nous nous flatons que la candeur de ce procédé nous réconciliera avec Bardophilax , il est vengé , il nous pardonnera. Mais nôtre satisfaction seroit complete , si moins prévenu contre les hommes , & adoucissant sa maxime cruelle , qu'on ne peut les corriger qu'en les

offensant , cette expérience & nos réflexions le ramenoient à des sentimens plus modérés. Non , Bardophilax , les hommes ne sont pas aussi désespérément méchans que vous le pensés ; si c'est une manie de croire qu'on peut encore leur être utile , & qu'il est possible de les corriger sans les irriter , nous chérissions cette manie. Au lieu donc de déclamations vagues contre le genre humain , ou d'un vain persiflage contre les amis des hommes , nous vous invitons sincèrement à exercer & à déployer vos talens sur quelque sujet utile & intéressant. Vous protestés que vous aimés les hommes , essayés donc de leur faire réellement du bien , nous ôsons vous assurer que vous trouverés cette satisfaction bien supérieure à celle de les gronder aigrement & gravement , & même à la gloire de les persifler agréablement. Alors vous bénirés , vous chérirés & vous respecterés cette bonhomie que vous plaisantés , puisque c'est elle seule qui a pu , dans l'espoir de ce succès , nous engager à publier vos deux lettres , d'ailleurs parfaitement inutiles au but de nos feuilles.

MESSIEURS LES ARISTIDES,

Votre douce & laconique réponse m'est parvenue un peu tard. Incertain si je devois en rire ou m'en fâcher, j'ai balancé entre une réplique & le silence. Mais plus semblable à *Démocrite* qu'à *Héraclite* ou *Timon*, j'aime mieux prendre les chofes au comique qu'au tragique; & n'en déplaife à vôtre respectable gravité, vous me permettrés de vous parler encore avec ma franchise licencieufe.

Je commence d'abord par avouer mes torts. Il est vrai que j'ai prodigué le fel dans ma lettre: mais j'avoué ingénûment que j'ai cru devoir y en mettre une *dofe* un peu forte, pour compenfer le peu qui s'en trouve dans vos feuilles; & je me fuis rapellé, un peu tard, que vous ne voulés pas qu'il y en eut. Ainfi cette faute d'inadvertance avouée mérite le pardon de cenfeurs autant indulgens que vous.

Je ne conviendrai pas auffi aifément de l'accufation de mifantropie. Je vous protefte, Messieurs, que j'aime beaucoup le genre humain, & quand je le haïrois, vôtre *bonhomie* fufiroit pour me reconcilier avec lui. Je n'ai aucun gibet fur mes terres, & je ferois couper tous mes arbres,

si un seul devoit en servir. Il est bien vrai que j'avois consacré, il y a quelque tems, un vaste bâtiment & un terrain considerable, pour loger & entretenir une douzaine de ces hommes charitables, qui travaillent à corriger leur prochain. Mais je n'en eus pas plutôt quelques uns, que je fus regardé comme l'ennemi déclaré des hommes, le perturbateur du repos public; c'est de là sans doute, que l'on me croit misantrope; aussi j'y ai renoncé absolument. Mais ne pouvant reprimer cette manie d'être utile à quelqu'un, elle a produit cette malheureuse & outreucidée lettre qui a si fort excité vos hautes indignations.

Je ne m'attendois cependant point que, nouveaux Don Quichottes de l'excellence humaine, vous entendissiez aussi peu raillerie que lui, & que vous prissiez pour des géans, mes moulins à vent; (car j'appelle ainsi tous les plans pour corriger les hommes). Je dois cependant reconnoître que je vous ai l'obligation de m'avoir éclairé. Je croyois bêtement, d'après BOILEAU, MOLIERE, le Spectateur & nos meilleurs Prédicateurs, que l'on pouvoit dire ses vérités au public plus sûrement qu'à un particulier, parce qu'aucun des individus ne se fait d'application des vérités générales; mais je vois à présent qu'il ne faut

dire la vérité à personne. Je pensois encore que l'on pouvoit ofenser pourvû que l'on corrigeat, mais je comprends maintenant que pour peu que l'on corrige on ofense. Je m'imaginois enfin, (voyés comme une erreur apelle un autre erreur), que l'on pouvoit hazarder de dire aux hommes qu'ils sont les uns ou les autres, plus ou moins avarés, ambitieux & voluptueux; mais ce sont des licences impardonnables; il faut se contenter de le penser. Loin de nous cette antique, grossière & presque féroce franchise Helvétique. L'humble souplesse, & l'autorité légère de nos voisins nous conviennent mieux. Les vices sont devenus plus polis; il faut les toucher avec des limes douces pour leur donner un brillant qui leur prête l'apparence des vertus. Les habiles Médecins moraux modernes ont (comme de raison) une méthode diamétralement oposée aux anciennes; ils commencent par persuader à leurs malades qu'ils se portent bien, afin qu'ils prennent plus facilement les remèdes. Je consens à les imiter avec vous, Messieurs les Aristides. Piquons d'honneur les hommes comme les enfans & les soldats du Régiment de Champagne. A force de leur dire qu'ils sont gens de bien, peut-être ils le deviendront.

Il y a cependant dans votre réponse un trait à ce sujet qui me fait peine. Vous accusez les hommes d'être des *Loups*. Vous dites même qu'il y en a *assés*. Si j'avois osé dire une pareille atrocité, c'est bien alors qu'on m'auroit appelé *Timon* & peut-être *Hyene*.

Une autre chose encore m'a frappé, & m'a paru presque incompréhensible, de même qu'à bien d'autres personnes. Si vous avés trouvé ma lettre si licencieuse, si ofensante pour nôtre patrie & nôtre siècle, si remplie d'imaginations chimériques, & par conséquent si détestable; pourquoi l'avés vous inserée dans vos feuilles? Pour avoir le plaisir d'y répondre, dirés-vous; pour témoigner hautement, combien *vous êtes éloignés d'approuver de pareilles licences*, pour faire briller avec éclat vôtre Aristidisme, & l'indulgence paternelle dont vous êtes animés envers vos chers compatriotes. Cela est très bien; mais je crains que le remède ne soit venu à tard, & que plusieurs de vos lecteurs n'ayent été infectés, sans retour, du venin de ma Lettre, avant que d'avoir lû vôtre Réponse.

Quelques médifans prétendent que mon ton ironique vous a choqués, que vous m'avés suposé l'intention de me moquer

de votre ouvrage, & qu'en conséquence, malgré la haute vertu dont vous faites profession, vous n'avez pû vous refuser au doux plaisir de m'honorer de votre ressentiment, ni vous dispenser d'écraser un infecte malin, en vous cachant derrière le public. Il n'est cependant pas vraisemblable, que votre charité ait pû me croire capable d'un attentat autant téméraire & autant atroce, ni penser à en tirer la moindre vengeance. Mais si cela est, (quoique je vous vénère trop pour le croire), il est fâcheux que vous ayez manqué votre but, par le prudent *incognito* que j'ai gardé & que je garderai, car je suis encore trop modeste pour me cacher de manière que l'on me devine, & rien ne m'éfraye tant que la publicité, dût-elle me conduire à la considération la plus éclatante. Vous en conclurés, si vous le voulés, que c'est le propre des Etres mal-faisans; à la bonne heure: mais j'ai lieu de me persuader que, quand je serois connu, votre atterrante reponse ne me feroit pas perdre un grain d'estime dans le monde. Permettés moi cependant, Messieurs, de vous dire, que si votre intention a été de me faire de la peine, outre qu'elle a été sans effet, c'est que vous êtes réellement des ingrats (sans doute sans le

favoir), & que vous me devriés plutôt des remerciemens que des censures. Vous ne pouriés croire la peine inouïe que j'ai tous les jours à étayer le succès chancelant de vos feuilles. Je peux dire que je suis vôtre *Sancho*. Dans une assemblée où je me trouvai hier, un bel esprit féminin disoit avec emphase, en parlant de vos Discours métaphisiques : *Ah ! que cela est beau ! Quelle profondeur Majestueuse ! Je doute que beaucoup de gens puissent saisir . . . le . . . la . . . vous comprenés bien.* Une Dévote s'extasioit d'un autre côté sur vôtre morale, & disoit en roulant saintement les yeux : *En vérité, cela est bien bon ; je vous assure que je retrouve ces choses là partout.* Mais d'autres stupides, insensibles au vrai bon, bailloient malhonnêtement à ces discours, & disoient qu'elles en avoient pris l'habitude en lisant ce qui y donnoit lieu. Un jeune freluquet de Médecin qui s'y trouva, eut l'insolence de nous assurer très positivement, qu'il avoit guéri avec les seules feuilles de *Mozard*, une insomnie qui avoit résisté à tous les remèdes. Pendant tout cela, mon sang bouillonoit, mes cheveux se hérilloient, je fremissois d'indignation, & quand la colère me permit de parler, je pris vôtre parti avec tant

de zèle & de véhémence, qu'ils me crurent devenu fou, & que j'ai perdu dès-lors le peu de réputation d'esprit & de goût que j'avois. J'ai parié l'autre jour la moitié de mon bien, que vos feuilles soutiendront le reste de cette année, & vos plus grands partisans prétendent que je perdrai la gageure. Je me suis battu deux fois en duel pour soutenir l'existence du Pasteur & du Troupeau sanctifié, & j'en suis revenu bien blessé. J'ai pris cinquante souscriptions de vos feuilles, que j'envoie *gratis* aux beaux esprits du pais de Vaud, dont la plupart m'ont promis de soutenir, envers & contre tous, qu'elles surpassent tous les *spectateurs*, *Mentors* &c. passés, présens & à venir. Je perds mon tems à vous écrire des Lettres pour les rendre piquantes, & vous indiquer les moyens de les soutenir. En un mot, je sue sang & eau pour vous rendre service. Et voilà, Messieurs, comme vous m'en recompensés. Il est vrai que vous insinués foiblement à la fin de votre réponse, sans doute, pour ne pas me désespérer tout-à-fait, que je peux avoir eu un bon but, & que l'on ne peut m'excuser qu'en suposant charitablement, que j'ai cherché à donner du ridicule aux vices que je semble craindre. Me voilà bien relevé. Du moins, si dans vos longues & succulentes réflexions sur le ridicule, vous vous fussiés attachés à prouver qu'il faut combattre le vice par le ridicule, j'aurois été consolé. Mais je comprends qu'il n'est pas nécessaire, il n'y a plus de vices à présent, ou du moins ils ne sont point à craindre; & s'ils ôsoient reparoitre, les Hercules modernes terrasseroient bientôt ces monstres, à coups de plume.

Au reste, Messieurs, malgré ma misantropie prétendue, je vous pardonne généreusement votre aigreur & votre ingratitude; à ce trait, ne reconnoissés-vous pas BARBOPHYLAX.

P. S. Je doute que vous fussiés imprimer cette Lettre, vous ne voudriés pas achever de me déshonorer publiquement. Je ne la crois pas assez bonne pour la faire imprimer moi-même. Ce sera donc du papier gâté, & du tems perdu; mais heureusement j'aurai beaucoup de consolateurs.

A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

X X V . D I S C O U R S .

du 15. Décembre 1766.

Nous avons assés bonne opinion de nos Lecteurs , pour croire qu'une grande partie d'entr'eux , aura lu avec plaisir la lettre de nôtre excellent ami , Claude Rustique. Nous espérons qu'il fera le même accueil à celle que nous lui donnons aujourd'hui. Le morceau que nous y joignons nous étant tombé depuis peu entre les mains , nous avons crû que le public ne seroit pas fâché de voir le même sujet traité si différemment , & le flambeau du génie conduire au même but que la lumière du simple bon sens.

MONSIEUR ARISTIDE ou
MESSIEURS LES ARISTIDES,
tout comme il vous plaira.

» J E pourrois facilement me discul-
 » per de l'accufation de *bonhomme*
 » (qui est presque une injure aujour-
 » d'hui , mais dont je me glorifie) ,
 » en vous priant d'observer , que mes
 » remontrances réitérées n'ont pu éfacer
 » les impressions pompeuses que le fé-
 » jour de la ville a faites dans l'esprit
 » d'une femme qui y a vécu jusques au
 » moment de nôtre mariage. Il n'a donc
 » pas dépendu de moi de prévenir &
 » de changer cette inclination. L'étoffe
 » avoit pris son pli , & mes filles étoient
 » imbuës du bonheur de demeurer en
 » ville , avant que j'eusse seulement lieu
 » de le soupçonner. La facilité que vous
 » trouvés cependant , à changer ce goût ,
 » l'amour de la paix source du bonheur ,
 » que vous regardés comme une foi-
 » bleffe , me feroient presque préfumer ,
 » ou que vous n'avés point de fem-
 » mes , ou que les vôtres font des An-
 » ges. Mais je ne veux point chicaner ,
 » quand je dois vous remercier.
 » Oui , Messieurs , je vous dois en

„ partie une victoire que je n'avois pu
 „ remporter seul ; je vous dois la con-
 „ tinuation de mon séjour à la campa-
 „ gne, ou du moins, la délivrance des
 „ persécutions que j'essuyois journalle-
 „ ment à cet égard. Je n'étois point
 „ présent à la lecture de la feuille où
 „ vous avés eu la bonté d'insérer &
 „ d'abrèger (a) ma lettre : mais étant
 „ entré quelques momens après, je vis
 „ clairement que le remède operoit. Ma
 „ femme avoit un air moitié boudeur,
 „ moitié honteux, & n'osoit me regar-
 „ der, (timidité qui ne lui est cepen-
 „ dant pas ordinaire). Je la voyois vio-
 „ lemment combattue, la vanité, la

(a) Nous avons effectivement supprimé quel-
 ques fragmens de cette Lettre, par des raisons dont
 il seroit inutile de rendre compte. Nous en avons
 encore usé de même à l'égard d'un morceau de cel-
 le-ci. La modestie de l'auteur a prévenu nos ex-
 cuses sur une liberté que bien d'autres ne nous
 auroient pas pardonnée. Bonne leçon pour les écri-
 vains entetés de leurs productions, dont nous
 prions nos lecteurs de vouloir bien se souvenir
 dans l'occasion, & dont nous tâcherons de profiter
 nous-mêmes.

„ raison , la tendresse , (car elle a dans
 „ le fonds le cœur excellent , & elle m'ai-
 „ me , à ce que je crois) se disputoient
 „ la victoire. A la fin , la première ayant
 „ heureusement cédé , & cette chère
 „ femme ne pouvant plus y tenir , elle
 „ m'embrassa avec une espèce de transf-
 „ port , & me dit en pleurant : *Je vous*
 „ *demande pardon , mon cher ami , si je*
 „ *vous ai tant tourmenté ; je ne vous par-*
 „ *lerai plus d'aller en ville : J'ai fait bien*
 „ *des réflexions , je suis confuse de vous*
 „ *avoir forcé à rendre en quelque sorte*
 „ *mon ridicule public , & j'espère de vi-*
 „ *vre à l'avenir , très heureuse avec vous ,*
 „ *dans notre campagne , que je trouve à*
 „ *présent charmante. Mais j'ai une pro-*
 „ *position à vous faire , que je crois rai-*
 „ *sonnable. C'est d'envoyer chacune de nos*
 „ *filles , l'une après l'autre , seulement six*
 „ *mois , en ville , dans une bonne pension ;*
 „ *non pas pour y prendre les beaux airs ,*
 „ *mais pour s'instruire dans la Religion ,*
 „ *(notés que nous n'avons point de Mi-*
 „ *nistre chés nous) ; cependant , ajouta-*
 „ *t-elle , si vous ne le trouvez pas à pro-*
 „ *pos , je n'en parlerai plus (b).*

(b) Si notre ami Rustie veut faire de ses filles des Théologiennes , il fera bien de les envoyer

„ Jugés , Messieurs , de ma surprise
 „ & de ma joye ; & si un *bon homme*
 „ tel que moi , ne s'est pas hâté de re-
 „ mercier cette chère femme , & de con-
 „ sentir à ce qu'elle demandoit si mo-
 „ destement. Il est certain , elle en a
 „ convenu , que la lecture de vos feuilles
 „ lui a fait du bien , & l'a préparée par
 „ degrés à celle qui a operé un si prompt
 „ changement. Aussi , nous vous prions ,
 „ Messieurs , conjointement d'en rece-
 „ voir nos remercimens les plus sincè-
 „ res. Rien ne nous feroit plus de plai-
 „ sir que de pouvoir vous témoigner chés
 „ nous nôtre contentement & nôtre re-
 „ connoissance , & cela n'est pas im-
 „ possible.

„ Que des esprits difficiles , & qui veu-
 „ lent tout critiquer , viennent dire après
 „ cela que vôtre ouvrage ne sert à rien.
 „ Nous les détromperions bientôt ; &
 „ pour y concourir , permettés - moi ,
 „ Messieurs , de vous offrir encore une
 „ occasion de la rendre utile au public ,
 „ & à nous - mêmes dans la circonstance

en ville ; s'il n'en veut faire que de bonnes chré-
 tiennes , l'Ecriture Sainte , de bons livres & son
 propre exemple le conduiront plus sûrement à son but.

présente. J'ai vû souvent des jeunes
filles qui revenoient des pensions de
ville ; & je vous avoué naturellement
que je n'ai pas été content de l'édu-
cation qu'elles y reçoivent. Pourvû
qu'elles se tiennent bien droites , ou
plûtôt redressées , qu'elles sachent ployer
les genoux bien bas , se tenir patiem-
ment deux heures à la merci d'une
friseuse , faire le thé , verser le café ,
parler de robes , de pompons & de
riens , miauler des roulemens en Ita-
lien &c. elles se croient des prodiges
de science & de mérite. Mais prenés-
les sur la religion & la morale , sur la
connoissance du monde & de leurs de-
voirs , elles n'en savent pas un mot ,
& n'en imaginent pas seulement la né-
cessité. Je conviens que l'extérieur est
ce qui frappe le plus d'abord ; mais les
gens de bon sens (& il y en a pour-
tant encore quelques uns) , cherchent
quelque chose de plus solide que cette
écorce ; des filles ainsi élevées sont de
tristes femmes en ménage , des mères
de famille peu respectables , & ris-
quent beaucoup d'être malheureuses
dans leur vieillesse , & même avant ce
tems - là. Je crois donc, Messieurs ,

„ que vos sages réflexions sur ce sujet
 „ feroient très utiles à celles qui élèvent
 „ ces jeunes personnes , plus encore à
 „ elles mêmes , à leurs futurs maris , à
 „ leurs enfans , & par conséquent , à la
 „ société en général.

„ Je vous ai dit , Messieurs , que je
 „ vous devois *en partie* la sage résolution
 „ de ma femme. Mais pour apprécier les
 „ choses à leur juste valeur , je dois dire
 „ qu'elle a été causée aussi par un évène-
 „ ment imprévu , quoiqu'assés commun.

„ Cette cousine G... , dont je vous
 „ parlois dans ma précédente , a si bien
 „ fait avec son *bon homme* de mari , qu'ils
 „ ont été obligés , il y a quelques jours ,
 „ de quitter la ville , & de revenir plan-
 „ ter des choux dans nôtre village. Il a
 „ fallu vendre , meubles , nipes , bijoux
 „ &c. pour payer des dettes , entr'autres
 „ celles d'un fils , qui gâté par sa mère ,
 „ & achevé par les mauvaises compa-
 „ gnies qu'il a vû , a décampé avec ce
 „ qu'il a pû emporter , & les a laissés dans
 „ le plus afreux chagrin , & la plus cruel-
 „ le incertitude sur son sort. Ils ont trou-
 „ vé , de plus , leur domaine en très
 „ mauvais état , & de même que les pos-
 „ sesseurs , il s'en reilentira long - tems.

„ Cette catastrophe a frapé vivement
 „ ma femme , & en excitant fa compaf-
 „ fion , & fa liberalité , lui a fait fentir
 „ la différence de ces deux fituations ,
 „ plaindre & être plaint , donner &
 „ recevoir. Voilà comment , *à quelque*
 „ *chofe malheur eft bon* , ou pour mieux
 „ dire , avec l'ami P O P E , *tout eft bien*.
 „ Je ferois fâché cependant , qu'il fallût
 „ renouveler fouvent de pareils exem-
 „ ples , pour étoufer chés nos villageois la
 „ fureur de s'établir en ville.
 „ Le luxe , l'aifance aparente , les com-
 „ modités fans nombre , la molle oifiveté
 „ qui régnerent en ville , font des attraits
 „ bien dangereux pour les campagnards.
 „ Ils s'imaginent que dès qu'ils y feront ,
 „ ils n'auront rien à faire qu'à fe diver-
 „ tir ; ou que du moins leurs travaux
 „ feront des récréations , en comparaifon
 „ de leurs pénibles labeurs actuels. Efec-
 „ tivement , un artisan de frivolités ga-
 „ gne plus dans un jour en fe jouant ,
 „ qu'un paifan pendant une femaine en
 „ fe tuant de travail. Mais auffi il le dé-
 „ penfe encore plutôt. Oh ! que ce Lu-
 „ xe Mais qu'allois - je faire ?
 „ Opofer un brin de paille à un torrent.
 „ Je me tais donc ; perfuadé de l'inu-

„ ~~utilité de mes réflexions~~ , & de la lon-
 „ gueur de ma lettre ; mais vous fau-
 „ rés , fans-doute , Messieurs , en pré-
 „ senter sur ce sujet si intéressant pour
 „ la patrie & l'humanité , qui auront
 „ bien plus de force.

„ Je me borne donc à vous assurer
 „ encore de la vive reconnoissance de

*Votre très-humble , très-obligé
 & très-content serviteur ,*

ce Novembre 1766.

CLAUDE RUSTIQUE.

P. S. „ Excusés , Messieurs , la naïveté ou
 „ plutôt la *rusticité* de mon stile ; c'est
 „ celui de la vérité , & c'est fans-doute
 „ par là qu'il a pû vous plaire ; je
 „ trouverai toujours très bonnes toutes
 „ les corrections que vous daignerez
 „ y faire.

Lettre de M. M.... à son ami.

„ **O** Ui, mon ami, c'est dans la re-
 „ traite que je veux travailler à
 „ l'important ouvrage de l'éducation de
 „ mes enfans : Leurs ames simples &
 „ honnêtes n'apprendroient dans le tu-
 „ multe des Capitales que le mépris &
 „ la défiance de leurs semblables. L'ame
 „ du vertueux toujours en action, n'i-
 „ magine pas un degré d'oïfiveté qui
 „ puisse conduire à l'indigence. Cette
 „ foule de misérables qui, dans les gran-
 „ des villes forment un contraste si re-
 „ voltant avec l'opulence orgueilleuse,
 „ n'ofriroit aux yeux de mes enfans
 „ que des malheureux, qui loin d'in-
 „ téresser leur pitié, n'exciteroient que
 „ l'indignation. Mes enfans deviendroient
 „ durs ! Dans les petites villes où
 „ la dent meurtrière du luxe n'a point
 „ encore altéré la nature, l'homme sem-
 „ ble être plus voisin de la vérité. Des
 „ distances plus rapprochées, des rapports
 „ plus directs le mettent à l'abri des pref-
 „ tiges de l'illusion : Les objets qui l'en-
 „ vironnent sont réellement tels, que

„ ses sens les lui représentent , il raison-
 „ ne donc sur des principes certains.
 „ Non , ce n'est que dans la solitude que
 „ l'on voit la vérité face à face. . . . Dans
 „ le monde , dirés vous , vos enfans
 „ s'éclaireroient des lumières déjà acqui-
 „ ses. Ils s'en éclaireroient ? peut-être :
 „ un excès de lumière peut aveugler
 „ Dans les Capitales tout est assujetti à
 „ l'empire de la mode : vainement excel-
 „ leroit-on dans le genre qu'elle proscri-
 „ t , si l'on ne brille aussi dans celui qu'elle
 „ adopte. Tel eut été bon Géomètre ,
 „ qui devient mauvais Poëte , parceque
 „ la mode exige que l'on fasse des vers.
 „ Ah ! mon ami , un esclave accablé de
 „ ses fers est-il bien propre à rempor-
 „ ter le prix de la course ? Pour
 „ s'enrichir des connoissances d'un Ar-
 „ tiste fameux , mon fils parcourt une
 „ espace immense , & trouve cet hom-
 „ me aussi peu disposé à lui communi-
 „ quer ses lumières , qu'il l'est lui-même
 „ dans ce moment à les recueillir avec
 „ succès : le tems employé à venir cher-
 „ cher une leçon , étoit peut-être le seul
 „ de la journée que mon fils eut em-
 „ ployé utilement à prendre cette leçon ,
 „ & ce tems , il l'a perdu ! Dans le

„ silence de la solitude , mes enfans prête-
 „ ront l'oreille à la voix du génie , ils l'en-
 „ tendront cette voix si éloquente , com-
 „ ment s'y méprendroient - ils ? Alors ils
 „ feront vraiment *eux-mêmes*. Malheur
 „ à qui ne doit ce qu'il est , qu'au sti-
 „ mulant de l'émulation , il a pris le
 „ *désir* pour le *talent* : Son imagination
 „ échauffée de l'espoir du succès a fécon-
 „ dé ce germe factice , & n'a produit
 „ que des monstres. Le génie ne connoit
 „ point de plus puissant aiguillon , que la
 „ difficulté ! C'est dans la difficulté que se
 „ déploie toute son énergie ; chaque
 „ éfet ajoute à sa capacité : il semble hé-
 „ riter des forces de l'ennemi qu'il a ter-
 „ rassé. Un célèbre Auteur de ce siècle ,
 „ a remarqué que la chute d'une pom-
 „ me occasionna la découverte de *l'at-*
 „ *traction* : mais lorsque la voix de cette
 „ pomme se fit entendre , N E W T O N
 „ étoit seul.

Joignons un exemple plus rapproché.
 C'est au pied des Alpes , & dans un mé-
 chant village , que nôtre illustre compa-
 triote , Mr. Rivaz , a conçu & exécuté
 ces chefs - d'œuvre de mécanique qui
 ont étonné l'Europe.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E
O U
L E C I T O Y E N .

XXVI. D I S C O U R S .

du 20. Décembre 1766.

*Neque persequar ex cis , nisi ea tantum unde videro
jacturam Religioni importari , vel ut frigeat ,
v. nutet , v. omnino cadat. L O D O V. V I V E S .
De verit. fil. Lib. I.*

Je ne m'attacherai pour le coup qu'aux principes qui menacent la Religion , qui peuvent en refroidir , en ébranler ou en étouffer le sentiment.

IL seroit étonnant que l'on crût pouvoir exclure la Religion d'un ouvrage qui a pour objet les mœurs , & que des Lecteurs raisonnables pussent s'indisposer de la voir entrer dans un plan , qui pour être bon , doit se proposer le vrai bien de l'humanité. Je pense au contraire qu'on leur feroit tort de le soupçonner. Je crois de plus , que ceux qui pensent d'une autre manière , & qui mettent les sujets les plus importants dans la classe de ceux qui ennuyent , méritent peu de déférence. Ecarter la Religion des mœurs , seroit en faire tarir la source ; & cette conduite ressembleroit à celle d'un Prince qui détourneroit le cours d'un Fleuve du lieu où il voudroit établir la navigation.

Y a-t-il dans un pays un fonds & un goût raisonnable de Religion ? ce pays prospérera : il se soutiendra , parce qu'il aura toujours des principes sûrs & invariables de conduite. Un peuple a-t-il perdu cette boussole , ou ne la suit-il plus que d'une manière languissante & imparfaite ? il est perdu , ou du moins , il tend à sa ruine , à proportion qu'il la perd de vue.

On pourroit dire de la Religion ce que l'Oracle répondit aux Troyens sur la conservation du *Palladium* , auquel il leur déclara qu'étoit attachée leur destinée.

Gardés ce don du Ciel , vous sauvez la Patrie (a).

Et dès là , on regarderoit ceux qui travaillent à détruire ce grand mobile des bonnes actions , comme les Troyens regardèrent ULISSE & DIOMEDE , qui par leurs ruses & leurs stratagèmes leur enlevèrent ce dépôt sacré.

Si l'on envisage la Religion dans ce point de vue , quel examen plus intéressant pour un peuple , que celui qui tend à s'assurer s'il possède ce trésor , ou si ce trésor est prêt à lui échapper ?

Quoique la Religion soit constamment la même , & qu'elle ne dépende jamais de nos préjugés & de nos passions , elle peut

(a) *Ætheream servate Deam , servatis Urbem.*
VIRGIL.

tomber dans la langueur par nôtre indifférence , chanceler dans nôtre esprit par les doutes , toucher à sa ruine par les vives impressions que pouroient faire sur plusieurs , les efforts audacieux des incrédules , les subtiles difficultés des sceptiques , ou les railleries insolentes des profanes ; & si la Religion est d'institution divine , son abandon seroit une révolte formelle , & sa rejection entraineroit infailliblement la nôtre.

En croirons-nous quelques uns de ces génies hardis , accoutumés à franchir toutes les barrières ? La Religion ne subsiste plus que chés les esprits foibles & pusillanimes. Ce n'est qu'un frein de fabrique humaine , un épouvantail pour les plus timides , un joug dont les ames fortes n'hésitent plus de s'affranchir ou de s'alléger. C'est (disent ces hommes infidieux) l'élite des beaux esprits qui pensent de cette manière ; l'ouvrage s'avance , & bientôt le genre humain leur aura l'obligation inestimable d'être rendu à sa liberté & à ses penchans ; d'être délivré des craintes & des remords ; de devenir son propre Juge ; d'être le seul arbitre de ses goûts & de ses actions. L'on s'affranchira sans aucun péril , si la vertu est arbitraire , si la vérité n'est qu'un songe.

Mais s'en fierait-on à de tels guides , s'il est déjà certain qu'ils nous en imposent à ces deux égards ? L'un , en nous annonçant que l'irreligion fait des progrès presque universels. C'est une ruse de guerre , un artifice usé , de publier qu'on a la pluralité , pour se la procurer s'il est possible , en déterminant ceux qui sont accoutumés à suivre la foule , incapables de se déterminer par eux-mêmes.

Ils nous en imposent à un second égard , en assurant leurs foibles & crédules disciples , que l'incrédulité a gagné tous les hommes d'un génie supérieur , tandis que cette assertion est démentie par ces hommes supérieurs eux mêmes , qui se récrient à la calomnie & à l'imposture ; ce que l'on confirme par un nombre d'exemples illustres des plus grands génies , qui ont été & qui sont encore les plus religieux. Qu'étoient en effet les NEWTONS , les LOCKES , les ADISSONS , les TURETTINS , les WERENFELS , les FENELONS , les PASCALS & d'autres hommes de cette trempe , devant lesquels les protecteurs de l'incrédulité n'eussent osé paroître , ou n'eussent paru qu'à leur confusion. Si ce qu'ils publient avec tant d'emphase & de confiance pouvoit être vrai , quelle humiliation pour nôtre nature , ou du moins

n'aurions nous pas honte de l'orgueil qui la déprave ? Mais non , cette gangrène n'a gagné que la partie la moins saine & la moins bien constituée. Nous ne disconvierons pas que cette Epidémie n'attaque quelques hommes doués de riches talens ; mais en font-ils le plus droit usage ? ou du moins font-ils à l'abri de l'illusion dans laquelle ils s'affermissent par un excès d'amour propre ? Sont-ce ces subtils raisonneurs qui ont fait les études les plus réfléchies ; qui ont porté le plus de circonspection dans leur examen ; qui dans la discussion des questions les plus importantes , ont pesé le pour & le contre avec le plus de maturité & d'exactitude ? Peu affermis dans leurs principes , ils vacillent également dans les conséquences ; il leur échappe même quelquefois des aveux honorables pour la cause qu'ils attaquent ; & telle est la beauté du système de la Religion Chrétienne , que ceux même qui contestent son origine , reconnoissent son excellence , & conviennent sans peine qu'ils gagneroient beaucoup à ce que l'Univers entier fut Chrétien.

Malgré ce que nous venons de dire sur la peinture exagérée qu'on nous fait , de la façon de penser qu'on dit être universelle , il n'est que trop vrai que ce cri

des esprits forts fait une vive impression , par l'annonce d'un total affranchissement. La multitude peu préparée ou peu aguerrie y répond par des acclamations de joye , comme le feroient des prifonniers long-tems détenus , dont on viendroit brifer les chaînes en leur annonçant la flateufe liberté.

Recherchons le plus brièvement qu'il fera poffible , les principales caufes de cette dépravation , pour effayer de guérir ceux qui (peut-être fans le favoir) , s'en trouvent atteints ; pour nous en garantir nous mêmes fi nous en étions menacés , & pour déterminer , du moins parmi nous , ceux qui hésitent encore fur le parti décisif qu'ils ont à prendre.

Le fyftème de la Religion n'est pas comme la plûpart des fyftèmes de Philofophie , purement théorétique ; il est fait pour régler les mœurs , & l'on ne fauroit douter que lorsque le cœur est ému par les paffions , il ne lui coute infiniment de faire à une Religion fi pure , les divers facrifices qu'elle demande. C'est cette repugnance fecrete dont on ôse rarement faire l'aveu ; c'est cette repugnance intéreffée , qui a été dans tous les tems , la source des objections les plus obftinées qu'on a faites à ce beau fyftème. Des personnes d'un cœur droit , ont bien pu se laiffer séduire

à quelques unes des plus spécieuses ; mais ç'a été en général la corruption du cœur qui en a été le premier mobile, & qui y fait encore adhérer aujourd'hui des hommes foibles ou peu attentifs.

Comme un esprit juste écarte bientôt des objections légères, un esprit modeste & religieux ne permet pas l'entrée aux objections profânes ou irréligieuses. *O ! Aristodème (disoit SOCRATE), appliquez vous sincèrement à adorer Dieu, il vous éclairera, & tous vos doutes se dissiperont.* Il y a une enchainure entre la partie morale & la partie sublime & mystérieuse de la Religion, que les profânes & les libertins s'efforcent de rompre. Ils contestent l'une pour diminuer le poids & l'autorité de l'autre, la vérité des dogmes se trouve liée à une doctrine bien importante ; à une loi qui prescrit la tempérance, la chasteté, le pardon des injures, l'humilité. Sera-t-on surpris que le plus grand nombre ait plus de penchant à lui objecter qu'à lui obeir, ou qu'à déférer à ses décisions ?

Ce n'est pas toujours cependant la corruption du cœur qui produit l'incrédulité. Une disposition dont on se défie moins, parce qu'elle est plus innocente, pourroit y conduire. *Chez un grand nombre de*

personnes; sur-tout du grand monde, le dégoût du Christianisme est le fruit de l'ignorance & de la dissipation. Ici, comme dans le premier cas, une passion réelle en est le principe; moins apparente à la vérité, moins grossière, moins fougueuse que bien d'autres, mais tout aussi efficace; & peut-être plus encore pour éteindre le feu sacré de la Religion. C'est un goût excessif pour une vie molle & éfeminée, qui ne voudroit que des sensations agréables, des idées riantes, des objets flatteurs. C'est un penchant décidé à écarter tout ce qui donne la moindre peine pour le présent, la plus légère inquiétude sur l'avenir. Il en est de ces gens-là comme de Felix, qui entendant St. Paul discourir sur la tempérance, sur la Justice & le dernier Jugement, l'interrompit avec éfroi, en lui disant; c'est assés pour le présent, quand j'aurai le loisir, je vous ferai rapeller (a). Comment feroit-il possible ou seulement présumable, qu'avec de telles dispositions, on se prêtât facilement à l'examen d'une Religion qui exige une reforme sévère, à peine d'une disgrâce éternelle; & n'est-il pas beaucoup plus apparent qu'on recevra avidément, ou qu'on retiendra par préférence, un

(a) Act. Ch. XXII. v. 26.

épicuréisme flateur qui y repugne & qui en dispense ?

La classe des personnes dont nous parlons , plus dévouée au plaisir qu'à la dépravation & à la licence , plus indifférente qu'irréligieuse , fait le grand nombre dans l'ordre de ceux qui peuvent accréditer des maximes de quelque importance. Celles qui peuvent séduire y pénétrèrent bien plus aisément que chés le peuple , qui ne connoit ni les agrémens , ni le danger de cette façon de vivre ; & voilà pourquoi l'on entretient avec moins de peine , le goût de la Religion chés le peuple , & pourquoi encore ce goût s'altéroit moins dans les générations précédentes , dont les mœurs n'étoient pas autant amollies que les nôtres. Que doit-il naturellement resulter de ce goût régissant , & de l'habitude à laquelle se livrent des personnes d'un cœur bon & droit , qui ne soubçonnent pas même que leur façon de vivre les éloigne de la Religion. Cependant, rien n'est plus certain , d'une vie molle & voluptueuse , il n'y a qu'un pas à *l'indifférentisme* , ou si l'on aime mieux au *naturalisme* ; car comment se refuser la douceur de concilier la loi de la nature avec ses panchans ? Est-il à présumer (nous dit-on) que l'Auteur de

cette loi punisse ou même contraigne les panchans qu'il a donné ? Mais ceux qui parlent de cette manière , font-ils allés d'attention aux *lumières naturelles* & au cri de la conscience qu'il a mis pour contrepoids ?

On va plus loin ; on met en balance & même en opposition la *loi naturelle* avec la *loi révélée* , quoique celle-ci ne soit que la perfection de l'autre : comment en effet ceux qui ont l'imprudence de les mettre en conflict , pour donner l'exclusion à la dernière , peuvent-ils éviter de reconnoître , que les lumières sublimes de la Religion Chrétienne ont rendu aux lumières naturelles leur première pureté ? Jusques à la venue de *Jésus-Christ* , celles-ci étoient bien vagues & bien incertaines ; la morale des Philosophes , plus pure à la vérité que leur culte , étoit bien éloignée de sa perfection. Elle n'étoit familière qu'à un petit nombre de sages , encore flottoient-ils la plupart sur les points les plus capitaux , tels que le dogme d'une Providence , & celui de l'immortalité de l'ame. Ils ne connoissoient presque pas les fondemens de l'obligation dans la pratique de leurs devoirs. Il n'y avoit point de sainteté dans leurs vertus ; ils ne la connoissoient pas même dans

leurs Dieux. Ils méconnoissoient presqu'entièrement les vertus sublimes de la charité, du pardon des injures, de l'humilité. Ils dispufoient fans-cesse sur la nature du souverain bien, & sur d'autres sujets de la plus haute importance, fans trouver de point fixe de réunion; & ce qui montre le peu de consistance du *naturalisme*, c'est que les *naturalistes* modernes ne s'accordent pas mieux entr'eux que les Anciens, malgré les secours qu'ils ont de plus qu'eux, & c'est le plus souvent avec les ressources de la Révélation qu'ils entreprennent de la combattre.

On ne sauroit trop le dire; de toutes les routes qui mènent à *l'indifférentisme*, & de là peut-être à l'irréligion, il n'en est point de plus dangereux que celle d'une vie oisive & voluptueuse. Ennemie des réflexions les plus dignes de nous occuper, autant qu'elle est amie des amusemens frivoles qui nous avilissent; ennemie des grandes vertus, par cela même qu'elle rend incapables des nobles efforts, elle énerve la vigueur & le courage de l'ame; elle rend ceux qu'elle séduit, foibles & pusillanimes, & selon que les génies se trouvent hardis ou timides, cette façon de vivre lâche & dissipée en fait des hommes profanes ou superstitieux.

Les facultés les plus nobles & les plus actives s'engourdisent , on ne veut plus marcher que dans un chemin semé de fleurs.

Dans quelle classe nous placerons-nous ? Sommes-nous admirateurs de cette Philosophie superbe & entreprenante , qui subjugué tant d'esprits la plupart légers , en soumettant toutes les règles à ses opinions ? Heureusement elle n'a nul crédit parmi nous ; nous sommes affranchis de l'empire qu'elle usurpe , en promettant la plus grande liberté.

Sommes-nous entraînés par le libertinage à l'irréligion ? Heureusement encore pour nôtre patrie , les mauvaises mœurs y déshonorent ; la Religion y est révérée , & le vice même heureux y est flétri. Si le vicieux ne l'est pas toujours par les loix , il l'est du moins par le jugement public.

Convenons - en cependant de bonne foi ; sans être libertins , nous pourrions tomber dans l'indifférence sur la Religion. La dissipation & la mollesse peuvent y conduire ; le relâchement en tout genre en est une suite , & il fera toujours vrai de dire , que l'on glisse aisément dans la pente du plaisir.

A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

XXVII. DISCOURS.

du 27. Décembre 1766.

Fuyés ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de défolantes Doctrines, & dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverfaires.

J. J. ROUSSEAU.

Il y a déjà quelque tems que nous fumes invités par une lettre signée Threseophile, à traiter le sujet qui fait la matière de ce Discours. Si nous ne la rendons pas publique, comme assurément elle le méritoit, c'est la crainte de tomber dans des répétitions presque inévitables, en travaillant sur cet excellent canevas.

L'auteur rend justice au Christianisme

D d

& au citoyen lorsqu'il les croit faits pour se protéger mutuellement , & nous nous jugerions nous - mêmes indignes du nom que nous avons pris , si nous pouvions voir avec indifférence les progrès de cet esprit d'indépendance civile & religieuse qui , sous prétexte de briser le joug de l'opinion , affoiblit les liens les plus sacrés de la société , & renverse toutes nos connoissances en prétendant les étayer.

Qu'il est triste pour l'humanité , que des hommes si dignes par leurs talens , d'en être les bienfaiteurs , aiment mieux s'en déclarer les ennemis. Génies supérieurs , pourquoi nous forcez - vous à revenir de l'admiration que vous nous aviez inspirée , & à substituer des reproches trop fondés , aux applaudissemens dont nous nous étions fait une douce habitude ? La Religion que vous attaquez avec si peu de ménagement , renferme les preuves de nôtre dignité & de nos espérances. Sur elle appuyent nôtre prospérité publique & particulière , nôtre liberté , nos plaisirs , nos vertus. Elle seule peut nous soutenir contre les misères de nôtre condition humaine , & contre les terreurs du dernier moment. Tant de titres , indépendamment de la

sublimité de son origine , ne devoient-ils pas vous rendre nôtre foi respectable ? Si c'est une illusion , ah ! laissez-nous par pitié la plus douce , la plus innocente & la plus utile de toutes les illusions. En nous l'ôtant , vous nous ôtés tout. Prenés nôtre vie. Nous ferons capables en la perdant de prier pour vous , parce que la Religion qui nous l'ordonne nous restera avec ses touchantes consolations. Mais si vous nous arrachez avec celle-ci , tout ce qui peut nous faire supporter le poids de nôtre existence & de nos devoirs , craignés des hommes désespérés d'avoir tout perdu , & dont toutes les passions soulevées contre vous , n'auront plus de frein qui puisse les retenir.

Quel autre principe reprimant , ces nouveaux Législateurs mettront-ils à la place de ce frein sacré , dont ils veulent nous dépouiller ? Leurs profondes spéculations sur l'ordre , le beau moral , l'harmonie des êtres ! Quoi , lorsqu'il faut des chaines d'airain aux passions , ils prétendent les arrêter par un fil si délié , que l'œil le plus exercé a quelquefois de la peine à l'apercevoir. Les recherches abstraites & métaphisiques font-

elles faites pour le commun des hommes, & remuent - elles le petit nombre qu'elles éclairent ? Non , c'est une lumière froide & stérile comme celle des étoiles dans une nuit obscure. Elle est trop loin de nous pour nous échauffer : féconde en illusions, elle est vuide de ce feu céleste qui embrase les ames que la Religion a pénétrées. Le Chrétien fait le bien , le Philosophe le cherche en tâtonnant, dispute & ne conclut rien.

Si bornée dans ses vues , la raison humaine devrait au moins être modeste dans ses décisions , mais c'est sa foiblesse qui fait son orgueil. Elle a trop peu de lumières pour voir ses limites , & parce qu'elle ne les découvre pas, elle est altière , opiniâtre & querelleuse. Ne nous y trompons pas. C'est la Philosophie qui en mêlant ses téméraires assertions à la doctrine simple de l'Évangile , a rendu le Théologien intolérant , & c'est elle qui rendra bientôt l'incrédule persécuteur. On la voit aujourd'hui , il est vrai , se couvrir du masque de la modération : elle ne parle que d'indulgence & de support , parce qu'elle sent qu'elle en a besoin. Mais qu'il est aisé de démêler son caractère naturel à travers ces fausses

apparences. Voyez le ton de mépris & de hauteur insultante qu'elle prend avec ceux qui lui résistent. Elle foule aux pieds nos dogmes les plus respectables sans les examiner, & lorsque nos docteurs ôsent peser modestement ses objections, discuter ses principes, elle s'irrite, & les représente avec cette douce éloquence qui lui est naturelle, comme des hommes grossiers, ennemis de la raison, du génie & des talens. Non, Célèbres écrivains, le Chrétien ne craint ni la raison, ni le génie, ni les talens, il n'en redoute que l'abus.

Mais ne nous plaignons pas. Ils nous traitent comme ils traitent leurs amis. Ces hommes blanchis dans l'étude de la sagesse, & dans l'art de peindre les généreux sentimens & les grandes vertus, ne sont pas plus unis entr'eux qu'avec nous. Un intérêt commun a formé leur redoutable conspiration, mais chacun d'eux a sa petite gloire à part, qui l'emporte presque toujours sur l'honneur de la philosophie, & pendant que d'un ton tragique, ils reprochent au Christianisme, les divisions antichrétiennes de ses faux disciples, ils ne prennent pas garde qu'ils se donnent eux-mêmes en

spectacle , par l'éclat de leurs graves & ridicules qu'érelles. Apôtres de l'humaine sagesse , est - cé là le calme philosophique dont vous voulez nous faire jouir ? Est - ce là cette Religion douce , paisible , indulgente qui doit réunir tous les hommes. Permettez - nous de croire à vôtre exemple plutôt qu'à vos discours. Les vestiges que nous voyons imprimés autour de l'autre de l'incrédulité sont trop éfrayans , pour que nous soyons tentés de vous y suivre.

. Je n'entreprends pas de dévoiler les motifs secrets de cette inquiète animosité , qui distille sans - cesse sur la Religion la plus pure , les railleries les plus indécentes , ou les accusations les plus atroces. Je plains trop ceux qui n'espèrent rien , ou qui espèrent si peu , pour chercher encore à les rendre odieux.

Bornons-nous aux motifs qu'ils avouent. On a dit que rien n'étoit plus contraire à l'esprit social que le Christianisme , qu'il détruisoit la nature en voulant la perfectionner , qu'il étoit le tombeau de l'industrie , du travail & du patriotisme , l'appui de la tyrannie & de l'oppression , d'où il suit que chercher à le détruire , c'est rendre service à la société.

Il étoit réservé à la sublime philosophie de nos jours , d'attaquer la Religion d'un côté , que dix - sept siècles avoient respecté. Jusqu'ici , les ennemis les plus déclarés de l'Évangile avoient rendu hommage à la perfection de sa morale. Il est vrai qu'ils s'exposoient à un reproche bien humiliant. Pourquoi , leur disoit - on , vous élevez - vous contre une discipline dont vous êtes forcés de reconnoître l'utilité. Tous les amis de la vertu , doivent être aux pieds de Jésus - Christ , d'où vient cette haine secrète qui vous anime contre le restaurateur des mœurs & le bienfaiteur de l'humanité. Cette question étoit embarrassante , & ils n'y répondoient pas ; c'est qu'ils n'étoient Philosophes qu'à demi. On répond aujourd'hui qu'en attaquant la Religion on travaille pour le bien public : l'invention est heureuse. Sous ce manteau respectable , on peut désormais tout entreprendre contre les opinions reçues ; & les humbles partisans du Christianisme , déjà taxés d'imbecillité , par les titres fastueux de Philosophes & d'esprits forts qu'ont usurpé leurs ennemis , feront bientôt accusés de conspirer contre l'état & les mœurs.

On pourroit se croire dispensé de répondre à des reproches qui tombent d'eux mêmes. Mais non, dans ce siècle avide de nouveautés irréligieuses, il n'en est aucune qui ne trouve des partisans, & les novateurs ont acquis le droit de se faire refuter sérieusement, lorsmême qu'ils se jouent de la révélation, du sens commun & de leurs lecteurs.

Le Christianisme, dit-on, est au moins inutile à la société, puisqu'il laisse aux loix Civiles la seule force qu'elles tirent d'elles mêmes, sans leur en ajouter aucune autre. Quoi! l'Évangile qui fait aux citoyens un devoir sacré de l'obéissance aux loix de l'État, l'Évangile qui parle aux Princes avec le même empire qu'aux sujets, l'Évangile qui commande le bien & le commande avec succès, lorsque l'autorité civile se borne à défendre le mal, sans pouvoir le prévenir; l'Évangile qui, à la crainte des Juges humains, incapables de tout voir & de tout punir, ajoute le frein terrible d'une justice toujours présente, qu'on ne peut tromper ni corrompre, qui veille lorsque le Magistrat ferme les yeux, & qui condamne ceux même qui font taire les loix; l'Évangile qui dirige non

seulement les actions du Chrétien , mais toutes ses pensées , tous ses desirs au bien public : cette doctrine si pure , si efficace , si digne de son origine , qui renferme le principe des plus sages législations & la réprobation des mauvaises , vous ôsez dire , vous pouvez penser qu'elle n'a aucune relation particulière avec le corps politique , & qu'elle n'ajoute aucun degré d'activité aux ressorts du gouvernement !

Il faut pour entrer dans cette idée , supposer que le Christianisme ne peut être ni crû ni pratiqué , & c'est ce qu'on insinue , quand on ajoute qu'une société de vrais Chrétiens ne seroit pas une société d'hommes. Si l'on ne peut être homme sans être avare , injuste , ambitieux , vindicatif ou cruel ; si les passions les plus honteuses sont essentielles à nôtre espèce , je conviens que l'Evangile qui les proscriit se propose un but absurde & chimérique. Mais où est le Philosophe , où est l'homme assez vil pour admettre une supposition qui ne frappe la Religion , qu'en écrasant la vertu , nôtre dignité & toutes nos espérances ?

Il est vrai que la perfection évangélique ne se trouvera jamais sur la terre.

Mais y trouve-t-on celle qu'exige la Religion naturelle dans sa pureté ? En conclura-t-on que la Religion naturelle contrarie le système de l'humanité, & secouerons-nous toutes les loix, parce que nôtre foiblesse nous expose à les violer quelquefois.

Le portrait d'EMILE n'a sans doute jamais eu d'originaux, le peintre hardi qui l'a crayonné, croit-il avoir fait un ouvrage inutile ? Que j'aimerois à lui voir cette défiance & à la calmer. C'est à la morale à nous montrer les dernières limites du bien, & c'est à nous à en approcher autant qu'il est possible. Mais j'ose dire que l'élève de l'Évangile en approchera plus que celui de la Philosophie.

On dit enfin, qu'une société de vrais Chrétiens, quand elle seroit possible, ne seroit ni la plus forte ni la plus durable, & que son vice destructeur seroit dans sa perfection même. La ruine sortant du sein de la perfection, est un phénomène si surprenant, qu'on recueille toute son attention pour l'examiner ; mais en regardant de près, on voit un spectacle plus commun, l'illusion qui sort du sein du paradoxe & de la singularité.

Je ne retracerai pas ici tous les traits ridicules dont on a pris plaisir à défigurer le caractère du Chrétien. Je me contenterai d'opposer à ce portrait de fantaisie un tableau moins faillant, mais plus vrai.

Le Chrétien aspire, sans doute, à un état plus heureux après cette vie. Qu'il seroit à plaindre, j'en appelle à l'incrédule lui-même, qu'il seroit à plaindre sans cette espérance ! mais sa foi loin de le jeter dans une stupide insensibilité sur ses intérêts présents, donne plus d'énergie à toutes ses affections légitimes : c'est aux doutes accablans du sceptique à glacer son sang, & à fermer son cœur à tout autre sentiment qu'à celui de la tristesse & de l'effroi. Le malheureux qui se sent entraîné par un courant rapide vers un goufre dont rien ne peut le garantir, s'amuse-t-il à considérer les passages gracieux qui l'entourent. Il ne voit que le terme fatal qui l'attend. Au contraire, la joye qu'inspire au Chrétien une Religion pure & éclairée, porte dans ses veines la chaleur & la vie, son ame s'épanouit en liberté, & reçoit avec reconnoissance les impressions de plaisir qui lui viennent du dehors : l'immortalité qu'il voit devant lui répand une

douce lumière sur tous ses alentours & les embellit à ses yeux. Il est content de son état présent , parce qu'il en fait un usage vertueux , & qu'il fait que cet usage est nécessaire aux grandes vues que son Créateur a sur lui. Tournant tous ses soins sur des objets avoués par la nature & la Religion , il ne peut , sans trahir & la nature & la Religion , être indifférent sur le succès. Il aime la Patrie , parce qu'il s'aime lui-même , qu'il aime ses enfans , ses proches , ses amis & l'humanité. Lié par tant de nœuds à la société dont il est membre , nœuds saints , nœuds respectables , que le Christianisme consacre & resserre encore , pourroit-il ne pas se réjouir de la prospérité commune , ou ne pas s'affliger des disgrâces publiques ? Que l'esprit fort ne prenne part au bonheur de l'État , qu'autant qu'il intéresse le sien , j'en suis peu surpris ; mais le Chrétien seroit indigne du nom qu'il porte , si avec le sentiment de son bien-être particulier , il ne jouissoit encore de celui de tous ses concitoyens , & ce qui met le comble à sa satisfaction , c'est qu'il l'a doit , non à cette invincible fatalité que l'incrédule redoute jusques dans ses faveurs , sans pouvoir l'aimer , mais à celui de

tous les Etres dont la protection le flatte & l'honore le plus. Sa confiance en cette Providence active , qui fait tout ce qui lui plait dans toute l'étendue de ses œuvres , le garantit du désespoir dans le malheur , sans le jeter dans l'inaction. Il adore la main qui s'appesantit sur lui & sur l'Etat , mais en l'adorant , il réussit à détourner ses coups. Calme dans le danger , il apperçoit des ressources où l'homme qui s'arrête aux causes prochaines , n'apperçoit que des sujets de terreur , & d'autant plus courageux que la mort n'a rien qui l'éfraye , il se précipite partout où l'appelle la voix touchante de la Patrie , & combat déjà lorsque l'incrédule , qui perd tout en perdant cette vie , balance encore entre le danger & l'honneur. Il ne fera pas le serment insensé des soldats de Fabius , parceque la victoire n'est pas entre ses mains , mais il fera celui de répandre , s'il le faut , jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut public , & en le tenant , il vaincra si la victoire est possible ; son ame simple & honnête ne croit pas légèrement au mal , parce qu'elle en est incapable , mais si la charité Chrétienne lui interdit les soupçons atroces & mal fondés , elle excite sa vigilance & le tient

en garde contre tout ce qui peut altérer la tranquillité publique. Il déteste la tyrannie, parce qu'il respecte les puissances légitimes, & en s'opposant à l'oppression, il croira servir à la fois Dieu, l'État & son Prince. Il est vrai, qu'au plus léger écart de l'autorité civile, il ne lève pas l'étendard de la sédition. Mais c'est l'intérêt même de sa liberté qui lui inspire cette sage modération. Il fait qu'il vaut mieux souffrir quelque abus momentané, que de s'exposer par une résistance imprudente & déplacée, à faire passer en loi, ces mêmes abus que la loi condamnoit peut-être. Les convulsions politiques des Etats sont toujours à craindre. Le Chrétien qui en connoit les dangers, déplore l'effet des passions humaines, & en inspirant à ses concitoyens par son exemple & par ses discours, les sentimens de paix, de support & de modération dont la religion l'a pénétré, il s'attache également à rompre les mesures de l'ambition, & à conjurer les orages que pourroit exciter le fanatisme de la liberté.

A Lausanne, chez FRANC. GRASSET & Comp.

